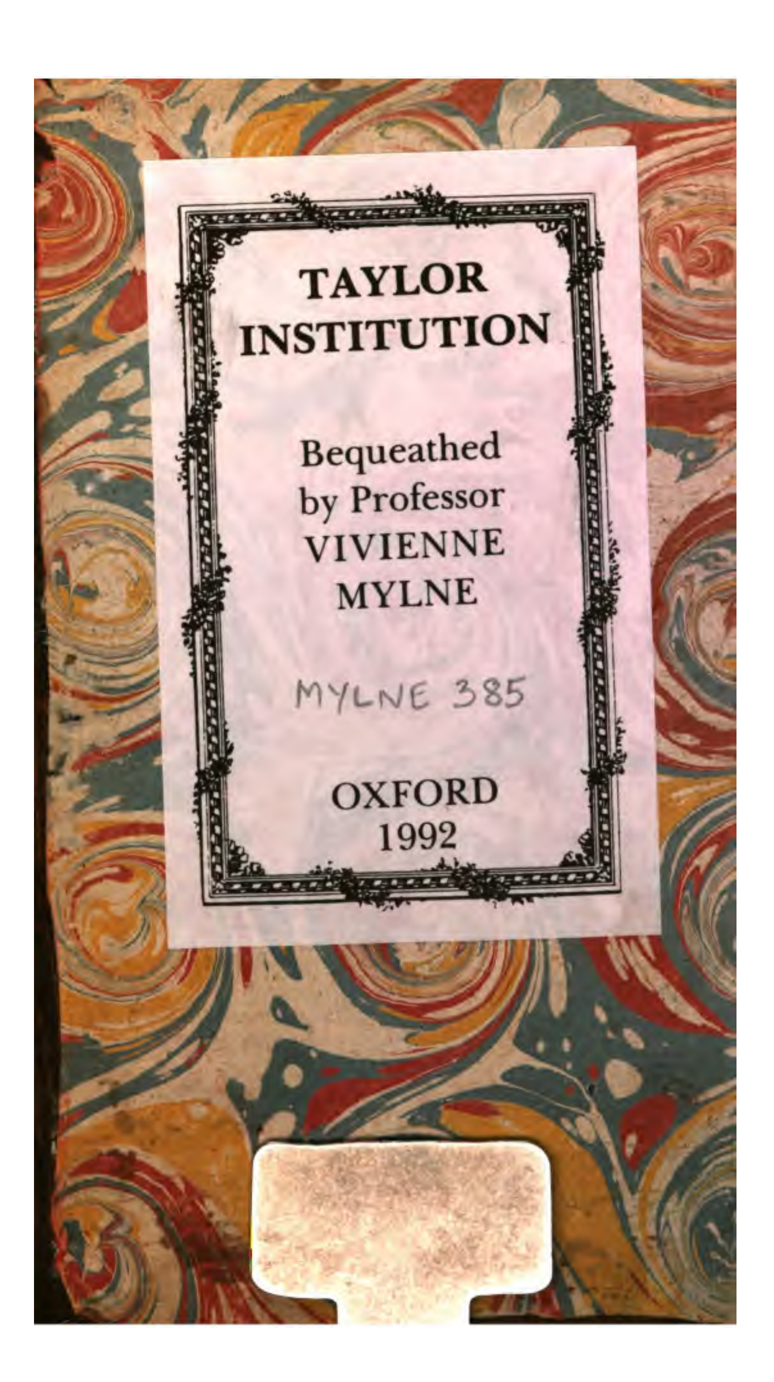






FONTETTE DE
SOMMERY

LETTRES

DE MADAME

LA COMTESSE DE L***

A MONSIEUR

LE COMTE DE R***.



LETTRES

DE MADAME

LA COMTESSE DE L***

A MONSIEUR

LE COMTE DE R***.

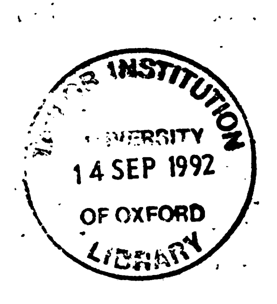


A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.



AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

Les personnes à qui tout ce qui tient au beau siècle de Louis XIV est précieux, verront peut-être avec une sorte de plaisir la publication de ces Lettres. M. le comte de *** me les donna neuf ou dix ans avant de mourir, sous ces conditions; 1°. qu'elles ne paroîtroient que long-tems après sa mort; 2°. que je ne ferois pas revivre les noms effacés; 3°. que j'en changerois même les lettres initiales. Je ne connois pas trop le motif de ces conditions séveres,

mais j'ai dû respecter les engagemens que j'avois pris.

Ces Lettres plairont moins, ce me semble, aux personnes d'esprit qu'aux personnes sensibles : elles n'ont ni la légéreté, ni la variété, ni les tours de celles de madame de Sévigné ; mais il est facile de s'appercevoir que madame de Sévigné écrivoit pour la postérité, et que madame de L***, au contraire, ne mettoit aucune prétention dans ses Lettres, et n'imaginoit sûrement point qu'elles dûssent être conservées. Le style en est simple et naturel ; je ne le crois cependant ni sans agrément, ni sans grâce, et plusieurs personnes de goût en ont la même opinion : d'ailleurs il est aisé de sentir que madame

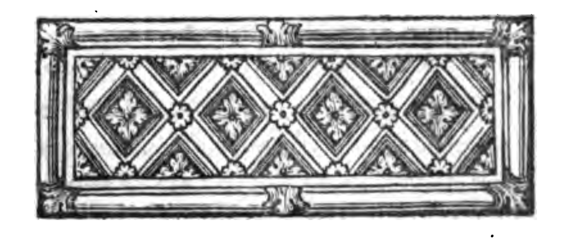
de L***, pleine d'une passion dont elle étoit sans cesse occupée de se défendre, n'a pu donner à son style cette liberté, cette gaieté, ce mouvement dont peut-être elle eût été capable, si son cœur et son esprit eussent été plus calmes. Il est inutile de porter les réflexions plus loin ; c'est au public à juger si ces Lettres sont, ou ne sont pas dignes de lui. Elles ont été copiées avec une fidélité scrupuleuse, et l'on ne s'est pas même permis d'en faire disparoître les incorrections.

J'avertis que le nom du couvent de mademoiselle de L*** étant par-tout effacé, je me suis cru permis de hasarder le nom de Belle-Chasse, pour éviter le petit désagrément de ne pas pouvoir

fixer son idée sur un nom quelconque ; désagrément que je n'ai pu sauver, par rapport à madame de L*** et au comte de R***.



LETTRES



LETTRES

DE MADAME

LA COMTESSE DE L***

A MONSIEUR

LE COMTE DE R***.

LETTRE Ire.

4 Juin 1674.

JE le sais, je le sens, mon cher Adolphe, le regret de vous éloigner de moi, absorbe tous ceux que vous y pourriez joindre : eh ! quel éloignement encore ? quelle absence, dont on

ne peut ni prévoir, ni calculer le terme? J'en suis accablée, malgré tout ce courage que vous me reprochez souvent. Est-il une perte qui puisse m'affliger autant que la vôtre? en est-il une qui entraîne autant de privations? Mon cœur et mon esprit se trouvent également malheureux : vous faisiez le bonheur de l'un, et le charme de l'autre. Je ne fais pas une réflexion, pas une comparaison qui n'ajoute à ma douleur; mais enfin votre fortune, les intérêts de vos enfans, de votre maison, de votre réputation, tout exigeoit ce sacrifice. J'ai dû vous aider à céder à de si grandes considérations, je l'ai fait, et je ne m'en repens pas. Nos sentimens réciproques ne perdront rien de leur vivacité, de leur solidité, de leur tendresse à cette absence, quelque durée qu'elle puisse avoir; ils en accroîtront au contraire : car, s'il est dans le cœur humain de desirer même un bonheur souvent inconnu, avec quelle ardeur

n'aspire-t-il pas à rentrer dans celui qu'il a possédé, goûté, senti! Ne nous laissons donc point abattre, mon cher comte, espérons que la fortune nous réunira plus tôt que les circonstances actuelles ne semblent nous le promettre. M. de L*** est, après moi, la personne qui vous regrette le plus; il entre dans ma douleur, et me parle de vous pour mon plaisir et pour le sien. Combien ne vous estimeroit-il pas encore davantage, s'il connoissoit votre généreux désintéressement! Mais il doit vous suffire que mon cœur le reconnoisse et le sente; et il le reconnoît et le sent plus peut-être qu'il ne vous est possible de le concevoir.

J'en demeure là pour aller au couvent de ma belle-fille, qui s'est éveillée ce matin avec une assez grosse fièvre, ce qui m'inquiète; vous savez que j'ai du penchant pour elle. La mienne se porte bien. Adieu, trop cher et trop

aimé comte; ménagez votre santé, c'est le plus précieux de mes biens.

IIe. LETTRE.

20 Juin 1674.

Est-ce donc à moi, cher Adolphe, à vous donner du courage? L'excès de votre douleur me fait perdre le mien. Nous sommes séparés; je ne sens que trop vivement ce malheur; mais sommes-nous perdus l'un pour l'autre? Nous en aimons-nous moins? En sommes-nous moins tendrement occupés de nos intérêts mutuels? Nos ames ne communiquent-elles pas ensemble journellement? car l'ame franchit toutes les distances. Pour moi, je vous parle sans cesse, et il me semble que vous me répondez. Je connois si parfaitement votre esprit, votre goût, vos plus secrettes pensées, que je dis sans me

tromper : il improuveroit ceci, il approuveroit cela. Tous vos intérêts vous appeloient où vous êtes ; pliez-vous donc à la nécessité ; occupez-vous de vos devoirs ; voyez du monde ; cherchez de la distraction, si votre cœur se refuse à l'amusement. Vos enfans sont venus dîner avec nous hier ; je les enverrai chercher toutes les semaines ; je les aime pour vous et pour eux. Ils sont aimables dans un genre différent. M. de L *** s'en est fort occupé ; le chevalier lui plaît de préférence.

Je vous quittai l'autre jour pour aller à Sainte-Marie voir ma belle-fille qui avoit la fièvre ; sa maladie étoit la rougeole : je la crois hors d'affaire. Madame de Bussy lui donne les plus grands soins. Voilà donc mademoiselle Darquien reine de Pologne. Madame de Scudery dit que la marquise Dépoisse * en mourra de joie. L'armée navale des

* Tante de mademoiselle Darquien.

Hollandois alarme tous nos ports. Ce m'est une grande consolation de vous voir occupé d'une manière qui vous est utile sans vous faire courir de danger. Je n'ai vu presque personne depuis votre départ. Mon cœur a besoin de solitude ; cependant il faut se rapprocher du monde pour plaire à M. de L***. qui l'aime, et qui commence à n'être plus d'âge à l'aller chercher ; vous savez combien je lui dois d'égards et de reconnoissance.

Nous aurons demain un grand dîner ; madame de Pisieux en sera, non pas assurément pour mon compte ; c'est un mérite que je reconnois, mais que je ne goûte pas. Nous aurons aussi madame de Scudery, dont je m'accomoderois mieux, sans ses vapeurs, ses langueurs, ses infortunes : quand elle oublie tout cela, son esprit, quoi que vous en disiez, est assez aimable ; elle est en commerce réglé avec M. de Bussy, qu'elle connoissoit peu, et dont elle

raffole : c'est une mode que d'écrire à cet illustre exilé, et une gloire de recevoir de ses lettres; on se rassemble pour les lire. J'en connois quelques-unes; elles sont bien écrites, spirituelles, vaines sur-tout. Sa fille, qui est religieuse à Sainte-Marie, est parfaitement aimable; j'ai peine à quitter la grille quand je suis avec elle : je vous ai déja dit cela sûrement ; qu'importe? nous ne nous ennuyons pas de nos rabachages.

On ne parle que de la beauté et des saintes joies de madame de la Valière. Le roi fut triste le jour qu'elle prit l'habit. Que les hommes sont inconstans ! J'en excepte mon Adolphe, qui depuis cinq ans m'aime avec autant de vivacité, de désintéressement, de délicatesse, et qui est bien parfaitement payé de tous ses sentimens.



IIe. LETTRE.

10 Juillet 1674.

Je vous approuve et je vous remercie, mon cher Adolphe, d'avoir enfin donné un grand souper : vous êtes obligé à une représentation qui n'est pas trop dans votre goût, mais dont vous tirerez l'avantage d'une distraction qui vous est nécessaire. D'ailleurs on auroit trouvé mauvais, avec quelque raison, que vous différassiez plus longtems de voir et de recevoir du monde. Vous serez loué de ne pas souffrir qu'on joue dans votre maison aucun jeu de hasard, et d'établir que celui de commerce soit médiocre. Je ne suis point en peine sur votre conduite dans aucun genre; vous voyez et vous pensez parfaitement.

On fait ici de grands projets de fêtes

dont je me contenterai d'entendre les relations; c'est bien assez de donner de grands dîners et de grands soupers chez soi; cette manière de voir beaucoup de monde est encore la plus commode. La marquise de Montmorency qui soupoit hier ici, me parla de vous avec beaucoup d'intérêt; plus je la vois, et plus je m'accommode d'elle; sa société m'est infiniment plus agréable que celle de toutes les autres femmes de mon âge: malheureusement pour moi, madame de Nemours prend une moitié de sa vie. A propos de jeunes femmes, madame de Scudery disoit chez moi l'autre jour, en s'adressant à madame de Médavy: Mon Dieu, madame, que tout ce qui nous suit est sot! puis, me voyant sourire: Madame, me dit-elle, cela ne vous regarde en aucune manière; vous êtes de la troisième génération qui, si l'on en juge par vous, ne ressemble surement pas à la seconde. Je pris la répa-

ration pour ce qu'elle valoit; je n'en desirois ni pour ma génération, ni pour la précédente, étant absolument de l'avis de madame de Scudery. Nous avons souvent fait cette remarque, vous et moi, cher comte, que l'agrément et l'esprit s'étoient arrêtés chez les gens de cinquante ans. Il est vrai qu'équitablement nous nous exceptions l'un et l'autre. Je ne vous parle point des mariages ni des autres nouvelles. M. de Benserade est un gazetier qui ne vous laisse pas desirer de supplément; d'ailleurs vous savez qu'à l'exception de ce qui regarde mes amis, je mets aux petites nouvelles de société beaucoup d'indifférence; et que pour celles de la guerre, je ne suis pas digne d'en parler. Ma belle-fille a une coqueluche violente; je voudrois l'avoir auprès de moi: M. son père est là-dessus inexorable; il a pour elle une indifférence qui me peine, et que je ne conçois pas: ma fille est l'objet de toute sa

tendresse; il lui trouve des perfections dont je n'apperçois pas même les pronostics, à moins que la méchanceté n'en soit un. Je hais les préventions, et je me tiens en garde contre elles. Vous avez fortifié dans mon esprit cette aversion naturelle, et j'aime à me retracer tout ce que je dois, mon cher comte, à notre intime liaison.

IVe. LETTRE.

10 Août 1674.

On ne peut rien ajouter, mon cher Adolphe, à la relation que vous fait M. de L*** de la sanglante journée de Senef. Ce vous est une nouvelle occasion d'admirer la valeur et les autres qualités de M. le Prince, votre héros. Augmentez la liste des blessés, du marquis de Villeroy, qui l'a été légèrement au pied; ce qui peut s'ap-

peler une bonne fortune dans l'étendue du mot. Je suis fort aise que vous commenciez à vous accoutumer aux visages de M***, et sur-tout que vous ayiez trouvé deux ou trois personnes avec qui l'on puisse causer un peu agréablement. Je compte et j'espère que vous en rencontrerez quelques autres encore, tout difficile que vous êtes. Je voudrois que vous ne songeassiez à moi qu'avec sensibilité et sans amertume. Croyez que je ne vous dis pas la centième partie de ce que votre absence me fait souffrir; mais je baisse la tête sous l'impérieuse loi de la nécessité; et lorsque je me sens trop accablée de l'étendue de ma perte, je me reproche de me trop occuper de mes intérêts, et je redeviens généreuse à vous les sacrifier. Ce que vous me mandez de la marquise de Parade est bien plaisant. Si je ne connoissois votre sévère exactitude, je penserois que vous avez embelli la scène. Personne n'écrit comme

vous, mon cher comte; tous nos illustres en seroient jaloux. Les lettres de votre neveu ont avec les vôtres un air de famille ; il m'écrit de Lille, que mon frère a la plus jolie maîtresse du monde, mais que cette charmante personne a une jambe de bois; ce qui donne lieu à des méprises plaisantes, que votre neveu décrit le plus joliment. Il me semble que je préférerois quelques charmes de moins et une jambe de plus; non pas de bois, s'entend.

Je me suis fait écrire chez la marquise de Villeroy, qu'on ne voit point, je ne sais trop pourquoi. Hier je menai vos enfans au bois de Boulogne; on y dansoit, ce qui les amusa beaucoup. La marquise de Montmorency est malade; je passai auprès d'elle avant hier une partie de l'après dîner; elle eut un petit cercle de femmes de son âge, qui ne aissèrent point regretter l'absence des hommes. On me fit lire haut une lettre de madame de Bussy, fort

bien écrite; je fus tentée d'en lire une beaucoup plus jolie; je n'osai jamais, je l'aurois pu cependant: à la place je fis voir celle du dragon, qui fit rire tout le monde, et madame de Médavy, jusqu'aux larmes. Mais dites-moi donc de m'aller habiller, cher comte; il est huit heures, et j'ai deux visites indispensables à faire avant de me rendre à l'hôtel de Crequi où je dois souper.

Ve. LETTRE.

15 Septembre 1674.

J'AI tant d'affaires, mon cher Adolphe, depuis la mort de mon frère, et si peu de lumières sur la situation où il a laissé sa fortune, dont je voulois vous dire au moins quelque chose, que toutes ces raisons m'ont fait différer de répondre à vos deux charmantes lettres. Vous me faites justice, lorsque vous

affirmez que je rendrois avec joie la plus riche succession, pour le rappeler au monde. Je n'avois pas pour lui cette amitié intime qui rend ces espèces de pertes si cruelles et si accablantes; mais il me plaisoit; et si je n'avois pas à m'en louer, je n'eus du moins jamais sujet de m'en plaindre. Il étoit jeune; il avoit de la bravoure, de la gaieté, de l'esprit; l'âge peut-être nous auroit plus particulièrement liés: enfin sa mort m'a touchée véritablement; je le regrette fort, et les embarras, suites nécessaires de ce malheureux événement, m'importunent et m'attristent. Il nous revient de tous côtés qu'il a prodigieusement dissipé, et qu'il laisse beaucoup de dettes. Jusqu'à présent peu de créanciers se présentent; tout cela s'éclaircira : ce qui est certain, c'est que je ferai tous les sacrifices, sans craindre que l'âge de ma majorité, éloignée de quatre ans, apporte changement à ma façon de sentir et de penser là-dessus;

mais si cela m'arrivoit, je trouverois dans M. de L*** un maître, ou plutôt un conseiller sévère qui me rameneroit bientôt à mes premiers principes. Vous connoissez son élévation, cher Adolphe; nous l'aimons et nous l'estimons tous deux. Tel est l'ascendant du vrai mérite et de la vertu, qu'il nous nécessite à aimer celui qui met entre nous une infranchissable barrière, et qu'il rend notre cœur inaccessible au desir peut-être naturel de la voir un jour se briser. Le voilà qui rentre cet ami si religieusement, mais si chèrement respecté; il faut bien aller audevant de lui, chercher à le distraire de toute la fatigue que mes ennuyeuses affaires lui donnent, et lui parler de vous, cher Adolphe, pour le mettre en gaieté. » Le chevalier de Rohan est à la Bastille; on a sur lui d'horribles soupçons. «

VI[e] LETTRE.

3 Octobre 1674.

QUE vous dites bien! que vous pensez bien! mais sur-tout que vous sentez bien, cher Adolphe! Mon Dieu que je suis vaine d'avoir un ami comme vous! J'irois trop-loin si je m'abandonnois au sentiment de vous en dire davantage. Croiriez-vous que je me suis fait presque violence pour ne pas faire voir votre lettre toute entière à M. de L***? Il seroit en vérité digne de cette confiance; il seroit même capable de nous en aimer encore plus.

Je pense que nous sommes certains de l'état de la succession de mon malheureux frère; il n'a point fait de testament; on a simplement trouvé dans son secrétaire un billet portant ces mots: » Je prie mon beau-frère et ma

» sœur, si je suis tué, (car je ne prévois
» pas devoir mourir sitôt d'une autre
» manière) de veiller à l'acquit de mes
» dettes qui peuvent monter tout au plus
» à 80,000 livres. Ils feront le traitement
» que bon leur semblera à mes domes-
» tiques, qui sont tous fort jeunes, et
» qui me pilloient avec émulation;
» j'excepte mon cocher qui me sert
» depuis cinq ans avec une exactitude
» rare et une probité plus rare encore.
» J'espère que le chevalier de Blémur
» permettra, en considération de notre
» intime amitié, que je tienne pour re-
» çus les deux mille écus qu'il me doit,
» dont le billet qu'on trouvera dans mon
» porte-feuille, lui sera remis déchiré.
» Je prie le même chevalier de Blémur
» d'accepter mon épée, mes deux pis-
» tolets, mon nécessaire, et mon chien
» de chasse favori, appelé *Nemrod.* »
M. de L*** a fait assembler les do-
mestiques de mon frère (il en avoit
sept), leur a lu l'article qui les con-

cerne, leur a donné deux louis et leur habit à chacun, comme aumône peut-être mal faite, leur a-t-il dit; et, en leur présence, il a donné un contrat de cent écus de rente au cocher, vingt-cinq louis d'argent comptant, et l'a pris à son service, ainsi que le petit postillon, dont le cocher de mon frère lui a rendu bon témoignage, ce qui lui a valu cinquante écus de gratification.

Il faut à présent, mon cher comte, vous mettre au fait de la fortune que laisse ce pauvre marquis. Sa terre de C * * * est affermée 19,500 livres; deux qu'il a en Touraine sont affermées, l'une 11,400 livres, et l'autre 5,200 l. Il a de plus deux fort belles maisons; l'une au fauxbourg Saint-Germain, l'autre au Marais; la première louée mille écus, la seconde 2300 livres. Il y a encore pour environ 40,000 livres de contrats, qui avec le mobilier paieront la majeure partie des dettes, lesquelles, sans le courant, montent à

74,000 livres. On a trouvé 8000 livres d'argent comptant chez lui. Vous voyez à quel point le dérangement de ce jeune homme a été exagéré. Telle est la solidité des ouï-dire, auxquels je vous ai l'obligation, cher Adolphe, de ne plus croire un mot. Adieu bien vîte; voilà de belles dames qui m'obligent, à mon grand regret, de vous quitter.

VIIe. LETTRE.

18 Octobre 1674.

Vous me remerciez, mon cher comte, d'entrer avec vous dans le détail des choses qui m'intéressen ; il semble que je vous fasse grace et faveur: eh mon Dieu! ne vous dois-je donc pas cette confiance ? N'est-ce pas vous parler de vous que vous parler de moi ? Que vous entrez sensiblement et honnêtement dans tous mes sentimens

pour M. de L***! Notre amitié, trop tendre peut-être, me semble se sanctifier par l'hommage que nous rendons à toutes ses nobles et excellentes qualités : qu'il seroit coupable de tromper un homme si droit et si bon, qui vous aime si véritablement, qui me laisse une si parfaite liberté, qui me donne tant de preuves d'estime! Je ne puis vous rendre tout ce qu'il m'a dit d'honnête et de délicat sur la fortune que la mort cruelle de mon frère me laisse; il me plaint de l'avoir épousé; il blâme la précipitation de mon oncle à m'établir : quand il auroit différé jusqu'à ce moment, dit-il, je n'ai que 21 ans; quelle presse de marier une fille de seize, dont l'unique frère est au service, à un homme de 43, dont les blessures l'ont mis hors d'état de faire la guerre? Je ferois, dans ma position présente, un mariage bien plus avantageux. Que vous manque-t-il donc, lui dis-je, à cela près de la jeunesse dont je fais

peu de cas? N'avez-vous pas une grande naissance, beaucoup de fortune; et, ce que je prise infiniment davantage, cette considération que donnent la vertu, l'esprit et la valeur? Ne me rendez-vous pas heureuse par votre amitié, vos procédés, votre complaisance? Depuis près de six ans que j'ai le bonheur de vivre avec vous, je ne puis vous reprocher qu'un refus. Quel est-il, m'a-t-il demandé vivement? — Vous ne voulez point que mademoiselle votre fille sorte de Sainte-Marie, et je desirerois qu'elle fût dans un couvent qui me laissât maîtresse de l'avoir de tems en tems quelques jours auprès de moi; elle me plaît; elle est disposée à m'aimer; comme votre fille elle m'intéresse. Je crois bien, m'a-t-il dit, qu'elle annonce de l'intelligence; mais son cœur..... Et que pouvez-vous reprocher à son cœur? vous ne le connoissez pas. La pauvre enfant fut mise au couvent deux jours avant la mort de madame de L***;

elle n'avoit pas cinq ans ; vous ne l'avez pas vue une seule fois depuis ce moment ; vous aimiez cependant sa mère. — Oh! oui je l'aimois, a-t-il répondu avec attendrissement ; puis, après un moment de silence : Madame, je vous aime aussi, reprit-il, et bien plus qu'il ne me convient de vous le dire ; n'ayez plus rien à me reprocher ; je vous donne mademoiselle de L*** ; si vous en êtes contente, et sur-tout si elle vous aime, mon cœur se rouvrira pour elle. Touchée de cette scène, et de la complaisance de M. de L*** : je l'embrassai plus tendrement que je n'avois encore fait, et vous n'en serez pas jaloux, trop aimé comte ; c'étoit mon père que je caressois, et que je plaignois de n'avoir remplacé que par une fille, une femme charmante dont il étoit adoré. Je vais redoubler d'égards et de soins pour lui. Je m'occupe avec plaisir de faire préparer un appartement à ma belle-fille auprès de moi.

Je lui fais ſe sacrifice de ma première femme dont le service me plaît fort, parce que je ne serai pas inquiète de la laisser seule avec elle. La jeune personne ne sait rien encore de cet arrangement, je compte aller incessamment l'en instruire. Voilà-t-il des détails aujourd'hui, cher comte? ils ne me laissent plus le tems de vous dire tout ce que vous ne savez que trop.

VIIIe. LETTRE.

8 Novembre 1674.

Nous avons fait, cher comte, un voyage de quinze jours à Chantilly; je le connoissois à peine, et je le trouve encore au dessus de sa réputation. Nous y avons été bien reçus et bien traités, et nous y avons eu très-bonne et très-brillante compagnie. J'y ai laissé M. de L*** qu'on a pressé d'y rester le mois.

mois. Dans le même tems vous reveniez de tous vos voyages; vous avez été voir d'abord vos cousins Grignan, et vous avez approché cette divinité, si vantée à droite, si critiquée à gauche: je crois que vous l'avez parfaitement jugée; premièrement, parce que vous êtes excellent juge, et que peu de choses échappent à votre coup-d'œil; de plus, parce que je trouve un caractère dans la peinture que vous m'en faites, qui m'en atteste la vérité. Ce portrait est fini; je la reconnoîtrois à la première vue, j'en suis sûre, et je crois que je serois accessible au courage que vous dites qu'il faut avoir pour l'aimer. Madame sa mère, bien plus faite pour les succès, a manqué jusqu'ici ma conquête: il ne faut faire cet aveu qu'avec discrétion; on passeroit pour être bizarre.

Je suis à Paris du 5. J'ai trouvé le petit appartement de ma belle-fille joli et commode; elle a une assez grande

chambre à coucher, un cabinet pour faire ses exercices, et une petite garde-robe; tout cela formé de cette salle de billard entre le sallon et le derrière de mon appartement. M. de L *** m'en a fait le sacrifice; et je ne vois rien de plus inutile à Paris qu'un billard. Je fus le lendemain de mon arrivée à Sainte-Marie; j'annonçai à ma belle-fille qu'elle alloit venir passer trois mois avec moi; elle en eut un saisissement de joie qui la rendit près d'un quart d'heure immobile; ensuite, revenant à elle: Mon pere m'a abandonné, dit-elle en sanglotant, mais le Seigneur a pris soin de moi; il me redonne une mère. Gardez-vous, mon enfant, lui dis-je, de penser que M. votre père vous ait abandonné. Il me déteste, continua-t-elle en redoublant ses pleurs; eh! que lui ai-je donc fait? Je n'avois pas cinq ans lorsqu'on m'a mise ici; jamais depuis je n'ai vu son visage; à peine en ai-je le souvenir.

Avez-vous manqué de la moindre chose ? lui demandai-je. Oh ! non, me dit-elle ; je suis une des plus riches entre mes compagnes ; mais c'est vous, maman, qui me donnez tout. Vous vous trompez, lui répondis-je, je n'ai moi-même que ce que M. votre père veut bien me donner. Eh bien, repartit-elle, vous partagez donc ce qu'il vous donne avec moi. Non, lui dis-je, vous tenez tout de ses bontés, qui vont augmenter si vous vous en rendez digne. Ah ! ma chère maman, reprit-elle, je ferai tous mes efforts pour vous plaire. Ecoutez, lui dis-je, ne vous attendez pas à beaucoup de distractions ; votre âge ne vous permet pas de paroître dans le monde ; vous ne mangerez avec moi que lorsque je serai presque seule. Je vous consacrerai trois heures dans la journée ; tâchez de trouver vos plaisirs dans vos occupations ; on les variera pour ne vous en pas dégoûter. Je vous chercherai quel-

ques amies de votre âge ; mais vous ne pourrez pas les voir journellement. Ce genre de vie vous effraye peut-être ? Non, maman, je serai heureuse, dès que je vous verrai tous les jours. Je la laissai là-dessus bien contente, et bien impatiente de venir chez moi. Je l'enverrai chercher après demain matin, et vos enfans viendront dîner avec elle. Je les vois presque toutes les semaines ; ils me sont chers ; ils ont tous deux bien de la tendresse pour vous. Je suis fâchée que l'aîné soit plus jeune que ma belle-fille ; car elle a douze ans et trois mois. Je vous parle d'elle à vous en excéder ; mais elle m'occupe et m'intéresse, et vous n'en êtes pas quitte : me voilà préceptrice, il faudra bien que je soumette mes petites lumières aux vôtres, mon cher Adolphe ; vous ne vous êtes pas mêlé de beaucoup d'éducations, mais vous devinez ce que vous ne savez pas. » L'affaire du chevalier de » Rohan se noircit de jour en jour,

» et personne ne doute plus de sa
» trahison. «

IXe. LETTRE.

23 Novembre 1674.

C'EST de tout mon cœur, mon cher Adolphe, que je vous félicite d'avoir enfin accommodé la grande affaire des T *** et des V ***. Voilà deux illustres maisons rapprochées, deux ennemis estimables réconciliés, deux amans long-tems malheureux devenus époux; et tout cela, par l'ascendant de votre insinuante et persuasive raison. Je savois bien qu'ils n'y résisteroient ni les uns ni les autres; je conçois votre satisfaction, et j'en jouis avec vous. Ce succès vous fera beaucoup d'honneur : je sais que ce n'est pas ce qui vous occupe ; mais permettez-moi d'en faire ma part. Je suis charmée de l'in-

térêt que vous prenez à ma petite belle-fille ; elle est ici du 11. J'ai fermé ma porte huit jours jusqu'à huit heures, pour m'occuper d'elle uniquement. Je lui ai fait quitter le costume de Sainte-Marie ; elle est simplement, mais agréablement vêtue ; je ne lui ai remarqué ni trop d'indifférence, ni trop de goût pour la parure ; sa figure a beaucoup gagné à prendre l'habit et la coiffure du monde ; elle ressemble beaucoup à M. son père ; elle a le regard caressant et spirituel, le sourire très-agréable ; le teint d'une brune claire ; les dents assez mal arrangées, mais fort blanches ; les lèvres vermeilles ; une fort jolie taille : elle se tient mal, marche mal, parle assez bien ; elle paroît avoir une extrême envie de me plaire, et m'écoute avec attention. Je me fais un plaisir de lui donner les premiers élémens de ce qu'elle doit apprendre ; je la perfectionne dans la lecture ; je lui apprends à marcher, à

faire la révérence ; je cause avec elle ; et sans prévention, je m'apperçois déja de quelques progrès. M. de L*** ne reviendra de Chantilly que le 10 décembre : c'est un grand motif d'émulation que je donne à sa fille. Je voudrois qu'elle eût un meilleur maintien quand il arrivera, et je l'espère. Ma fille a fort mal reçu sa sœur, qui lui avoit cependant apporté une grande boîte pleine de joujoux ; elle est fort jolie, mais elle est encore plus méchante ; je ne la puis tenir au-delà de trois minutes dans ma chambre ; et quoiqu'elle n'ait que quatre ans, je veux obtenir de M. son père de la mettre au couvent à la fin de l'hiver.

Le chevalier de Gouville m'est venu voir, et m'a lu la gazette qu'il vous destinoit. Rien n'y manquoit que d'être écrite en françois. J'ai donné hier à souper à vos inclinations, la comtesse de Fiesque ; et aux miennes, la marquise de Montmorency, avec une demi-

douzaine d'hommes, l'abbé d'Effiat, entre autres, qui a plu à la difficile marquise; elle ma bien recommandé de vous dire cent douceurs de sa part: vous savez qu'elle ne les prodigue pas. Bon soir, cher Adolphe; je vous quitte pour aller souper à l'hôtel d'Humières, en grande représentation.

Xe. LETTRE.

30 Novembre 1674.

Hier le malheureux chevalier de Rohan eut la tête coupée. On a fait les plus grands efforts pour obtenir sa grace. Cinna représenté devant le roi il y a quelques jours à dessein de le fléchir, paroissoit l'avoir ébranlé; mais les ministres s'appercevant que la clémence prenoit de l'avantage, ont appelé la justice qui l'a repoussée. Madame de Villiers a eu le même sort que le che-

valier de Rohan; plusieurs autres ont été pendus. On dit que M. de Pomponne desiroit que le roi pardonnât, et je pense assez bien de son cœur pour le croire; cependant il faut convenir que la trahison du chevalier ne méritoit point de pardon; en quoi peut-être il eût été d'autant plus héroïque de l'accorder.

Je n'ai pas été dans le monde depuis mon retour de Chantilly; j'attends celui de M. de L*** pour m'y remettre, car il aime que je fasse beaucoup de visites, par la raison qu'il n'en fait point. J'ai presque tous les jours trois ou quatre personnes à souper, au hasard qui m'est toujours plus ou moins favorable, M. de L*** ayant un fonds de société intime, digne de lui être envié. Mais celui qui y tenoit le mieux sa place me manque, et personne jamais ne le remplacera. Cher comte, ce regret ne s'éloigne pas un moment de mon cœur: ne soyez pas la dupe de cette fausse paix que vous croyez voir dans mes lettres; je ne maî-

trise pas mes sentimens comme je maîtrise mes actions ; mais il faut me taire pour n'en pas dire trop.

XIe. LETTRE.

14 Décembre 1674.

VOILA M. de L*** revenu de Chantilly, mon cher Adolphe, en fort bonne santé, mais souffrant un peu de sa blessure, parce qu'il a fait une course d'une lieue à cheval, et dont je l'ai bien grondé. Comme il arriva tard, je ne lui présentai sa fille que le lendemain. La pauvre enfant se trouva mal en l'abordant, et si mal, qu'il fallut l'emporter dans sa chambre et la mettre au lit. Deux heures après, comme elle étoit un peu remise, je priai M. son père de passer avec moi chez elle, et lui demandai avec instance de lui marquer un peu de bonté. Je ne l'embrasserai pas, me dit-il d'un

ton sévère. Mais du moins, lui répondis-je, vous lui tendrez la main? Il secoua la tête. Vous m'aviez promis, continuai-je, de ne me plus rien refuser. Je remplirai ma parole, me dit-il, en détournant la tête pour me cacher son attendrissement; allons la trouver. Non, monsieur, dis-je alors, restons ici quelques momens. Permettez à mon extrême attachement pour vous, à ma reconnoissance, à l'intérêt que je prends à ma belle-fille, de vous faire des questions que je n'ai pas encore osé risquer. Un homme, dont l'esprit est aussi raisonnable que le vôtre, dont l'ame est aussi sensible, ne peut, sans motif, avoir une aversion aussi marquée pour sa fille. Mais comment un enfant au dessous de cinq ans peut-il s'être rendu assez coupable pour aliéner à ce point le cœur de son père? — Madame, n'apprenez jamais cela; je veux que vos bontés lui restent; vous la haïriez trop. — Non, dis-je, je ne la

haïrai point, quelque chose que vous puissiez m'apprendre : tout dément aujourd'hui les torts de son enfance. — Dites les crimes, madame. — Ah ! monsieur, quelle sévérité ! — Je ne dis rien de trop, reprit-il; mais vous ne savez pas le mal que vous me faites, en me rappelant.... Sa voix s'altéra ; ses yeux se remplirent de larmes. Attendrie de voir un homme si courageux dans cette situation, je me jetai dans ses bras. Eh bien, lui dis-je, je consens à vous faire du mal pour vous guérir. Votre cœur sera soulagé, s'il s'ouvre à un cœur qui l'aime; ne refusez pas votre confiance à la mère de cette petite fille qui vous est si chère. Hors d'état de me répondre, il pressoit mes mains sur son cœur, les baignoit de larmes, les baisoit avec cette tendresse décente, je puis dire même respectueuse, qui accompagne toujours ses caresses. Nous restâmes plus d'un quart d'heure à pleurer dans le silence ; car

je pleurois avec lui. Enfin, faisant effort sur sa douleur: Je ne pourrois, dit-il, prononcer ce que vous voulez savoir, mais je vous l'écrirai. Ayez pitié, ma chère comtesse, de l'état où vous me voyez; ménagez ma foiblesse, et dispensez-moi de revoir votre belle-fille du moins aujourd'hui. — Vous ne la reverrez que quand vous le voudrez, lui dis-je: je me meurs de l'état où je vous ai mis; écartons ce triste sujet. Comme il n'étoit qu'onze heures, et que le soleil étoit beau, je lui proposai une promenade en voiture; et tandis qu'on mettoit les chevaux, je passai chez ma belle-fille. Elle étoit pourpre et brûlante; elle avoit de la fièvre: je lui dis que son père avoit été ému en la voyant se trouver si mal; et que de crainte de lui causer une nouvelle révolution, il ne la reverroit que dans quelques jours. Ah! mon Dieu, dit-elle en renouvelant ses pleurs, que penser de tout ceci? Je la rassurai de mon

mieux; je lui recommandai d'être tranquille, de boire un peu de limonade; je lui promis de la revenir voir l'après midi, et je fus retrouver M. de L*** qui avoit encore les yeux bien rouges. Nous fîmes le tour des quais; je cherchai à le distraire autant qu'il me fut possible; nous parlâmes de vous : c'est un sujet de conversation qui, pour mon bonheur, lui plaît toujours : son front s'éclaircit peu à peu, et nous revînmes à une heure. Nous trouvâmes l'abbé d'Effiat qui, de fortune, venoit dîner avec nous. En sortant de table, M. de L*** dit à l'abbé, en me regardant: Vous lui trouvez surement l'esprit bien aimable; mais si vous saviez comme elle a le cœur! Le café pris, j'engageai ces messieurs à faire une partie de trictrac, et je fus auprès de ma belle-fille dont la fièvre se soutenoit, mais qui céda le soir au lavage. Pendant que j'étois avec elle, son père envoya savoir de ses nouvelles. Dites à mon papa;

s'écria-t-elle vivement, que cette bonté me guérira. Nous avions le soir du monde à souper ; sur les neuf heures, comme on alloit se mettre à table, M. de L*** me dit à l'oreille : Faites mes excuses, et donnez-moi la permission de me retirer. Vous sentez-vous incommodé, lui demandai-je ? Non, dit-il, mais j'ai besoin de repos. Comme heureusement je n'avois point de veilleuse, tout le monde s'en fut à minuit. En passant dans ma chambre, je m'arrêtai à la porte de M. de L*** : m'appercevant qu'il n'étoit pas couché, je frappai ; il m'ouvrit, et me remit un papier. Son visage étoit dans le même état où je l'avois vu le matin ; je le priai de se coucher. Je crois, dit-il, que je dormirai peu. Vous vous reposerez du moins, lui répondis-je ; et comme il aime que je reste à lire dans sa chambre : Je vais, ajoutai-je, m'aller déshabiller, et je reviendrai lire ici jusqu'à ce que l'envie de dor-

mir me prenne. Non pas ce soir, dit-il. —Pardonnez-moi, M. le comte; aujourd'hui est mon jour d'empire. — Oh! sur ce point, tous les jours seront aujourd'hui, ma chère comtesse. J'allai me déshabiller promptement, et je revins lire auprès de son secrétaire ce triste billet. Il me donna, j'en conviens, un sentiment d'horreur; mais ce premier mouvement passé, je ne vis plus que l'emportement d'un enfant irrité, qui frappe sans savoir où portent les coups, et qui blasphême, sans comprendre les mots qu'il profère. Je conçois cependant le ressentiment vif et profond qu'en a conservé le père, qui aimoit sa femme à l'excès, et qui en étoit aimé jusqu'à l'idolatrie; mais je ne crains point de vous confier ce trait malheureux de la petite enfance de ma belle-fille.

Vous savez que madame de L*** mourut d'un cancer, et qu'elle souffrit des douleurs inexprimables les derniers six mois de sa vie. Elle aimoit passion-

nément sa fille; mais elle lui étoit très-sévère, et la petite étoit fort emportée. Sa mère vouloit qu'elle se tînt toute la journée auprès d'elle, et ne lui permettoit ni de parler, ni de marcher. La surveille de sa mort, M. de L*** étant seul avec sa femme, la petite fille, dont la gouvernante s'étoit éloignée un moment, s'approcha du lit de repos où sa mère étoit couchée, pour demander qu'on la laissât sortir. Madame de L*** la refusa avec humeur, et voulut arracher de ses mains une poupée qu'elle tenoit. L'enfant, transporté de colère, donna un coup dans le sein de cette malheureuse femme avec sa poupée, en lui disant : Meurs donc, pour que je puisse m'aller promener. Elle achève son ouvrage, dit madame de L*** qui, en proférant ces mots, s'évanouit. Des douleurs effroyables la réveillèrent; une hémorrhagie survint, et très-vraisemblablement sa mort fut accélérée par cette action

violente de sa fille, dont un pareil emportement avoit occasionné la maladie. Ce trait me fit frissonner. M. de L*** m'observoit sans que je m'en apperçusse. Vous pâlissez, madame? me dit-il. — Ah! monsieur, je n'en puis plus; et aussitôt je me rapprochai de son lit. Ses sanglots me déchirèrent. J'entretins cette extrême sensibilité; j'entrai dans tous ses sentimens: il n'étoit pas à propos d'éloigner ce sujet de douleur, mais de l'épuiser. Quatre heures sonnèrent que je n'avois encore osé dire un mot de défense. Voulez-vous, lui dis-je, me donner une place auprès de vous? j'en serai plus près de votre ame. Mon cher comte, lui dis-je alors, je sens que je penserois, que je sentirois comme vous, que j'abhorrerois ma fille; mais permettez-moi de vous parler dans toute la sincérité de mon cœur: je serois injuste. Je vois un crime qui me fait frémir, mais c'est le crime de l'ignorance. Un enfant de cet âge sait-il

ce que c'est qu'une mère, ce que c'est que la douleur, ce que c'est que la mort? Ma fille, que vous chérissez, ne donne-t-elle pas sans cesse des coups à sa gouvernante, dont elle est idolâtrée? Pendant votre absence, lui ayant jeté une partie de son tabac dans les yeux: Mademoiselle, s'écria cette pauvre fille qui n'en pouvoit plus, vous m'avez rendue aveugle. Tant mieux, répondit ma fille, tu ne verras plus ce que je fais. Je l'ai fort maltraitée à ce sujet; mais je n'en augure point du tout qu'elle aura le cœur mauvais par la suite. Monsieur, je connois les enfans, sur-tout ceux de mon sexe; leur cœur se développe plus tard que leur esprit. Je vous ai dit bien des fois, et je ne vous ai pas trompé, que mademoiselle votre fille s'étoit fait aimer dans son couvent, principalement de ses compagnes: elle est vive et absolue, mais elle a de la douceur; elle est franche, sensible, reconnoissante, généreuse; voilà ce qu'en dit madame de Bussy.

Depuis un mois qu'elle est avec moi, et que je l'observe, je la vois sous les mêmes traits. Mais enfin, mon cher comte, l'émotion, ou plutôt la révolution que son entrevue avec vous lui a faite, ne prouve-t-elle pas...... Restons-en là, me dit-il; vous êtes un ange de paix, un ange consolateur. Je ne vous demande plus que vingt-quatre heures de délai. — Tout le tems que vous exigerez, répondis-je; mais il seroit mieux pour votre repos, pour le mien, pour la santé de votre fille, que tout ceci finît promptement.— Ces deux dernières considérations me déterminent, dit-il; allons, tout finira demain. Il s'endormit d'accablement, et moi de même. Je me réveillai comme huit heures sonnoient; je me levai; je sortis avec précaution; j'ordonnai que personne n'entrât avant moi chez M. de L***. J'allai faire une légère toilette, et je passai chez ma belle-fille, que je trouvai en bon état, et qui deman-

doit à se lever. J'exigeai qu'elle attendît à midi. Son lit est dans l'enfoncement de sa chambre, et je voulois que cette obscurité lui cachât le visage de son père. Je lui dis qu'elle le verroit avant le dîner; que je la priois de ne lui faire ni questions, ni reproches, et de modérer ses caresses. Mon Dieu, dit-elle, que de précautions! je m'y perds. C'est donc un péché originel que mon papa me reproche? Celui d'Adam du moins laisse la ressource du baptême. Tranquillisez-vous, lui dis-je, tout ira bien; vous serez heureuse, je m'en charge. Ah! chère maman, me dit-elle en se précipitant dans mes bras, accordez-moi votre pitié. Vous n'êtes point à plaindre, lui répétai-je plusieurs fois; fiez-vous à ma parole. Je retournai chez moi; j'attendis qu'onze heures sonnassent pour rentrer chez M. de L***. Il dormoit encore, et son visage avoit l'impression d'une profonde tristesse. Je lui pris doucement la main

pour le réveiller. Quoi ! c'est vous, madame, me dit-il, qui avez la bonté... Mais que vous êtes abattue ! — Vous l'êtes plus que moi, répondis-je. — Cela est moins fâcheux, répliqua-t-il... Je vous ai fait voir hier bien de la foiblesse. — Vous m'avez fait voir, mon cher comte, bien de la sensibilité, et vous me ferez voir aujourd'hui bien de la bonté. — Dites plutôt, madame, de la reconnoissance, de la déférence, de la tendresse. Je sonnai ses gens, et je me tins dans son cabinet tandis qu'il s'habilloit. Il vint aussitôt m'y rétrouver ; je lui rendis la conversation que je venois d'avoir avec sa fille. Allons, me dit-il, allons donc la voir. J'entrai la première. Voilà M. votre père, dis-je à ma belle-fille, qui vient savoir de vos nouvelles. Il s'approcha, et lui tendit la main, qu'elle baisa, à différentes reprises, en pleurant amèrement; et les larmes gagnèrent M. de L***. Voilà, pensai-je en moi-même, des attendrissemens qui n'auront point

de terme. On brusque les vapeurs ; j'en vais user de même dans cette occasion. Mademoiselle, dis-je à la petite de L* * *, je me fatigue de vous voir pleurer depuis vingt-quatre heures ; vous devez avoir maintenant de la joie : je vous laisserai seule, si cette source de larmes ne tarit point. Ce ton me réussit. Je lui fis plusieurs questions ; elle y répondit en sanglotant d'abord, et insensiblement sa voix se raffermit. Je lui donnai lieu de faire des réponses dont son père fut content : tout cela dura une demi-heure. Nous nous levâmes, et M. de L* * * lui dit en s'en allant, nous reviendrons vous voir après dîner. Ce fut la seule parole qu'il eut le courage de lui dire ; et la petite, qui est forte en citations, lui répondit : Papa, j'ai trop besoin de vous voir, pour vous dire que je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; il faut, pour me guérir, votre présence avec vos paroles. Et bien, vous guérirez,

lui dit-il d'un air de bonté. Dès que nous fûmes seuls, je le remerciai de la violence qu'il s'étoit faite à ma sollicitation. Est-ce donc à vous à me remercier, dit-il en m'interrompant? et il m'adressa des choses si tendres, si obligeantes.... Il n'y a que vous, cher Adolphe, qui puissiez le surpasser en délicatesse. Je lui demandai s'il ne se sentoit pas un peu soulagé. Beaucoup, me dit-il; vous m'avez rendu un grand service. Comment trouvez-vous cet enfant? ajoutai-je. Je n'ai pas trop vu sa figure encore, me dit-il, mais je lui crois l'esprit et la raison assez avancés. Vous l'aimerez, lui dis-je. Oui surement, dit-il, si je vois clairement qu'elle vous aime. Nous dînames seuls. J'avois pris sur moi de faire défendre ma porte, excepté pour la marquise de Montmorency et l'abbé d'Effiat que j'avois eu soin de faire expressément prier de venir souper; à quoi ils ne manquèrent point. Nous passâmes donc

l'après

l'après dîner tête-à-tête, et il m'en parut content. Sur les six heures je fis appeler ma belle-fille; elle étoit dans un déshabiller un peu soigné, et avoit un air languissant qui ne lui messéyoit point du tout. Elle courut embrasser son père qui ne la reçut pas mal, et vint m'embrasser ensuite à plusieurs reprises. Je la gardai jusqu'à sept heures. Je la fis causer; elle s'en tira fort bien, et je vis de l'approbation dans les yeux de son père : il lui dit quelques mots; enfin cela ne se passa pas mal. Notre petit souper fut aimable. Nous avions deux causeurs charmans. Je priai cependant M. de L*** qui, comme vous savez, ne soupe pas, de se retirer à onze heures, et nous fîmes le reste de la soirée de tels frais de gaieté, et même de folie, que nous ne nous séparâmes qu'à trois heures du matin. J'avois besoin, mon cher Adolphe, de cette réparation. Il vous en faudra surement une semblable après avoir lu cette lettre, qui est moins

une lettre qu'une brochure. Pardonnez tous les dit-il, tous les dit-elle, et bien d'autres choses encore, et songez que je ne vous écris pas d'abondance d'esprit, mais d'abondance de cœur.

XIIe. LETTRE.

1er. Janvier 1675.

Je ne réponds pas à votre inappréciable lettre, mon cher et très-cher Adolphe; il faudroit dire trop de choses, et le tems me presse. Je ne vous écris aujourd'hui que pour me mettre en fortune, et pour vous dire combien tendrement et vivement je fais de vœux illimités pour votre bonheur. Notre ami m'a donné deux agrafes de diamans fort belles, et une petite croix de vingt louis tout-à-fait jolie à sa fille; cependant il a peine à s'accoutumer à elle. J'aime l'intérêt que vous prenez à cet enfant,

et vous en remercie. Je mène tantôt la marquise de Montmorency, qui est sans chevaux, à Versailles; nous y passerons deux jours. J'ai cent choses à faire avant de partir. Bon jour et bon an, mon Adolphe aimable et bien chèrement aimé.

XIIIe. LETTRE.

18 Janvier 1675.

Ah! que le récit de votre souper chez le marquis de Sim.... nous a fait rire, mon cher comte! je m'abonnerois à souper deux fois par semaine chez un avare, s'ils étoient tous aussi plaisans par la franchise de leur avarice. Ce reproche à l'un de prendre trop de sel, à l'autre de manger trop de pain; cette défense rigoureuse d'en donner un second morceau à celui qui laisse la mie du premier; cette opposition à l'ouver-

ture du pâté ; l'audace du marquis de Vence à le mettre en pièces, et l'émulation que cet héroïsme inspire à tous les convives, qui deviennent une troupe de conjurés contre tous les mets et toutes les épices : chaleur qu'accroissent encore les ablutions et libations de cinquante bouteilles de Champagne, qui paroissent et se succèdent comme par enchantement, et dont l'extinction rapide est le coup de grace du patron.... oh ! que je vais faire ma cour à la marquise de Montmorency en lui lisant ce morceau de votre lettre !

Le roi vient de donner au marquis de Chamilly, de la meilleure grace, le gouvernement d'Oudenarde qu'avoit M. de Beaurepaire, et tout le monde l'approuve, car la défense de Grave est estimée belle par tous les gens du métier.

Vous me recommandez, mon cher comte, de continuer à vous parler de ma belle-fille, et je vous satisfais sans

peine. Elle acquiert de jour en jour de la grâce ; elle est pleine de bonne volonté et d'intelligence ; il faut plutôt la retenir que l'exciter. Je lui ai donné depuis peu un fort bon maître de danse, qui a été réellement surpris du point où je l'ai mise en si peu de tems. Je lui ai donné aussi un répétiteur de musique, qui ne lui enseigne qu'à la lire, sans chanter ; car c'est moi qui suis la grande maîtresse. Je crois qu'elle aura la voix jolie, quand elle saura la conduire : la psalmodie de nos sœurs de la Visitation ne dispose pas au goût de la mélodie. Enfin je suis fort contente de mademoiselle de L***, de son extérieur, de son cœur, et de son esprit. M. son père est toujours froid avec elle ; ce qu'elle sent vivement, sans s'en plaindre à d'autres qu'à moi. Je m'occupe d'elle autant qu'il m'est possible ; je la prêche peu, me souvenant bien que les sermons m'étoient insupportables à son âge. Je lui donne

beaucoup de liberté avec moi; et si je l'improuve souvent, je ne la gronde jamais. Il faut que vous me passiez d'être d'une autre opinion que vous sur l'utilité de la faire lire; je ne cherche pas même encore à lui en inspirer le goût. Dites-moi, je vous prie, que pourroit-elle lire, qui ne fût ou trop frivole ou trop sérieux? Je lui apprends ce que je sais, en causant avec elle. Je conviens qu'il y a beaucoup de livres qui pourroient l'amuser et l'instruire; mais presque tous sont en vieux style; elle les lira quand elle saura bien sa langue; et c'est de quoi je m'occupe en l'apprenant moi-même avec elle, étant bien loin de me croire habile en cette science, qui me paroît fort difficile et fort étendue. Au reste je lui fais voir beaucoup de choses dont on jouit communément avec ignorance. Elle sait comment la toile se prépare et se fait; comment on travaille différentes étoffes; comment on imprime, etc. etc. etc. Elle

apprend la musique, le clavecin, la danse; on la perfectionne dans l'écriture et l'arithmétique: n'en est-ce pas assez pour le présent? Vos enfans sont fort bien avec elle, le chevalier surtout: il a cependant moins de complaisance que son frère, mais il a plus de gaieté. Adieu, cher comte; vous ne savez pas qu'il est deux heures du matin.

XIVe. LETTRE.

10 Février 1675.

On fait bruit de peu de chose, mon cher Adolphe; si j'avois pensé avoir eu des succès à Versailles, je vous en aurois certainement fait part. Tous les beaux complimens qu'on vous a mandé que le roi m'avoit faits, se bornent à m'avoir dit: Vous êtes bien coîffée, madame; je ne vois point de femmes de votre âge qui se mettent avec autant

de décence et de goût. Je crois que ce fut à la marquise de la Ferté, qui étoit auprès de moi, coîffée comme une folle et vêtue comme une sorcière, que je dus cette galanterie; car, tant que le jeu dura, les yeux du roi nous fixèrent alternativement. Le jeu fini, m'étant trouvé près de lui : Madame, me dit-il, on vous donne déja une fille de douze ans. Je la reçois, Sire, lui répondis-je. Il sourit, et fut parler bas à madame de Montespan. On dit, mais je n'en vis rien, qu'elle me regardoit avec aigreur.

Je suis ravi, cher comte, de votre liaison avec M. de Vence. Sent-il bien le prix de son bonheur? Beaucoup de gens, qui ont du mérite d'ailleurs, manquent de celui qu'il faut pour bien apprécier et goûter de certains amis. Vous n'en êtes pas un ordinaire, mon cher Adolphe: c'est ce que M. de L*** et moi disons souvent : c'est aussi ce que sent très-bien la marquise de

Montmorency, qui me fait la grâce de me regarder comme son amie, malgré la distance de nos âges.

Je n'ai rien de neuf à vous dire de ma belle-fille : on me permet de la garder jusqu'au carême. J'ai quelques soupçons de grossesse dont je ne parle qu'à vous ; je ne veux pas donner une fausse joie à M. de L * * *. Vos enfans se portent à merveille ; ils viennent d'avoir la rougeole. C'est nous qui avons empêché l'abbé de vous en rien dire ; c'eût été vous donner de l'inquiétude gratuitement. Je les ai vus cinq ou six fois pendant leur maladie ; ils ont été conduits parfaitement. L'aîné s'est levé avec un pouce de plus ; le chevalier n'a pas acquis une ligne. A qui donc écrivez-vous ? me demande mademoiselle de L * * * qui entre dans mon cabinet. — Ma fille, c'est à un homme que M. votre père et moi aimons beaucoup. — Il est donc bien aimable, me répond-elle ; dites-lui, je vous prie,

que je l'aime aussi; car je gage que c'est le père des MM. de R * * *. Ah! maman, il leur écrit des lettres si tendres! je n'en recevrai jamais comme celles-là. — Pourquoi, mon enfant? je vous en écrirai de semblables, quand vous serez au couvent. — Oui, vous maman; mais mon papa....

Nous avons ce soir un grand souper. Ce ne sont pas ceux qui me plaisent; ils valent mieux cependant que les petits soupers mal assortis, tels qu'on en fait chez madame de Pont, et chez quelques autres. La marquise de Montmorency dit qu'il n'y a que madame de Coulanges et moi à qui il appartienne de donner des petits soupers par excellence. Mais elle préfère les miens, par la raison que M. de L * * * n'est pas M. de Coulanges, et que son cuisinier est meilleur que le sien. Elle justifie toujours solidement ses goûts, cette marquise. Bon soir, cher comte.

XVe. LETTRE.

2 Mars 1675.

M. DE L*** vous dira lui-même, mon cher Adolphe, combien il approuve la conduite que vous avez tenue. Il pense que de cent personnes qui se seroient trouvées dans la même circonstance, quatre-vingt-dix auroient fait plus ou moins de sottises. Indépendamment de toutes les ressources que fournit un esprit aussi éclairé que le vôtre, vous avez un avantage inappréciable; celui de ne jamais mettre d'humeur dans les affaires. Il revient ici de tous côtés, des biens infinis de vous; jugez comme je les accueille! On vous a hautement applaudi à la cour, et le roi plus hautement qu'aucun autre. Il parla mardi, près d'un quart d'heure, à son coucher, de

votre sagesse, de votre modération, et finit en disant : On pouvoit faire de cette tracasserie quelque chose de sérieux, et cela m'auroit fort déplu.

Ma grossesse me paroît certaine ; cependant j'attendrai quelque tems encore pour en parler à M. de L * * *. Plaise à Dieu que je lui donne un fils qui soit digne un jour de le représenter !

Je menai ma belle-fille hier à Belle-Chasse. J'ai donné la préférence à cette maison, comme moins éloignée de moi. Il y a près de quarante pensionnaires : plusieurs ont des femmes de chambre ; distinction que je n'approuve point, et que je refuse. Il n'y a point d'abbesse, ce que je voulois éviter, et pour cause ; je sais par expérience tous les inconvéniens de leur petite cour. La première maîtresse des demoiselles de Belle-Chasse me plaît fort : c'est une fille de condition, agée de quarante ans, dont la figure est imposante ; elle parle bien ; elle a de la politesse, et

me paroît avoir beaucoup de raison. Ma belle-fille a versé des torrens de larmes en nous quittant; et la vie qu'elle a menée avec nous, ne pouvant pas occasionner une douleur si vive, j'en donne tout l'honneur à son attachement pour moi, qui est extrême. Cette séparation qui me touche moi-même, se trouve fort adoucie par celle de ma méchante petite fille, qui a suivi sa sœur au couvent, et qui a quitté pere, mère, bonne, camarades, sans le moindre regret.

M. de L*** se charge de vous dire les nouvelles. La marquise de Montmorency a un gros rhume et un peu de fièvre depuis dix jours: je vais la voir autant qu'il m'est possible; et quand je puis, je lui mène l'abbé d'Effiat. Il y a plus de six semaines que je n'ai apperçu madame de Fiesque; à peine le carême pourra-t-il suffire à la remettre des agitations du carnaval. Pour moi, je n'ai été qu'à deux bals, un de la

ville, un de la cour : il me semble que la femme d'un homme de l'âge et de la considération de M. de L***, doit user discrètement de ces sortes de plaisirs ; ce sont de petits principes de conduite que je me fais, auxquels il ne met pas du sien. Vous savez qu'il est impossible d'être plus maîtresse que je le suis de faire ce qui me plaît, d'aller où je veux ; et rien n'enchaîne comme cette plénière liberté, ce me semble. Les maris s'ingénient bien mal d'en user si différemment ; d'être inquiets, jaloux, assidus : une tenace assiduité est un véritable espionnage ; il faut absolument haïr un personnage aussi désobligeamment importun.

On dit assez de bien du nouveau confesseur du roi (1). Mais voilà madame d'Asserac que je vois descendre de carrosse ; madame d'Asserac, amie

(1) Le père de la Chaise, homme de condition, neveu du père Coton, confesseur de Henri IV.

du père Rapin, du père Bouhours, etc. etc. Est-il possible de faire attendre une personne de cette importance? Je vous en prends pour juge, mon cher Adolphe.

XVIe. LETTRE.

20 Mars 1675.

Voici, mon cher Adolphe, une nouvelle de ma compétence, qui fait l'entretien d'une petite cour, et sur laquelle on se dispute, on s'anime, on s'offense, on se brouille. Vous saurez bien où trouver un attachement dont on avoit à peine vu d'exemple : attachement formé dès la première jeunesse de l'une, et l'âge mitoyen de l'autre : attachement que le laps de tems avoit presque rendu respectable; car il s'est soutenu dix-huit ans : eh bien! il vient de se rompre; mais avec

un bruit! un scandale! dont vous ne pouvez vous faire l'idée. Il faut cependant vous dire que cette rare constance n'étoit que d'un côté, de celui de la marquise de C * * *; car le commandeur lui faisoit toutes les infidélités possibles. On l'en avertissoit obligeamment; mais elle repoussoit la médisance, son amant ayant toujours pour elle les mêmes assiduités, les mêmes égards, et, dit-on, la même vaillantise. Voici le coup de lumière qui a dissipé toutes les illusions. Depuis douze ans, le commandeur donnoit à sa princesse deux livres de tabac d'Espagne pour ses étrennes, lesquelles n'arrivoient pas toujours à point fixe pour le nouvel an. Or, ce tabac en retard cette année, il lui en apporta, il y a huit jours, une livre, au lieu de deux, selon l'ancien usage. Pourquoi donc, lui dit-elle, l'ambassadeur a-t-il fait cette diminution? Lui sottement de répondre: Il n'a point fait de diminution, mais j'ai

partagé..... Ah! perfide! ingrat! c'est maintenant que je vois, à n'en plus douter, que vous ne m'aimez plus : ne paroissez jamais devant moi. Tout ceci semble ridicule, à juger de sang froid; mais il n'est point de petits torts en amour. Je n'aurois surement pas fait les scènes de madame de C***; je n'aurois pas brusqué la rupture; mais je l'aurois insensiblement amenée sans que personne apprît qu'un sujet, si léger en apparence, en eût été le motif. Rien de plus désobligeant que de retrancher quelque chose à des marques d'attention long-tems soutenues, soit avec ses maîtresses, soit avec ses amis. Il faut que le commandeur soit bien gauche, ou bien avare; s'il eût fait venir deux livres de tabac de plus, il n'eût pas donné à une femme, dont il étoit véritablement aimé, la preuve de son inconstance. M. de L*** pense bien différemment : sa sœur lui demanda sa petite maison de campagne l'an-

née passée pour l'automne. Depuis quatre ans, il la prête dans le même tems à madame de Sainte-Croix, son ancienne amie, qui n'est pas riche. Ne pouvant se résoudre de la priver de ce petit agrément, il pria sa sœur d'accepter cinquante louis pour en louer une autre; ce qui lui fit beaucoup plus de plaisir. Voilà une façon noble de tout concilier.

La marquise de Montmorency n'est pas encore remise de son rhume; elle en est restée foible, sans sommeil et sans appétit. Je vais souvent lui faire compagnie. Elle reçoit peu de monde; mais vous vous doutez bien du choix. Madame de Coulanges est du petit nombre des élus. Je ne la connoissois point du tout; elle soutient et surpasse même sa réputation; elle plaît sans le chercher, et l'on ne peut être plus simplement et plus naturellement aimable.

M. de L*** vous mande toutes les obligations que nous avons à M. de

Pomponne, dans la personne du petit de K * * *. Il n'y a point de ministre aussi juste, aussi vrai, aussi obligeant, aussi exact à sa parole; et, dans cet éloge, ma reconnoissance ne prend rien sur ma franchise. Nous avons souvent parlé de lui, cher Adolphe, dans les mêmes termes.

XVIIe LETTRE.

1er Mai, 1675.

Bon jour, cher Adolphe; vous ne me prendrez point sans vert: aussi bien dois-je être empressée de vous remercier de toutes les bonnes choses que vous m'avez envoyées, et des choses meilleures encore que vous me dites. Monsieur le comte de Castellane est un fort aimable ambassadeur, que nous fêtons beaucoup, et dont nous ajoutons aux prérogatives. Il a toujours la pre-

mière place, est le premier objet de notre attention; enfin il sera bien difficile, s'il nous fait des tracasseries avec la puissance qui nous l'envoie : plaisanterie cessante; il vous aime et vous estime, cher comte, en homme qui se connoît en mérite. Le sien nous plaît fort, et nous regretterions de le retenir si peu de tems, si nous ne savions qu'il ne nous quitte que pour vous aller retrouver. Je ne vous ai pas fait une réponse plus prompte, parce que vous m'avez mandé que vous alliez faire un petit voyage chez le président de Maliverny, dont vous avez oublié de me donner l'adresse. J'ai partagé vos beaux citrons, comme de votre part, avec la marquise de Montmorency : voilà-t-il une délicatesse? Cette attention lui a fait plaisir. Nous soupâmes hier chez madame de Coulanges, et nous y menâmes votre ambassadeur. Il y tint fort bien sa place. M. de Coulanges n'y étoit pas. Je trouve la marquise de Mont-

morency un peu injuste à son égard. Bien des gens me conviennent plus que lui, mais beaucoup plus encore me conviennent moins : s'il vouloit être un peu moins plaisant, faire moins de chansons, ou les faire meilleures, permettre que sa femme parlât plus que lui, je vous assure qu'il me paroîtroit fort aimable. J'ai fait venir hier ma belle-fille dîner avec nous, ce qui l'a transportée de joie ; mais la rentrée au couvent le soir a été douloureuse. Je vais la faire venir à présent toutes les semaines. Elle a été assez bien reçue de M. son père ; cependant les premières impressions s'effacent lentement. Vous pensez bien que je n'ai pas oublié de prier vos enfans, pour que la fête fût complète. On s'est fait réciproquement beaucoup de politesses, et l'on s'est conté bien des choses ; puis l'on s'est donné rendez-vous à la semaine prochaine. La pauvre madame de C*** se meurt d'étisie : c'est très-visiblement le chagrin qui l'a con-

duite à cette extrémité. Elle ne veut voir, et ne voit que madame de Kerkado, qui lui rend tous les soins d'une tendre et solide amitié. Le commandeur ne s'en inquiète pas davantage que s'il ne l'eût jamais connue. La beauté qui le tient sous son empire, ou qui est sous le sien, ne méritoit assurément pas ce sacrifice ; mais l'eût-elle mérité, pardonne-t-on à un homme de cinquante ans d'être infidèle ? Qu'en pensez-vous, cher Adolphe ?

XVIIIe. LETTRE.

16 Mai 1675.

M. DE TURENNE est parti du onze ; vous le devez savoir, mon cher Adolphe. Il desiroit très-sincérement sa retraite : il a fait de vives instances pour l'obtenir ; mais le roi n'a pu se résoudre à laisser reposer encore ce général aussi heureux que grand. Nous lui donnâmes

à dîner peu de jours avant son départ: il fut d'une tristesse que tout le monde remarqua, et qui m'est de mauvais augure. Madame de C * * * est morte depuis trois jours; elle fait le comte de M * * * son légataire universel, donne ses diamans à madame la comtesse de Kerkado, et laisse un tableau d'un assez grand prix à son infidèle. Elle a fait son testament les derniers jours de sa vie. Je la trouve bien bonne d'avoir conservé le moindre sentiment pour un homme qui le méritoit si peu. Sa fortune passoit vingt mille livres de rentes.

On a prêté à M. de L * * * un fort gros recueil manuscrit de lettres de Guy Patin; je le parcours avec assez de plaisir: il y a des choses ennuyeuses; mais on y en trouve de fort bonnes, écrites avec franchise et liberté. Il étoit l'ennemi juré du cardinal, des jésuites, de l'antimoine et des apothicaires, et se montre très-favorable aux frondeurs.

Il faut nous résoudre, dit-il, à éprouver ce que dit l'écriture sainte : Malheur à la terre qui est gouvernée par une femme ! malheur encore plus grand à celle qui se laisse gouverner par un étranger! Il dit, en parlant des moines: Qu'ils vivent de l'adresse de nous promettre, par leurs prières telles quelles, le paradis qu'ils n'ont point, pour l'argent que nous avons. Grand partisan de la saignée, il en fit faire huit du bras, de neuf onces chaque, à son beau-père âgé de quatre-vingts ans, malade d'une inflammation de poitrine, et le tira d'affaire. Le médecin me paroît, en cette occasion, avoir été aussi hardi que le vieillard étoit robuste.

Nous partons demain pour Atis, jusqu'au dix du mois prochain : nous y aurons mesdames de Gouville, de Roquépine, le chevalier de Pont, le comte d'Ossemont, l'abbé de Fieubet. Tout cela est excellent; mais nous n'aurons ni madame de Montmorency, ni l'abbé

d'Effiat.

d'Effiat. La première est à Bagnolet; le second est à Veret. J'avois bien envie de mener ma belle-fille avec nous; mais sa première communion m'arrête: je voudrois qu'elle fût en état de la faire le jour de l'Assomption; une absence un peu longue la remettroit à Noël. Ces bonnes raisons de notre première maîtresse ne m'ont pas laissé de réplique. Je vous remercie, cher comte, de me préparer un ami dans la personne de M. le marquis de Vence; pour moi, je suis déja la sienne, puisqu'il est le vôtre. Nous avons ri jusqu'aux larmes de vôtre antique beauté. Vous nous dépeignez si parfaitement sa parure et ses charmes, que je l'ai barbouillée à l'encre de la Chine. M. de Castellane jure que la ressemblance en est frappante. Je vous enverrai ce chef-d'œuvre par lui, pour que vous en puissiez juger vous-même. Nous avons regret de le perdre (c'est de M. de Castellane dont je parle); cependant je



suis fort aise qu'il aille augmenter le petit nombre de votre bonne compagnie ; et vous savez, cher comte, que je vous ferois de grand cœur le sacrifice de tout ce qui me plaît le plus. M. de L * * * vous écrira par le premier courrier.

Voici l'abbé de Fieubet qui m'apprend que le cardinal de Retz, par de grandes vues de religion et de réforme, renvoie son chapeau de cardinal à Rome, et ne retient ses abbayes que jusqu'à l'extinction de ses dettes : celle de Saint-Denis est la seule qu'il ait dessein de conserver. Il se prépare à se retirer à Saint-Mihels, et ne gardera de toute sa maison, que deux valets simplement. Le soir de sa vie ne ressemble guère au matin.



XIXe. LETTRE.

Atis, 2 juin 1675.

J'ABANDONNE le chapitre des nouvelles à M. de L***, qui vous écrit par le même ordinaire. Nous n'avons point donné de lettres à M. de Castellane, vu le détour qu'il doit faire avant de vous aller retrouver : je ne l'ai chargé que du petit tableau de votre présidente ; je l'ai fait encadrer, pour que vous le puissiez mettre à la cheminée de votre sallon, en faveur des gens de goût. Nous passons le tems assez agréablement, faisant des promenades quand il fait beau, lisant, causant, jouant lorsque la promenade se refuse. Si nous sommes contens de notre compagnie, il paroît qu'elle est contente de nous, puisque personne ne parle encore de nous quitter. Je me trouve très-bien

de madame de Roquépine; elle a de l'esprit sans affectation, et de l'instruction sans pédantisme : je la préfère à madame de Gouville, non du côté de l'esprit (cette dernière en a davantage), mais pour beaucoup d'autres qualités, comme la solidité, la sûreté, l'égalité, la complaisance. Madame de Gouville, malgré ses projets de conversion, est toujours coquette et légère; défauts qui devroient disparoître au moins à quarante ans. Le chevalier de Pont, que je connoissois assez superficiellement, est infiniment aimable, et par l'esprit, et par le caractère, et par un grand usage du monde et de la cour. J'ai des égards particuliers pour lui, comme étant le compagnon d'armes et de blessures de M. de L***. Le voyage d'Atis m'a fait interrompre les lettres de Guy Patin; je les ai laissées à Paris. Entre nos différentes lectures, nous avons fait celle des lettres de Voiture, que notre bonne compagnie

admire, et qui, je l'avoue, me sont insupportables. Je me contente de les laisser applaudir par les autres, sans en dire mon opinion. Nous lisons souvent des pièces de théâtre : la tragédie n'y gagne pas; mais le comte d'Osmond lit la comédie plus parfaitement qu'on ne la joue, et nous fait rire jusqu'à lui demander trève. Je pense que le premier courrier m'apportera de vos nouvelles ; il y a près de trois semaines que je n'en ai reçu. Ce n'est surement pas négligence de votre part, cher Adolphe; cependant je vous prie de vous mieux arranger. Si vous n'eussiez pas écrit la semaine passée à M. de L***, j'aurois beaucoup d'inquiétude, et vous vous reprocheriez de m'en avoir causé.



XXe. LETTRE.

20 Juin 1675.

C'EST à vous, mon cher comte, que je reporte tous les éloges donnés à mon petit tableau : vous animez tellement les récits que vous faites, qu'on voit distinctement la figure et les attitudes des personnages que vous dépeignez : au surplus, je suis charmée que cette plaisanterie ait excité la gaieté du marquis de Vence, et sur-tout la vôtre. Il m'a fallu rendre bien des devoirs depuis mon retour d'Atis, paroître à la cour, me renouveler dans le souvenir de cette marquise de Montmorency, si peu traitable sur les absences, et dans celui de plusieurs autres personnes que j'aime moins qu'elle, mais dont la société mérite d'être cultivée. L'air de la campagne a fait un bien infini à M. de

L*** : j'espère que cette épreuve le réconciliera avec elle. Il y avoit deux ans que nous n'avions été à Atis : il est trop chaud l'été ; l'automne il est trop humide ; on n'y a pas assez de monde, ou l'on y en a trop. Il est vrai que je n'insiste point contre ces difficultés, trop sûre qu'on m'en feroit le sacrifice. J'ai repris Guy Patin ; il est plein d'anecdotes : plusieurs étoient de ma connoissance, mais beaucoup m'étoient inconnues. Je ne savois point, par exemple, que les harengères eussent offert soixante mille francs de pension à M. le duc de Beaufort. Il eût été plaisant qu'il l'eût acceptée. Tous nos enfans dînèrent hier ici ; quand je dis nos enfans, vous entendez bien, cher Adolphe, que j'y comprends les vôtres. Mon retour a donné bien de la joie à ma belle-fille. Je suis fort contente d'elle ; je m'y attache de plus en plus. Elle fait autant de progrès qu'on en peut faire dans un couvent où les le-

çons ne sont pas régulières. Elle ne voit son maître à danser que chez moi, une fois la semaine, et ne prend de leçon de clavecin que le même jour, m'étant chargée de cette partie jusqu'à nouvel ordre, d'autant que le maître de Belle-Chasse ne montre pas à mon gré. Celui de musique lui donne trois eçons par semaine. Je ne mets pas à ces talens plus d'importance qu'il ne faut; ce ne sont que des moyens de s'amuser et d'amuser les autres: cependant j'ai remarqué qu'ils rendoient le goût plus fin et plus délicat sur beaucoup d'autres objets, ce qui ne m'étonne point; ils perfectionnent le sens, qu'on peut regarder comme l'organe de l'esprit. J'ai eu de légères incommodités dans le commencement de ma grossesse, qui se sont entièrement dissipées: je compte sur un garçon, et ce me sera une grande joie. Mais, tandis que je cause avec vous, on vient m'apprendre que la grand'mère de ma belle-fille est tom-

bée en apoplexie. Je ne sais où est son gendre : je vais vîte le faire chercher.

De madame la marquise de Montmorency.

C'est moi qui hardiment prend la place de cette charmante comtesse que j'aime à la folie. Je viens souper avec elle, et je l'empêche d'autorité d'aller voir une femme en apoplexie : ce seroit le comble de l'imprudence dans l'état où elle est. J'attends un remercîment de votre part sur mon conseil, M. le comte. Vos lettres sont rares : silence, absence, *voilà moitié plus qu'il ne faut* pour être oublié.

XXIe. LETTRE.

10 Juillet 1675.

Vos moindres succès touchent mon cœur, et vous ne devez m'en laisser ignorer aucun, cher Adolphe. Mille

choses que les gens indifférens tiennent pour des riens, sont intéressantes pour ceux qui aiment : c'est par ce sentiment que je vous rends compte de mes moindres actions ; il me semble que c'est me mettre en votre présence.

Après avoir combattu quinze jours une apoplexie escortée de cinq à six autres accidens aussi graves, madame la marquise de V*** est morte d'avant-hier à huit heures du matin, âgée de soixante-deux ans. M. de L*** est son exécuteur testamentaire. Elle laisse deux cents mille francs et son mobilier à son fils ; cent mille francs et son portrait à la vicomtesse de R***, sa fille aînée ; cinquante mille francs à la chanoinesse, la plus jolie de ses montres, et sa bibliothèque peu considérable, mais fort bien composée, et par le choix des livres, et par celui des éditions : elle laisse à ma belle-fille, qu'elle aimoit tendrement par le souvenir de sa mère, soixante mille francs et sa

toilette parfaitement belle ; à moi, d'assez beaux bracelets ; à M. de L***, un diamant de douze mille francs. De ces deux présens, l'un va se convertir en contrat en faveur de ma belle-fille ; l'autre lui sera donné lorsqu'on la mariera. La mort de madame de V*** a sensiblement affligé M. de L***, en lui renouvelant celle d'une femme dont sa tendresse pour moi ne l'a point consolé : d'ailleurs, sa belle-mère avoit de l'esprit, du mérite, et beaucoup d'estime et d'amitié pour lui. Je l'ai vue deux fois pendant sa maladie ; elle avoit sa connoissance alors, et un grand courage : on la croyoit mieux ; elle ne s'abusoit pas. Je lui menai sa petite-fille : elle lui dit des choses fort tendres, mais sans foiblesse ; me remercia de mes bontés pour elle, avec des expressions pleines de sensibilité. Vous l'avez déja reçue des mains de son père, me dit-elle ; recevez-la, je vous supplie, une seconde fois des miennes : vous lui teniez

déja lieu de ma fille ; tenez-lui encore lieu de moi. Pendant cette scène, je fus obligée de faire éloigner la petite de L*** que les larmes suffoquoient, et j'ai cru qu'elle ne devoit plus reparoître ; d'autant que madame de V*** n'a eu, les huit derniers jours de sa vie, qu'une connoissance très-imparfaite. J'ai fait revenir hier ma belle-fille ici, pour passer quelques jours avec nous : son excellent cœur ne lui ramène pas celui de son père ; il lui parle toujours honnêtement, mais froidement ; et ce qui la fâche beaucoup, il ne l'appelle jamais sa fille. Il s'émut en la voyant paroître, et passa dans son cabinet. Je fus l'y trouver quelques minutes après. Je vous gêne donc, lui dis-je ? — Oh ! jamais ! non jamais ! me répondit-il. Mais croyez-vous que votre belle-fille me console ? Je ne suis bien qu'avec vous. — Je l'enverrai, lui dis-je, après le dîner, avec Agathe ; d'autant que mademoiselle de la Salle, son amie,

doit venir passer le reste de la journée avec elle. — Je suis fâché, me dit-il, de vous environner de ma douleur, qui ne vous regarde que par l'amitié que vous avez pour moi. Je recevrois du monde, malgré ma répugnance, si les bienséances le permettoient. — Je ne suis point susceptible d'amusement, lui répondis-je, quand vous êtes chagrin: nous ne pouvons être bien qu'avec nos amis; madame de Montmorency et le chevalier de Pont m'ont fait promettre qu'ils viendroient de bonne heure, et passeroient la soirée avec nous. — Fort bien, dit-il, madame, ils sont bons dans tous les momens; et vous savez tout arranger et tout prévoir. Nos deux amis m'ont tenu parole, et m'ont aidée à dissiper la tristesse profonde de M. de L***. Mais ce matin il m'a priée de permettre qu'il fût entièrement seul avec moi toute la journée. Il avoit à remplir le plus cruel des devoirs, et n'est revenu qu'à dix heures

et demie du soir, de cette lugubre cérémonie, si pâle, si défait que j'en suis inquiète. Je vous écris à une heure du matin auprès de son lit; je vous dis mille choses tendres de sa part, entre autres, qu'un ami comme vous lui manque. Et moi donc, cher Adolpe, que jugez-vous que j'en pense ?

XXIIe. LETTRE.

23 Juillet 1675.

Vous avez écrit une lettre à M. de L***, mon cher Adolphe, qui l'a charmé. Je lui ai lu la mienne toute entière, comme il m'avoit lu la sienne: je ne sais qui l'emporte de votre cœur ou de votre esprit, mais j'aime à donner la prééminence au premier. La réponse de M. de L*** vous fera sûrement plaisir; il vous parle supérieurement, ce me semble, des prodiges de cette campagne, en marches, en

contre-marches, campemens, etc. etc. d'autant plus glorieuse pour M. de Turenne, qu'il a dans le comte de Montécuculli un adversaire digne de lui. Vous verrez que M. de L***, qui sait le métier, ne doute pas que le premier ne donne incessamment une bataille avec avantage, vu la position favorable de son armée. Ces deux grands généraux me représentent Annibal et Scipion. Le mérite éminent de M. de Turenne soumet ici toutes les cabales, l'on ne parle universellemeut de lui qu'avec admiration.

M. de L*** s'occupe toujours tristement des affaires de la succession de sa belle-mère : tout est en bon ordre; mais les enfans ne sont pas d'accord. Vous croyez bien que les difficultés ne viennent pas de notre part. Toutes ces discussions ont donné lieu à M. de L*** de me faire connoître l'état de la fortune de sa fille. Madame sa mère, en mourant, lui laissa neuf mille livres de

rente; la bonne administration de sa tutèle les a portées à treize mille cinq; voici de plus soixante-douze mille francs qui lui viennent : vous voyez que nous ne serons pas embarrassés pour lui trouver un bon parti. Elle est à son couvent depuis quelques jours : les sorties n'auront plus lieu qu'après la première communion faite; ce qui m'obligera, dans l'intervalle, de lui faire des visites de tems en tems. Ma fille est toujours fort jolie, et personne ne peut venir à bout de sa méchanceté. C'est ainsi que mesdemoiselles de L * * * débutent, car ma belle-fille étoit fort méchante dans sa première enfance; ce qui me rassure pour l'âge un peu plus avancé de sa sœur. Madame de Montmorency nous donne toutes sortes de preuves d'amitié; c'est une aimable et excellente amie : nous comptons faire dans peu un petit voyage de Chantilly avec elle. M. de L * * * a fait quelques tentatives pour que je me chargeasse de la dépense

de sa maison. Je lui ai demandé quelques années encore, sentant mon incapacité : il m'offroit quarante mille francs, sans y comprendre ma pension qui est de dix mille francs depuis la mort de mon frère. Voilà bien des détails, mon cher Adolphe; je vous sers à votre gré : chacun a sa manière de prouver sa tendresse; celle que j'ai pour vous est extrême.

XXIIIe. LETTRE.

8 Août 1675.

RIEN de plus touchant, de plus éloquent, mon cher Adolphe, que tout ce que vous m'écrivez sur la perte immense que la France vient de faire dans la personne de M. de Turenne. Il me semble qu'un homme qui le sait apprécier de cette manière, seroit digne de le remplacer. Le roi sent vivement

ce malheur ; tous les gens de guerre en sont consternés ; l'affliction est universelle. Vous ne savez peut-être pas encore avec quelle ardeur de courage nos troupes ont soutenu le combat d'Altenheim ; il sembloit qu'elles ne pouvoient se rassasier d'immoler des victimes aux mânes de leur général. Le comte de Lorges a fait des prodiges ; M. de Vendôme a été blessé : le marquis de Vaubrun, qui s'est particulièrement distingué, est tué ; sa femme est au désespoir, et refuse toute espèce de consolation. M. de L*** le regrette beaucoup ; il vous fera bientôt des détails plus étendus, aimant mieux attendre que de se charger de faits douteux. Je vais vous en dire un domestique, où ma belle-fille joue un rôle selon mon cœur. Elle me parle, depuis qu'elle est à Belle-Chasse, d'une demoiselle qui demeure dans cette maison depuis une douzaine d'années, appelée mademoiselle Broon : c'est une Irlan-

doise de famille noble, arrachée à ses parens, pour être élevée dans la religion Catholique; et comme on cherche à donner à ces prosélytes de la foi tous les moyens possibles de se sanctifier, on insiste particulièrement sur celui de l'abstinence; de façon que mademoiselle Broon, qui se damneroit avec sept à huit mille livres de rentes dans la religion de ses pères, s'achemine à son salut dans la nôtre, moyennant cent écus sur la cassette du roi, et deux cents francs sur ses aumônes. Elle paie trois cents cinquante livres de pension aux dames de Belle-Chasse; il lui reste, comme vous voyez, peu de chose. Je fus il y a trois jours voir ma belle-fille. Maman, me dit-elle vivement, j'ai le plus grand plaisir à vous demander. Vous savez que j'aime beaucoup mademoiselle Broon; elle vient d'éprouver un malheur que je voudrois bien réparer: sa couturière a fait banqueroute il y a six semaines; la pauvre demoiselle

Broon y perd une fort jolie robe de perse, qu'elle venoit d'acheter deux louis de hasard. Depuis ce tems, j'ai mis de côté la moitié de ce que mon papa me donne tous les mois, ce qui ne me fait encore qu'un louis; permettez-moi de vendre quantité de petits bijoux d'or et d'argent, qui me sont inutiles: si je les donnois à ma sœur, elle les jetteroit par la fenêtre, ou les perdroit, comme ont fait plusieurs petites filles à Sainte-Marie, à qui j'en ai donné; ce dont je suis bien fâchée à présent que j'en pourrois faire un meilleur usage. En disant cela, elle courut chercher ses breloques, et m'apporta une corbeille de bijoux un peu maltraités, mais parmi lesquels j'en trouvai plusieurs assez jolis et bien conservés, que je lui fis garder malgré elle. Agathe, chargée à mon retour de cette commission importante, m'a remis ce matin soixante-une livres; j'ai complété généreusement les trois louis,

et je n'ai pas différé de porter au couvent cette grossse somme. Il n'est pas possible ! s'est écriée ma belle-fille, rouge comme le feu, de surprise et de joie. Maman, vous y avez mis beaucoup plus que moitié ? Je l'ai fort assurée du contraire. Mais à présent, a-t-elle continué, je suis bien embarrassée ; comment m'y prendre pour faire passer cet argent à mademoiselle Broon ? Elle est fière ; elle ne voudra jamais l'accepter, si elle se doute qu'il vient de moi. Nous avons long-tems cherché une manière ; enfin je me suis arrêtée à celle de le lui faire remettre comme une légère gratification, provenant des aumônes du roi. Je ne puis vous dire, mon cher comte, combien ce trait de ma belle-fille m'a fait de plaisir, par tous les sentimens qu'elle y a joints. J'en ai rendu compte à M. de L***. Fort bien, m'a-t-il répondu, cela me donne beaucoup d'espérance. — Ecrivez-lui un petit mot, lui ai-je dit, puisqu'elle ne peut

venir nous voir, et que vous évitez la grille. Il m'a accordé cette complaisance; et voilà ce qu'il lui a mandé :

» Je suis fort aise de ce que vous êtes
» assez heureuse pour sentir le prix du
» plaisir d'obliger, et assez honnête pour
» mettre aux plaisirs que vous avez le
» bonheur de faire, de la discrétion et
» de la délicatesse. Puisque vous êtes
» capable de faire un aussi bon emploi
» de votre argent, vos mois seront dou-
» blés, à commencer du prochain. Soyez
» persuadée que je contribuerai toujours
» de tout mon cœur à votre satisfaction,
» et sur-tout lorsque vous n'aurez que
» des desirs raisonnables. «

Ce billet a enchanté ma belle-fille; elle y a répondu sur le champ en ces termes :

» Vous me faites éprouver, mon
» papa, une si grande joie, que je suis
» incapable de vous l'exprimer : ce ne
» sont pas vos dons qui la causent; mais
» votre bonté que je chéris plus que

» tous vos dons. Mon cœur vous sera
» connu quelque jour; vous saurez qu'il
» est rempli de tendresse pour vous, et
» que mes vœux les plus ardens, sont de
» mériter et d'obtenir la vôtre. «

M. de L*** a paru content de cette réponse; j'en ai pris occasion de le questionner sur l'état de son cœur pour sa fille. J'y prends beaucoup d'intérêt, m'a-t-il dit; je voudrois l'aimer, je crois qu'elle le mérite; mais... Des larmes prêtes à s'échapper terminent toujours tous nos entretiens à ce sujet. Ma belle-fille me demande souvent, de son côté, la cause de l'éloignement de son père pour elle, dont je ne conviens jamais: je me suis promis de le lui cacher éternellement; elle a trop de sensibilité pour l'apprendre sans risque. Voilà, cher Adolphe, où nous en sommes. Elle va faire sa première communion: ce tems passé, je la ferai venir, comme auparavant, toutes les semaines chez moi; elle y restera de tems en tems

quelques jours de suite ; M. son père prendra l'habitude de la voir; et cette aversion que je condamne, mais que je pardonne, s'affoiblira; je l'espère du moins. Adieu ; mon papier ne me laisse plus que la place de vous mander que le roi a fait huit maréchaux de France, MM. d'Estrades, Navailles, Luxembourg, Schomberg, la Feuillade, Duras, Vivonne, Rochefort; le plus ancien commandera les autres : c'est avoir un grand égard pour les dates. Madame Cornuel dit que cette promotion ne rend pas moitié de la monnoie de M. de Turenne.

XXIVe. LETTRE.

20 Août 1675.

Nous revenons de Basville, cher Adolphe, où nous avons resté cinq jours : c'est un lieu triste; mais M. le premier

premier président et son excellente société font disparoître ce défaut. Nous y avions d'étrangers madame d'Asserac, Despréaux, Racine, le père Bouhours et le père Bourdaloue. J'ai pensé me jeter aux genoux de Racine, la plus grande merveille de notre siècle, et peut-être de tous ceux qui l'ont précédé. Sa conversation est digne de ses chefs-d'œuvres; et ce que je prise infiniment, c'est qu'elle n'a rien d'impérieux, et que, quelque sublime qu'elle soit, elle est toujours simple, facile et naturelle. Despréaux est commun lorsqu'il ne discute point, et n'a l'air que d'un bon bourgeois sans prétention et sans malice. Le père Bouhours, dont l'esprit est fin et délicat, le gâte par un peu d'affectation et de pédantisme; mais ce qui m'a infiniment étonné, c'est que ce père Bourdaloue, dont les sermons sont d'une morale si sévère, est dans la conversation plein de goût, d'agrément, de charme, et possède ces avantages

à un tel degré, qu'à cet égard il l'emporte même sur Racine. M. de L***, peu favorable aux jésuites, comme vous savez, est enchanté de celui-ci, qui, de son côté, m'a paru bien sentir l'excellent esprit de M. de L***. Voilà une heureuse acquisition pour ce que madame de Montmorency appelle nos dîners de faveurs. J'ai grande impatience, cher Adolphe, que vous en fassiez l'essai. Mon Dieu! que votre absence est longue, et que tout ce que je fais pour m'étourdir et m'en distraire, me réussit peu!

XXVe. LETTRE.

12 Septembre 1675.

M. DE VENCE me le pardonnera, cher Adolphe, je suis entièrement de votre avis, contre le sien; et vous savez que mon avis sur les femmes n'est

pas suspect aux gens qui me connoissent. La petite marquise de C*** n'est point aimable : elle peut divertir un moment ; elle ne manque point d'esprit ; elle a de l'adresse, et même de la ruse ; elle est sans éducation ; ses manières sont ignobles et peu décentes ; elle est fausse, menteuse, a l'air et le ton d'une aventurière : ce n'est pas ainsi qu'on est aimable, dans l'honnête compagnie du moins. Je conçois combien votre prude présidente doit être blessée que son mari donne une telle société à sa fille : je n'ai pas l'honneur d'être prude ; mais je ne passerois pas une liaison semblable, même à mon fils : je craindrois moins une fille de théâtre.

Vous me donnez une idée très-agréable de madame de Panis ; je voudrois que vous en eussiez à M*** une demi-douzaine de cette tournure : mais on les compte même à Paris. Nous devrions être à Chantilly ; ma belle-fille nous a retenus : elle est à peine quitte

d'une fièvre continue avec redoublement, qui m'a fort inquiétée dans les commencemens. Elle tomba malade deux jours après notre retour de Basville : comme la maladie me paroissoit grave, et qu'il m'auroit été incommode d'aller tous les jours à son couvent, je l'ai fait transporter ici. La fièvre subsiste encore, mais si légèrement, qu'on lui permet de manger un peu de potage et de légume. Pendant sa maladie elle m'a marqué un si grand desir de voir mademoiselle Broon, que je lui ai presque tous les jours envoyé mon carrosse, pour venir dîner avec nous. Il y a, je vous assure, une grande solidité dans le goût de ma belle-fille pour elle : mademoiselle Broon est on ne sauroit moins jolie ; elle a de l'esprit, mais son esprit est sérieux ; d'ailleurs elle a beaucoup d'instruction : elle est timide et réservée, et sans qu'elle aime infiniment ma belle-fille, nous ne l'aurions point déterminée à venir ici : je crois cepen-

dant quelle commence à s'accoutumer à nous. M. de L * * * a donné beaucoup de marques de bonté à sa fille, mais point de caresses; il est attentif et poli avec elle.

Nous avons un beau souper ce soir; madame la princesse de Nemours, mesdames de Montmorency, de Médavy, de Guiche, de Fiesque, de la Fayette; MM. de la Rochefoucault, de Grammont, de Rouville, de Benserade, etc. etc. On ne jouera point: c'est une gageure de la marquise, qui veut prouver à madame de Nemours, qu'une vingtaine de personnes peuvent passer fort gaiement une soirée sans dez et sans cartes. Je lui ai dit de prendre l'événement sur elle : si vous étiez son second, cher Adolphe, je serois bien sûre du succès. Adieu, je ne puis vous rien dire de plus; voici le médecin de ma belle-fille, il lui faut audience. Vos enfans dînèrent hier ici; je n'ai point

voulu qu'ils vissent la malade, c'est encore trop tôt.

Dans ce moment, M. de L*** vous mande tout ce qui se passe.

XXVIe. LETTRE.

26 Septembre 1675.

TANDIS que j'étois occupée, cher Adolphe, à soigner la maladie de ma belle-fille, vous remplissiez le même devoir auprès de votre ami, M. de Vence, qui vous a donné de plus vives alarmes. Combien, mon cher comte, j'aurois partagé vos inquiétudes, si j'en avois éte informée ! Je sens toute votre joie d'avoir conservé ce rare ami, et j'en fais bien sincérement la mienne : sa perte m'auroit accablée ; l'amitié qu'il vous porte soutient mon courage ; il m'abandonneroit, si je ne vous connoissois une ressource si consolante.

Oui, mon cher Adolphe, je vous permets de lui confier nos sentimens : vous le pouviez sans mon aveu ; n'êtes-vous pas plus prudent et plus éclairé que moi ? Oui, je veux qu'il sache combien vous m'êtes cher, j'en rehausserai de prix à ses yeux : voilà, s'il vous connoît bien, mon plus grand mérite, mon premier éloge.

Ma belle-fille est entièrement rétablie : j'aurois bien envie de ne la plus remettre au couvent ; M. son père y consentiroit si je le lui demandois, mais ce seroit contre son gré, je ne dois pas abuser de son extrême complaisance : cependant, puisqu'elle a fait sa première communion, et que d'ailleurs elle est très-raisonnable pour son âge, M. de L*** m'a permis de louer pour elle un fort joli appartement dans son même couvent, mais très-joli, composé de deux pièces à cheminées, d'un fort joli parloir, et d'un petit cabinet charmant par sa gaieté. Je fais arran-

ger tout cela dans ce moment, sans luxe, mais avec soin et propreté. Nous avons prié mademoiselle Broon avec instances d'accepter une des deux pièces de ce petit appartement: elle a eu bien de la peine à se rendre; car, comme l'a fort bien remarqué ma belle-fille, elle a de la fierté. Je me suis arrangée très-secrètement avec la prieure; je lui donnerai huit cents francs de pension, et mademoiselle Broon n'en paiera plus que deux: je voudrois fort qu'elle ne les payât même point; mais du caractère dont elle est, il est impossible de lui en faire la proposition: j'espère trouver des moyens de l'obliger différens. Voilà des détails un peu minutieux: Guy Patin m'y fait prendre goût; il n'en épargne aucun à ses amis; on croit être avec lui au coin de son feu: j'aime cette manière franche et naturelle. Bon jour, cher comte; le dîner est servi. Ne négligez point de me parler de M. de Vence.

XXVIIe. LETTRE.

15 Octobre 1675.

VOTRE lettre m'a pénétré le cœur, cher Adolphe : le bien qui m'arrive double de prix par la joie qu'il vous cause; ce m'en est une très-sensible d'avoir donné un fils à M. de L***. Cette satisfaction l'a rajeuni; vous seul eussiez pu me rendre des soins plus assidus et plus tendres que ceux que j'ai reçus de lui. Il a augmenté mes diamans d'une chaîne qu'on estime quinze mille francs, terminée par un gland dont l'effet est le plus joli possible. Il n'y a pas un gros diamant dans tout cela, mais chacun est d'une eau parfaite, et la monture en est d'une délicatesse achevée. Il m'a donné de plus une fort belle boîte de laque, contenant deux cents louis. Sa fille, dès qu'elle apprit cette heureuse nouvelle,

lui écrivit une lettre pleine de tendresse et de joie; il lui fit dire, en lui envoyant une grande quantité de dragées, qu'il lui répondroit verbalement dans la huitaine. Hier elle vint dîner avec mademoiselle Broon à mon petit couvert. Je dis à cette dernière, que je me flattois qu'elle ne me refuseroit pas d'accepter une bagatelle qui la fît souvenir du bonheur qui venoit de m'arriver, et je lui présentai une montre et une boîte simple, mais jolie : elle rougit beaucoup, et me remercia noblement. Je donnai à ma belle-fille des tablettes qui lui plurent fort; et lorsque, les ayant ouvertes, elle y vit mon portrait qu'elle mouroit d'envie d'avoir, elle fut transportée de plaisir. Son père entra comme elle étoit dans mes bras; elle courut dans les siens; il lui sourit, lui recommanda d'aimer sa sœur et son frère, et lui donna, de très-bonne grâce, une petite montre charmante.

Mon fils se porte à merveille ; il promet d'être un fort joli garçon, car dans ce moment il est épouvantable ; ce qui est, dit-on, de bon augure.

De madame de Montmorency.

J'arrive très à propos pour l'empêcher d'écrire plus long-tems. Je voudrois que vous vissiez à quel point elle est jolie dans toutes ses belles dentelles et ses fontanges. Nous sommes tous enchantés du bonheur de cet incomparable comte, et vous pensez sûrement comme nous.

Madame de Gouville s'est donnée une entorse ; tous ses vieux amans lui font une petite cour. Vous a-t-on parlé d'un certain souper fait ici, où madame de Nemours étoit avec au moins quinze personnes, sans qu'on ait coupé le cercle même par un piquet ? Eh bien, ce souper est un des plus agréables que j'aie faits de ma vie : quatre ou cinq d'entre nous firent les grands frais,

sans s'interrompre les unes et les autres, sans qu'aucune parlât trop long-tems de suite, sans tomber un moment dans le silence; on ne médit que ce qu'il faut pour exciter la gaieté : notre petite comtesse, il en faut convenir, fut la plus brillante; elle se surpassa, c'est tout dire; aussi fut-elle universellement admirée. Enfin les plus diligens se retirèrent à une heure; l'abbé de Fieubet, l'abbé d'Effiat, le chevalier de Pont et moi, à près de trois. Revenez donc, M. le comte, animer encore nos veillées : vous savez comme on goûte votre esprit et toute votre personne.

XXVIIIe. LETTRE.

24 Octobre 1675.

Il ne tiendroit qu'à moi de vous mander bien des nouvelles; Dieu merci, j'en apprends plus que je n'en veux sa-

voir; et si je les oublie, je dois assurément me plaindre de ma mémoire, car on me les répète chacune une vingtaine de fois. Le grand cercle est le plus grand fléau des convalescences; j'en avois hier un de quarante-deux personnes à la fois. Quant aux nouvelles, M. de L*** fait son devoir avec vous; c'est un meilleur gazetier que moi de toutes manières: et quand je vous dirai que je me porte à merveille, je suis bien sûre, cher Adolphe, que c'est vous dire ce qui vous touche le plus. J'ai lu votre dernière lettre, en partie, à la marquise de Montmorency; vos récits lui plaisent: celle que vous lui avez écrite est galante pour elle, et tendre pour moi. Je vois qu'incessamment j'en ferai ma confidente, et je sens que c'est une grande douceur: je suis ravie que vous l'éprouviez avec M. de Vence, et qu'il vous aime au point de ne se pas lasser de vous entendre lui parler de moi.

Selon ma manière accoutumée de vous faire part des moindres détails de ma vie, je vous dirai que M. le grand aumônier m'ayant fait l'honneur de me venir voir deux fois depuis que je reçois du monde, j'obtins, à sa seconde visite, quarante écus d'augmentation pour mademoiselle Broon. La voilà donc riche de six cents vingt livres de rente; n'est-ce pas une jolie fortune? On peut difficilement trouver des tournures pour l'obliger; cependant il n'y a pas moyen de la laisser dans cet état misérable. Le petit ménage qu'elle tient au couvent avec ma belle-fille, qui lui donne un peu d'aisance, ne peut pas durer toujours; il faut prendre des mesures, pour qu'au moins elle se retrouve au pair à sa dissolution. J'en ai causé avec mademoiselle de L***, dont le cœur est encore plus avancé que l'esprit; et voici mon projet: Une très-bonne et très-solide maison de religieux reçoit de petites sommes en

rentes viagères; je ferai croire à mademoiselle Broon que j'obtiens douze cents francs par an comme gratification, partie de la reine, partie de monsieur; car si je disois davantage, cela lui seroit suspect. Or, comme les gratifications ne sont pas solides, je lui conseillerai de placer chaque année ces douze cents francs chez les bons pères; ce qui lui fera quatre-vingt-seize livres d'augmentation, ne pouvant avoir un denier plus avantageux à son âge. Ma belle-fille, ravie de cet arrangement, veut à toute force y contribuer de la moitié de sa pension, c'est-à-dire de cent écus; je la laisse faire, étant fort aise qu'elle mette le plaisir de donner au dessus de tous les autres: nous ferons donc le premier placement au commencement du mois de janvier prochain.

Je vais m'occuper sérieusement des talens de ma pupille: elle viendra régulièrement deux fois la semaine ici

dorénavant; je ferai fermer ma porte ces jours-là. Elle a de la disposition à tout. Mademoiselle Broon lui montre l'anglois: elle commence à le lire, et même à le prononcer assez passablement; ce qui me donne envie de l'apprendre. Je ne veux point qu'elle s'occupe encore de la lecture; elle ne connoît jusqu'à présent que la Bible, et un abrégé excellent de l'histoire de France, qu'un bénédictin, ami de M. de L***, a eu la complaisance d'arranger pour elle. On en pourroit faire deux petits volumes; mais l'auteur ne veut pas absolument le faire imprimer.

Adieu, cher Adolphe; voici l'heure du cercle. J'entends un carrosse qui fait grand fracas; je pense que c'est celui de madame de Nemours qui doit venir aujourd'hui; sans elle, j'aurois la marquise de Montmorency tous les jours à souper; elle partage ses faveurs entre nous.



XXIXe. LETTRE.

10 Novembre 1675.

JE me suis occupée très-agréablement de toutes vos commissions, cher Aolphe; si mon goût se trouve en défaut, ne vous en prenez point à mon zèle toujours ardent à vous servir. On vient de porter la boîte à la diligence, avec toutes les recommandations requises.

Le froid me fera garder ma maison long-tems, s'il faut céder aux soigneuses précautions de M. de L***. Mais pour éviter l'ennui d'un cercle quotidien, j'ai dit, depuis plusieurs jours, à toutes les personnes qui veulent bien me venir voir souvent, que je ne recevrois plus de monde avant sept heures. Cela n'empêche pas nos amis particuliers de venir nous demander à dîner aussi librement qu'à l'ordinaire, à l'exception des jours

que je fais venir ma belle-fille, où je veux avoir toute ma liberté. Ces jours-là sont très-remplis : ces demoiselles arrivent à onze heures ; nous causons un peu d'abord; après quoi mademoiselle Broon me donne une leçon d'anglois, car je veux absolument l'apprendre : cela nous mène jusqu'à une heure que l'on sert le dîner. Le maître de danse arrive à trois heures précises, et reste jusqu'à près de quatre. La musique et le clavecin nous occupent jusqu'à six et demie ; un peu de conversation termine la journée ; à sept heures je fais reconduire ces demoiselles dans leur couvent, et je reviens dans le sallon rejoindre M. de L*** quand il s'y trouve, ou l'attendre lorsqu'il est sorti. Je lis dans cet intervalle quelques lettres de Guy Patin ; j'en ai pour long-tems encore, car on ne les dévore pas, et le nombre en est fort considérable ; d'ailleurs, je les quitte et je les reprends, suivant que je suis plus ou moins en

fonds de lecture : elles ont un tour franc et naïf qui me plaît, et des expressions quelquefois fort plaisantes. Il dit dans un endroit : » Le Mazarin, pour notre » malheur, cherche à rentrer dans le » cabinet des affaires et des bonnes » grâces de la reine. « Voici un fait triste et singulier qu'il raconte, arrivé au mois de novembre 1656. M. Varin, connu par de belles monnoies et de belles médailles, maria une fille qu'il avoit, âgée de 25 ans, d'une fort belle figure, à un correcteur des comptes, nommé Oulry, *moyennant vingt-cinq mille écus ;* expression qui me paroît signifier que M. Oulry avoit donné vingt-cinq mille écus à M. Varin pour obtenir sa fille. Le soir des noces, au moment du coucher, quatre valets vinrent pour déshabiller le nouveau marié ; ils lui démontèrent le corps comme s'il eût été à ressort, lui dévissèrent une jambe d'acier : enfin cet homme, tout mutilé, tout contrefait, étoit encore tout cou-

vert d'écrouelles. Cet horrible spectacle causa une telle épouvante à cette jeune femme, qu'elle courut s'enfermer dans un cabinet où elle passa la nuit dans les larmes. Le lendemain sa famille vint essayer de la calmer; il n'y eut pas moyen. Le monstre feignit de s'éloigner de Paris pour quelque tems; mais le dixième jour de ce fatal mariage, cette malheureuse victime restée seule dans sa maison, se fit apporter un œuf frais pour son déjeuner, l'ouvrit, tira de sa poche une poudre qu'elle délaya dans cet œuf, et l'avala le plus tranquillement. Cette poudre étoit du sublimé corrosif; elle mourut au bout de trois quarts d'heure, sans se plaindre, et n'ayant proféré que ces seules paroles : Il faut mourir, puisque l'avarice de mon père m'y contraint. Comment ne fit-on pas justice d'une avarice aussi barbare ?

Madame de Gouville n'est pas encore guérie de son entorse ; on pense qu'elle en aura pour tout l'hiver. Voila madame

de Montmorency qui ne veut rien vous dire, parce qu'elle est de méchante humeur, et qui exige que je vous quitte pour essayer de la divertir.

XXXe. LETTRE.

28 Novembre 1675.

Je suis charmée, cher Adolphe, que vous soyez content de votre commissionnaire ; vous ne pouvez trop exercer son zèle : j'avois peur que le marquis de Vence ne trouvât sa boîte un peu trop petite, mais il n'a pas été possible d'en avoir de plus grande de cette forme.

Nous avons eu un dîner aujourd'hui, auquel il n'a manqué que vous ; et vous, mon cher Adolphe, de plus ou de moins, ce n'est certainement pas peu de chose.

Pour vous faire juge de ce dîner, il faut vous en faire connoître les convives. La marquise de Montmorency,

vos amours madame de Fiesque, mesdames de la Fayette et de Scudery, M. le duc de la Rochefoucault, le duc de Grammont, le chevalier de Pont, l'abbé d'Effiat, et enfin le père Bourdaloue qui a enlevé tous les suffrages.

J'aime que vous approuviez ma façon de gouverner ma belle-fille : vous avez deviné une partie de mes raisons. Elle n'a que treize ans ; c'est l'âge de s'occuper des choses agréables, de peu méditer, de beaucoup agir. Je veux que ses idées naissent de ses petites expériences, et qu'elle ait des opinions à elle, avant de lui faire connoître celles des autres ; elle en jugera mieux par la suite, et ne les adoptera pas au hasard. Vous me demandez si elle voit toujours ses anciennes camarades? Oui, assurément ; elle prend toutes ses récréations avec elles, et donne de tems en tems à dîner à trois ou quatre alternativement ; mais elle ne suit point les instructions des religieuses dont elle n'a

plus de besoin. Toutes ses études se font avec mademoiselle Broon. M. de L*** vient de lui donner un clavecin; elle est en état de l'étudier seule à présent; elle y prend goût: c'est un bel instrument dont on ne tire pas assez de parti. La religieuse de Jouart, qui m'a montré, l'entendoit mieux que tous les maîtres que je vois; elle m'a donné des notions particulières que je crois avoir perfectionnées: peut-être nous arrivera-t-il, au premier moment, un habile homme qui fera sortir cet art de son enfance; en ce cas, il trouvera du moins mademoiselle de L*** bien préparée.

Vos enfans viennent toujours dîner avec nous une fois par semaine; ils assistent à la leçon de danse de ma belle-fille, et vont se promener dès qu'elle est faite; nos autres exercices ne les amuseroient pas. Je leur donnerai de petits bals ce carnaval. Est-il

donc arrêté, cher Adolphe, que nous le passerons encore sans vous?

XXXIe. LETTRE.

16 Décembre 1675.

LA contestation de M. de M*** et de M. de P*** me paroît également déraisonnable des deux parts, et je vous plains, mon cher comte, d'être l'arbitre de deux esprits si peu traitables; il faudra que tous les deux soient plus fous que les gens qu'on enferme, si vous ne venez pas à bout de les concilier : mais en vérité, c'est abus que d'employer un aussi bon négociateur pour arranger une si sotte affaire. Vous fortifiez bien, cher comte, mon aversion pour la province, et je vous y trouverois déplacé, en fussiez-vous le gouverneur : vous êtes fait pour un autre théâtre ; on ne vous

vous connoît point assez, et trop peu de gens sont capables de vous connoître.

Vous aimez à suivre le développement du cœur et de l'esprit de ma belle-fille, et je sers là-dessus bien généreusement votre goût. Je lui demandois, il y a peu de jours, ce qui lui feroit plaisir pour ses étrennes. Mais, maman, me répondit-elle, vous venez de me faire un présent qui n'a point de prix. — C'est une chose à part, lui dis-je : que desirez-vous? dites-le moi franchement. — Pensez vous, me demanda-t-elle, que mon papa sera aussi généreux que vous ? Si cela étoit... Je n'ai besoin de rien... j'aimerois mieux ... — Achevez donc, lui dis-je. — Maman, reprit-elle, j'ai fait une réflexion : Quand je sortirai du couvent, sûrement vous trouverez bon que je laisse mon petit mobilier à mademoiselle Broon ; il faudra bien qu'elle y consente, car mon dessein est de garder mon appartement, quand je n'y viendrois coucher qu'une fois l'année,

pour qu'elle n'imagine point que je le garde pour elle. Vous m'avez prêté une écuelle et une demi-douzaine de couverts, aux armes de mon papa et aux vôtres; je voudrois que vous les reprissiez, et que vous m'en donnassiez de plus simples, avec le chiffre de mademoiselle Broon. Elle ne s'en appercevra pas, car tous les chiffres se ressemblent; mais si les deux B lui donnent de l'inquiétude, je lui dirai que c'est mon nom de baptême, Béatrix. — Votre idée est charmante, lui ai-je dit; vous serez satisfaite, et tous les ans nous augmenterons ce mobilier. M. de L*** a fort approuvé ce présent, dont il a fait son affaire; et moi, j'y joindrai des cuillers à café, avec un petit service de porcelaine fort simple, la simplicité m'étant expressément recommandée. Au surplus, les cinquante louis sont chez les religieux, la rente courra du premier janvier prochain. Mademoiselle Broon n'a pris là-dessus aucune défiance.

La marquise de Montmorency a gagné un procès de peu d'importance: cela vaut toujours mieux que de l'avoir perdu. Je souhaite le bon soir bien tendrement à mon cher Adolphe.

XXXIIe. LETTRE.

27 Décembre 1675.

Quel bonheur vous m'annoncez, cher Adolphe! Quoi, nous allons nous revoir! Ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure, ce bonheur seroit encore inappréciable. Mon Dieu, que vous me faites heureuse, en m'annonçant cette bonne, et plus que bonne nouvelle! Mandez-moi précisément le jour de votre arrivée, pour que j'aille vous attendre chez madame de Montmorency. Je veux qu'elle seule soit témoin de l'excès de ma joie; je mourrois s'il falloit la contenir. Pressez votre départ;

songez à la vivacité de mon impatience. Adieu, je suis hors d'état de vous dire une autre parole que : Venez, venez, et vîte venez.

Nota. Ces lettres interrompues par l'arrivée de M. de R*** à Paris, ne recommencèrent que le 20 avril 1676.

XXXIIIe. LETTRE.

20 Avril 1676.

Ma main n'est pas encore assez sûre pour vous écrire moi-même, mon cher Adolphe; c'est madame de Montmorency, mon amie, ma consolatrice, qui veut bien me servir de secrétaire. Je me reproche les inquiétudes que je vous ai causées. Vous avez pris beaucoup trop d'alarmes. J'ai été bien malade, il est vrai, mais je n'ai pas été en danger : voici deux jours que je n'ai plus de fièvre ; je ne souffre plus ; et si j'avois repris

des forces, je me porterois mieux que je ne faisois avant de tomber malade. Soyez donc content, cher Adolphe, de la santé de ce que vous aimez, et surtout de son cœur.

Madame la marquise de Montmorency continue.

Il faut vous tout dire à présent; non que je vous aie trompé, j'ai seulement adouci les choses. Le jour de votre départ, elle avoit beaucoup de monde à souper, et fit bonne contenance : je restai la dernière; elle étoit belle, animée; je lui en fis compliment. Je brûle, me dit-elle en me prenant la main; et je crus toucher un tison ardent. Elle passa une mauvaise nuit, et se leva le matin comme à son ordinaire. J'étois venue dîner avec elle et son mari; elle ne mangea point, et but une caraffe d'eau, se plaignant d'un grand mal de gorge. En trois heures le mal fit un progrès violent. Le comte envoya chercher Falconet, qui la fit

saigner trois fois en six heures. Je sortis le soir pour aller souper chez madame de Nemours, et je revins un peu après minuit à la porte de la malade. Je rencontrai Guérin qui venoit pour la ressaigner; je montai avec lui : le comte de L*** étoit dans une inquiétude qui m'alarma. Je restai jusqu'à trois heures auprès du lit de la petite malade; elle étrangloit, ne pouvoit avaler une goutte d'eau. J'avois fait rester Guérin, qui la ressaigna encore; ce qui donna quelque soulagement. Je m'en fus, et revins le lendemain à onze heures: la fièvre étoit ardente, et l'inflammation menaçoit. Je passai toute la journée auprès d'elle; on la saigna trois fois, et la dernière saignée faite au pied, vers minuit, fut efficace. La fièvre cependant a continué onze jours, mais en diminuant; et nous voilà, M. le comte, hors d'inquiétude. Je vous en fais mon compliment; faites-m'en, s'il vous plaît, le vôtre. Je vous

jure que je n'ai pas vécu les trois premiers jours de cette maladie. Aimez cette charmante comtesse plus que jamais, et plus que jamais, ou du moins autant que jamais. Respectez le comte de L***, dont les soins, les attentions, la tendresse ne peuvent se décrire. Voilà ma mission finie. Sous peu de jours notre petite amie reprendra le train ordinaire. Bon jour, comte; vous êtes, après elle, ce qui me plaît davantage, et ce que j'aime le plus.

Le comte de Bussy a la permission de venir à Paris pour ses affaires. La faveur ne vous paroît-elle pas grande au bout d'un exil d'onze ans? Je me réjouis fort de le revoir.

XXXIVe. LETTRE.

2 Mai 1676.

QUE j'ai de regret, mon cher Adolphe, de vous avoir causé tant de

mal ! Cette idée a fait la plus douloureuse souffrance de ma maladie. Je vous demande pardon de n'avoir pu supporter votre départ avec plus de courage. Hélas ! il m'a semblé plus cruel encore cette seconde fois, soit que l'épreuve de la première absence eût épuisé ma raison et mes forces, soit que ma tendresse pour vous ait acquis un nouveau degré de vivacité. Eh ! n'est-il pas juste qu'elle se soit accrue, en reconnoissance de tous vos nouveaux sacrifices ? Croyez, cher Adolphe, qu'on ne peut aimer aussi parfaitement que ce qu'on estime, et ne risquons jamais de perdre l'un pour l'autre un si précieux sentiment. Madame de Montmorency, dont j'ai reçu toutes les marques de bonté et d'attentions possibles, a dû vous mander toutes celles dont M. de L*** m'a comblée. Que je vous ai d'obligations, cher comte, de me laisser le bien de l'approcher sans trouble, et de le louer sans remords !

Ma belle-fille a pensé devenir folle de me voir malade; elle en a eu plusieurs accès de fièvre, accompagnés de délire. L'excès de sa sensibilité m'effraie pour la suite de sa vie. J'ai reçu beaucoup d'honnêtetés de toutes les personnes de ma connoissance; le chevalier de Pont ne m'a pas quittée; madame de Scudery m'est venue voir souvent. Je vous assure qu'elle est très-aimable, et par le cœur et par l'esprit; elle aime la marquise de Montmorency, et m'a appris sur sa situation des choses qui m'ont affligée et surprise. Je savois qu'elle n'étoit pas riche; mais je ne soupçonnois pas qu'elle fût gênée au point d'être au moment de vendre ses chevaux, et de se trouver à la merci des gens qui voudront bien la mener. Concevez-vous que madame de Nemours voie cela de sang froid, sans que personne lui en fasse honte? Je me charge de cette justice, j'ai cette espèce de courage; mais je ne la ferai que

pour l'humilier : il n'est plus tems de lui laisser l'honneur d'obliger une femme telle que madame de Montmorency, dont la naissance est le moindre de tous les avantages. Quel mépris j'ai conçu pour madame de Nemours ! Si elle s'obstine à revenir chez moi, je ne la recevrai que les jours de cohue : plus de petits soupers pour elle ; je suis ravie qu'elle y ait pris goût, et je les ferai vanter pour la désoler.

Mais je reviens à vous, cher Adolphe, pour m'adoucir. Remerciez, je vous prie, M. de Vence et M. de Castellane, de l'intérêt obligeant qu'ils ont bien voulu prendre à ma maladie, et croyez que je vous accorde le possible, en pensant que vous m'aimez autant que je vous aime.



XXXVe. LETTRE.

Atis, 15 Mai 1676.

Nous sommes ici depuis huit jours, cher comte. Falconnet prétend que l'air de la campagne m'est nécessaire : il n'a pas fallu le dire deux fois à M. de L***. Nous avons avec nous madame de Montmorency, le chevalier de Pont, l'abbé d'Effiat, ma belle-fille, et mademoiselle Broon, qui ne nuit pas, tant s'en faut, à notre société. Madame de Montmorency ne connoissoit pas encore ma belle-fille ; elle en est on ne sauroit plus contente. On veut que je me couche à minuit ; mais comme je ne suis pas habituée à m'endormir de si bonne heure, la marquise vient furtivement dans ma chambre. Vous savez comme il est doux de causer avec elle, et comme elle prend tous



les tons. Nous eûmes, à notre seconde veillée, une conversation très-intime sur la situation de ses affaires : je lui fis de sérieux reproches de m'avoir marqué si peu de confiance ; je lui dis que c'étoit manquer de générosité. Je tombai sur madame de Nemours, quoi que la marquise pût dire pour m'arrêter, répétant toujours qu'elle lui avoit prêté douze mille francs : beau service dans le cours de vingt ans d'une liaison intime, de la part d'une femme qui a deux cents mille livres de rentes, qui même n'a pas eu le mérite de la prévenance, et qui n'a pas négligé de prendre toutes ses sûretés ! J'ai causé de tout cela avec M. de L***; il ne veut point laisser ce poids à madame de Montmorency. Elle a des ressources éloignées, qu'il est fort en état d'attendre ; il sera son conseil, la fera servir par ses gens d'affaires ; ce qui ne lui coûtera rien, ou peu. Du reste, je lui ai prouvé qu'elle me feroit une injure

impardonnable, en vendant ses chevaux ; que j'avois dix mille francs de pension dont je ne savois que faire ; qu'en un mot, je recevrois d'elle avec plaisir, et qu'elle ne devoit pas être plus fière que moi. Tout ceci l'a fort touchée, attendrie ; elle en est même un peu malade. Il me semble que dans la même position, j'en agirois plus simplement et plus librement avec une amie véritable ; et que je penserois encore que la noblesse des procédés seroit de mon côté. Madame de Scudery nous promet de venir passer deux jours avec nous. Vous pensez bien que je ne lui dirai pas un mot de tout ceci : je l'aime une fois plus de m'avoir mise à portée d'être utile à la marquise, dont j'ai reçu mille preuves d'attachement que je cherche à reconnoître, mais que je ne prétends nullement acquitter.

L'air d'Atis me fait un bien sensible ; nous faisons des promenades et des causeries charmantes. Mon esprit est à

moitié satisfait. Pour mon cœur! ah, cher Adolphe! un trop grand bien lui manque.

Nous recevons dans l'instant la nouvelle de la prise de Bouchain, du onze, par Monsieur: on vous instruira des détails.

XXXVIe. LETTRE.

Atis, 30 Mai 1676.

NOUS resterons encore une douzaine de jours ici, mon cher Adolphe: notre petite société s'y plaît; et je n'ai guère vu M. de L *** aussi content et aussi gai. Madame de Scudery nous est venue voir deux fois, et s'en est retournée le soir. La marquise lui a tout dit; je l'en ai fort querellée. Je sens bien le principe noble de cette confidence; mais je voudrois qu'elle ne l'eût point faite, et que tout fût resté entre nous.

Madame de Scudery m'a comblée d'éloges que je ne mérite point. Il peut être beau de traiter son prochain comme soi-même ; mais son amie ! n'est-ce donc pas un bonheur ? Ainsi on me loue de ce que je veux bien me faire un grand plaisir. Je ne doute pas que ce secret n'aille jusqu'à vous ; car si je n'arrêtois madame de Montmorency, et que l'honneur de madame de Nemours ne la retînt, elle le publieroit (comme on dit) à son de trompe.

Je prends part à la bonne fortune du marquis de Vence : il est fait pour en avoir de toute espèce ; aussi se jettent-elles à sa tête.

Mon fils, qui est nourri dans le village, se fortifie de jour en jour, et *délaidit* un peu. Ma belle-fille fait beaucoup de progrès en tout genre ; elle sera sûrement une femme extrêmement aimable, qui joindra l'agrément à la solidité. M. son père s'en apperçoit, sans en devenir plus tendre pour

elle; mais il s'occupe beaucoup de ses intérêts. Mademoiselles Broon lui est fort utile ; c'est une fille très-estimable, d'un caractère sûr, et d'un cœur excellent. Comme elle parle peu, nous lui disons souvent qu'elle est notre parterre; à quoi elle répond, qu'elle jouit beaucoup plus que nous. Madame de Nemours vint nous demander à dîner, il y a quelques jours, en allant coucher chez la duchesse de B***. Je la reçus comme on doit recevoir une personne de son rang que l'on n'aime, ni n'estime. La marquise fut toujours en transe, mourant de peur qu'il ne m'échappât certaines vérités. Mais ce n'étoit pas le moment, et ce qui est différé n'est pas perdu.

Nous avons l'abbé de Fieubet et le comte de Grammont; celui-ci toujours entortillé, et parlant comme une centurie. Cela divertit quelquefois; cependant il est fâcheux qu'il enveloppe son esprit dans des nuages si épais, qu'on

ne l'apperçoit qu'à la faveur des éclairs. Je cède la place à madame de Montmorency qui veut vous dire un petit mot.

De madame la marquise de Montmorency.

Depuis que je suis ici, je veux à tous momens vous écrire, et je ne vous écris point, pour avoir trop à vous dire. Je desirerois avoir vingt ans de moins, pour le seul espoir d'aimer vingt ans de plus ce ménage inestimable. Il n'existe point d'amis sur la terre qui puissent leur être comparés : mon cœur est plein d'admiration, de reconnoissance et de tendresse pour eux; cependant vous y conservez toujours votre place.

XXXVII[e] LETTRE.

Atis, 12 Juin 1676.

Nous quittons demain Atis, cher Adolphe, et nous en sommes tous

chagrins. Je veux causer un moment avec vous avant mon départ, car je prévois tous les embarras qui m'attendent ; et peut-être me seroit-il difficile, à mon retour, de vous écrire aussitôt que je le desirerois. Depuis ma dernière lettre, M. de Pompone est venu passer deux fois vingt-quatre heures avec nous. Il y avoit long-tems qu'il promettoit à M. de L*** de lui faire voir la correspondance de madame de Sévigné avec lui, pendant le jugement rigoureux de ce pauvre M. Fouquet. Mon Dieu, que je vous aurois souhaité présent à cette lecture ! Je ne connoîs rien de plus intéressant, et par le fonds du sujet, et par la manière dont madame de Sévigné le traite. On ne peut porter plus loin le talent d'écrire ; elle rend sensible et présent tout ce qu'elle dit, et trouve des tours et des expressions d'une nouveauté et d'un agrément dont on est surpris et charmé. L'abbé d'Effiat, ami de cet illustre malheureux, nous

a dit des particularités sur les menées de ses ennemis, qui soulèvent d'indignation. Pussort et Sainte-Hélène sont des monstres qu'on voudroit voir abandonner au dernier supplice : un juge inique n'est-il pas le plus atroce et le plus barbare des assassins? Il faut que madame de Sévigné tienne bien fortement à la vie; elle mande à M. de Pompone, avec des transports de joie qui me paroissent inconcevables, que M. Fouquet est condamné au bannissement et à la confiscation de ses biens. J'avoue que j'aimerois encore mieux perdre ma tête, que de la conserver à ce prix.

Madame de Montmorency nous quitta hier avec de grosses larmes, et vous savez qu'elle ne les a point du tout à commande. Je voudrois ne plus sortir d'ici, me disoit-elle. Pour moi, je n'aurois pas demandé mieux; et si je vous y eusse possédé, cher Adolphe, j'aurois trouvé fort bon qu'on

nous y retînt tous par lettres de cachet : il est de certaines contraintes que je préférerois à une sorte de liberté qui ne laisse jamais libre. Je pense que notre cher ministre se seroit consolé de partager notre exil ; il nous dit, en partant : » Il me semble que je n'ai resté » que deux heures ici ; le tems ne passe » pas ailleurs avec cette rapidité ; cepen- » dant l'occupation ne me manque nulle » part. « Nous lui avons fait très-bonne chère, ce qui ne lui déplaît point ; et nous l'avons fait beaucoup rire, ce qui, ce me semble, lui plaît encore mieux. Ma belle-fille n'est pas la moins fâchée du départ ; je la garderai quelques jours chez moi, pour la mener dans sa famille. Entretenez-moi, cher Adolphe, dans le souvenir de MM. de Vence et de Castellane. Je ne me recommande point au vôtre, bien sûre de n'en être jamais effacée. Falconnet est assez malade ; nous en sommes inquiets.

XXXVIIIe. LETTRE.

26 Juin 1676.

QUE vous allez aimer ma belle-fille, cher Adolphe! c'est à elle que vous devez la conservation de ce que vous aimez. Mardi dernier, projetant une promenade avec la marquise de Montmorency, je m'étois parée d'une robe de gaze jolie, galante, sous laquelle elle me trouve fort à son gré : après le dîner, tandis que M. de L*** faisoit un picquet avec le comte de Rouville, je passe dans mon cabinet pour écrire à madame de Roquépine; ma lettre écrite, je demande un bougeoir pour la cacheter, ce que je fais : le bougeoir ne remue point de sa place; et sans avoir le tems de dire, ayi! je me vois allumée, mais de telle façon que les flammes se portoient au dessus de mon

visage. Ma belle-fille, sans s'amuser à sonner, à crier, se jette sur moi, étouffe le feu à droite, à gauche; il sembloit que ses petites mains se multiplioient; robe, jupe, manchettes, en un clin-d'œil sont tombées en cendre; tous les rubans de mon corcet presque consumés; la gorge de ma chemise roussie; enfin, c'est un miracle d'être sortie de cet embrâsement, sans autre mal qu'une brûlure fort médiocre au bras gauche, et une autre, plus légère encore, sur l'estomàc. Mais ma pauvre petite, qui s'est si généreusement sacrifiée, a les mains et les bras dans un état pitoyable, et ne pourra s'en servir de plus de quinze jours; elle a si cruellement souffert, qu'elle en a eu deux accès de fièvre, accompagnés de délire. Pour en revenir à mon aventure, je sonnai dès que je fus éteinte; Agathe, qui parut, s'évanouit en voyant les vestiges de l'incendie. Je sonnai de nouveau avec précipitation, pour la faire

secourir, ainsi que ma belle-fille qui souffroit le martyre. Tous mes gens accoururent; on donna de l'eau de mélisse à l'une; on fut promptement faire un cataplasme pour l'autre : mais, tandis qu'on le préparoit, voulant que M. de L*** pût juger de l'étendue du courageux service que sa fille venoit de me rendre, je le fis avertir. Ce spectacle le mit hors de lui; il nous regardoit alternativement les larmes aux yeux; puis se remettant du premier trouble, il aida, comme moi, au pansement de la petite; et la serrant ensuite dans ses bras, à plusieurs reprises, avec toutes les démonstrations de la plus profonde tendresse: Que vous me devenez chère, mon enfant! lui disoit-il, que je vais vous aimer! Et la petite de répondre : Ah! quand j'en devrois mourir, voici le plus heureux jour de ma vie. Papa, vous me causez plus de joie que je n'ai de souffrance! La marquise de Montmorency arriva

dans ce moment d'agitation, et pensa faire le second tome d'Agathe. Vous jugez comme elle caressa ma belle-fille. Il ne fut plus question de promenade : on mit la petite brûlée sur un lit de repos, dans la pièce qui est après le sallon ; M. son père fut aux petits soins avec elle, la pansant lui-même, la servant, allant au devant de tous ses desirs : enfin, depuis ce moment, je crois qu'il donneroit mon fils pour elle ; et je ne puis vous rien dire de plus fort. Elle a tout réparé, m'a-t-il dit. — Elle ne vous a pas rendu autant qu'elle vous a fait perdre, lui ai-je répondu. — Mais la beauté du second procédé, éclairée de toute sa raison, inspirée par son ame ; ce courage qui a triomphé des plus cuisantes douleurs ..... je sens tout cela ; ma chère comtesse, m'a-t-il dit ! Ah ! je vais l'aimer désormais, non-seulement comme ma fille, mais comme ma bienfaitrice. — Et moi, cher Adolphe, croyez-vous qu'elle ne me soit pas devenue

devenue aussi chère que mes propres enfans ? Ses mains toutes dépouillées sont toujours enveloppées ; mais elle ne souffre plus, et ne conservera qu'une cicatrice dans la paume de la main droite. La recette du père Bourdaloue est miraculeuse ; je vais vous la dire, en cas de besoin : C'est de l'huile d'olive et de l'eau de puits, parties égales, bien battues avec des verges : on en renouvelle d'heure en heure les compresses.

Le retour du roi n'est pas déterminé : Madame de Montespan, qui a voyagé en souveraine, va l'attendre à Fontevrault. Bien des gens pensent que cette chaîne commence à devenir pesante : il y a des inquiétudes, des jalousies, de l'aigreur du côté de la belle ; du dégoût et de l'ennui de la part dn prince. Voilà comme ils sont tous, c'est-à-dire les hommes, et je n'en excepte qu'un : vous le connoissez, cher Adolphe.



XXXIXe. LETTRE.

9 Juillet 1676.

NON, je ne vous dirai point tout ce que votre lettre m'a fait éprouver, cher Adolphe; c'est une foule de sentimens qui remplissent l'ame d'une joie, d'une reconnoissance, d'une tendresse qu'il est impossible d'exprimer. Je vous gronde cependant de vous faire des sujets d'inquiétude peu fondés : ces sortes d'accidens passés, il n'en reste plus que le souvenir. C'est ma pauvre belle-fille qui malheureusement en a cruellement ressenti les suites; mais il n'en est plus question maintenant; et je l'ai remenée, il y a quelques jours, à Belle-Chasse, comblée des marques d'amitié et de bonté de M. de L***. Comme il est instruit de nos petits arrangemens pour mademoiselle Broon, et qu'il sait

que l'obliger est ce qui touche le plus sa fille, il a mis cinquante louis chez nos religieux, comme venant de la maison de Condé; de façon que nous ferons deux placemens par an, de cinquante louis chacun. Du reste, nous ne hasardons avec mademoiselle Broon que de fort légères galanteries; un présent de valeur l'offenseroit: il faut ménager les amours propres.

Messieurs du parlement s'occupent uniquement de l'affaire de madame de Brinvilliers: sa vie est un tissu de forfaits. Vous savez qu'elle accusoit Penautiér: il fut mis d'abord dans le même cachot que Ravaillac; mais on l'en a retiré, parce qu'il étoit près d'en mourir. Beaucoup de gens considérables le soutiennent; M. l'archevêque de Paris et M. Colbert par dessus tous. Si Penautier n'est pas coupable, son exemple est une terrible leçon pour les hommes qui ne comptent que l'avantage de la beauté dans le choix de leur maîtresse:

il faudroit, s'il étoit possible, n'en prendre aucune qu'on ne pût l'estimer. Mais l'estime met-elle les mœurs de côté? Voilà le difficile.

Je fus voir hier madame de Coulanges, elle est dans la joie du retour de madame de Sévigné des eaux de Vichy. Je lui en fis mes complimens. Elle vous aimera passionnément, me dit-elle — Je n'en crois rien, lui répondis-je. — Pourquoi donc ? oh, je gage que vous ne l'aimez pas! Je me tins sur les négatives; elle a beaucoup d'esprit;... je l'ai trop peu vue pour avoir une façon de penser arrêtée sur son compte;... enfin tout ce qu'on dit lorsqu'on évite de se déclarer. M. de Bussy vint un moment après moi chez madame de Coulanges: le mari n'y étoit pas; la conversation fut gaie, vive, spirituelle. Le comte de Bussy me paroît grand parleur: ce n'est pas un inconvénient, car il plaît et amuse fort; peut-être cependant ne plaît-il pas à tout le monde: il est vain

et railleur, ce qu'on apperçoit au premier coup-d'œil; mais il a tant d'esprit, et son esprit est si naturel, qu'il est impossible de ne lui pas faire grâce. Il fait ici une chaleur extrême; elle m'épouvante pour votre climat. L'abbé d'Effiat est en Touraine; c'est une perte pour nos causeries. Vous devez savoir le retour de Monsieur. Madame l'a reçu avec transport. La marquise de Montmorency est à la campagne pour huit jours, avec sa princesse dont on ne peut la désabuser. Un avare en rappelle un autre. Notre vieux oncle est mort dans sa quatre-vingt-quatorzième année; il voyoit, entendoit, raisonnoit comme s'il n'eût eu que cinquante ans; depuis dix-huit mois seulement il ne marchoit plus. M. de L*** en hérite cinquante mille écus dont il n'avoit pas besoin; mais lorsqu'on pense aussi noblement qu'il fait, on n'est jamais assez riche.

Je vous quitte, cher Adolphe, en vous conjurant de n'être pas plus in-

quiet de ma santé que vous l'êtes de mon cœur.

XLe. LETTRE.

19 Juillet 1676.

On ne parle ici que de l'infernale Brinvilliers. Tout Paris courut voir son exécution avant-hier 17. Vous pouvez cependant nous excepter du nombre des curieux. On lui lut son arrêt le matin; elle l'écouta froidement. On lui proposa la question, qu'elle refusa comme inutile, étant disposée à tous les aveux. Elle a donc dit, sans se faire prier, toutes les horreurs de sa vie; et cet effroyable récit l'a tenue jusqu'à cinq heures. Elle a empoisonné père, frères, sœurs, et beaucoup d'autres; mais son malheureux père jusqu'à dix fois de suite. Tout le monde est persuadé que la confession pouvoit aller

plus loin ; mais on ne la vouloit pas plus entière. Elle n'a point chargé Penautier ; et cent mille écus répandus avec discernement, lui sauveront l'humiliation de prouver son innocence. A six heures, un tombereau a conduit la représentante, en chemise, la corde au cou, faire amende honorable à Notre-Dame ; après quoi le même char l'a ramenée lentement à l'échafaut, sur lequel elle a monté seule avec assurance. On dit qu'avant d'y monter, regardant à droite et à gauche, et voyant à une croisée l'abbé de P*** et le marquis de N***, elle les salua tous deux séparément, comme elle auroit pu faire à une promenade. Que vous semble de la politesse ? Le bourreau la revira, la redressa, l'ajusta près d'un quart d'heure avant de lui couper la tête ; son corps fut ensuite jeté dans un feu très-ardent. Le peuple, dont les jugemens sont toujours pleins de lumière, la proclama sainte, et ce fut

à qui recueilleroit de ses cendres. Je ne sais si tout ce que nous connoissons étoit à cet autodafé ; mais jusqu'à neuf heures nous fûmes seuls, sans même entendre le bruit d'un carrosse.

On dit que nous perdrons Philisbourg, malgré tous les desseins et les efforts de M. de Luxembourg pour sa défense. C'est à M. de L*** à vous instruire à fond de ces grands événemens.

La reine et toutes les femmes de la cour jouent tous les jours dans l'appartement du roi ; on y fait des gains et des pertes excessives ; l'Anglée y représente avec un bonheur inoui. La faveur de madame de Montespan a repris force : j'irai voir avant peu toutes ces mines-là. Hier je soupai chez madame de Coulanges ; madame de Sévigné s'y trouva. Elle chercha, mais vainement, à me faire entrer en jeu ; je fus toujours sur la défensive. Cela ne l'empêcha point de m'accabler de

louanges; elle en est prodigue: elle loua ma figure, mes regards, mon silence. On parla beaucoup de la Brinvilliers, et par suite de Penautier. Madame de Coulanges dit qu'il n'y auroit plus presse à sa table, et cent folies dont on voudroit se souvenir, mais qui échappent.

Je vous remercie, cher Adolphe, d'être bien rassuré sur mon compte; votre tranquillité fait mon repos. Je suis fort aise que vous n'étouffiez pas un peu plus que nous à M.... car un peu plus seroit le dernier terme. Comment se fait-il que je ne vous aie rien dit de mes petits amis depuis si long-tems? Mon Dieu, je les aime toujours; je ne passe pas une semaine sans les envoyer chercher. L'aîné commence à prendre plus de faveur auprès de ma belle-fille: c'est aussi l'ami solide de mademoiselle Broon.



XLIe. LETTRE.

6 Août 1676.

J'AUROIS donné de bon cœur ma part des plaisirs de Versailles, pour me trouver, cher Adolphe, à votre joli souper : ce seroit bien là mes vraies fêtes. Mon esprit approuve quelquefois ce que je vois absente de vous; mais mon cœur y trouve toujours un vide qui le plonge dans une profonde tristesse. Les illuminations ont été belles; la cour étoit brillante, et nulle beauté n'effaçoit celle de madame de Montespan; mais l'inquiétude est dans ses yeux, et l'amertume est sur ses lèvres. Le roi paroissoit content; il parla beaucoup à M. de L***, de cette manière aimable qui lui est particulière; il lui dit entre cent choses obligeantes : Monsieur, vous êtes le seul homme de votre

âge qui ayez fait une action sage, en épousant une personne de quinze ans, aussi jolie que madame de L*** : j'aurois parié que vous saviez bien qu'elle avoit des avantages plus estimables encore que ceux de la jeunesse et de la beauté. Monsieur, qui étoit auprès du roi, renchérit encore sur les éloges, et marqua des bontés infinies à M. de L***. Le lendemain étant au jeu, il vint s'asseoir auprès de moi; et comme il ne jouoit pas, et que le comte de Lévi tenoit mon jeu, j'eus l'honneur de causer avec lui près d'une heure. Vous ne croirez sûrement pas, cher Adolphe, que ce soit par l'enchantement de cette faveur, que j'aie été surprise de l'agrément de la conversation de Monsieur; je vous avoue avoir peine à comprendre que tant d'esprit et de.... puissent s'associer. Voilà de ces alliances qui me donnent toujours des regrets, et me font sans cesse répéter : Quel dommage! La reine me

parla beaucoup de mon accident, et de la présence d'esprit de ma belle-fille. Madame me dit qu'on me voyoit trop rarement. Mais qui me fit des merveilles ? c'est madame de Maintenon. Ne pensez pas que je m'y fie ; elle cherche des prôneurs, et je n'en grossirai pas la liste.

On fait honneur à M. de Louvois de la prise d'Aire : on le comble de félicitations et d'éloges. Le comte de Vaux, fils aîné de M. Fouquet, s'est infiniment distingué à ce siège : son infortuné père n'en sera pas moins malheureux.

N'oubliez pas, je vous prie, de m'envoyer le second tome de l'histoire de M. de Seg.. ; elle mérite d'être suivie : la fausseté me paroît être héréditaire dans cette famille. Vous me demandez comment je trouve la marquise de Sainte Hérem ? Jolie ; et puis encore ? jolie. Le cardinal de Retz est parti pour Rome depuis trois jours. Je voudrois que vous entendissiez madame de Sévigné parler

de ce cardinal; elle est assurément d'une magnifique exagération. Si vous voulez savoir quelle est la personne de France la plus heureuse dans ce moment, je vous dirai : c'est ma belle-fille. M. son père la dédommage avec usure de toutes ses froideurs passées, et elle jouit avec transport de ce changement favorable. Le comte de Rouville nous est venu demander à dîner aujourd'hui : vous savez comme il voit dans l'avenir, et comme, sans se faire prier, il communique et ses pensées et ses présomptions : or, il est persuadé que madame de Montespan achève son rôle, et que madame de Maintenon commence le sien; que tout le monde dit de cette dernière : C'est l'amie du roi; mais qu'il répond, lui, qu'elle est sa maîtresse, et qu'elle sera celle du royaume. Sans prétendre avoir autant de pénétration que le comte de Rouville, je pense comme lui là-dessus depuis long-tems. Le roi est honnête

homme ; et cependant l'ingratitude et la trahison ne repoussent pas son cœur. Le vôtre ne leur feroit pas de grâce, j'en suis bien certaine, cher Adolphe ; et voilà comme toutes les comparaisons portent mon estime et ma tendresse pour vous, à ce degré où si peu de gens sont capables d'atteindre.

XLIIe. LETTRE.

18 Août 1676.

Vous avez donc été dans le tourbillon de trois noces, mon cher comte? C'est beaucoup de noces en effet, surtout lorsqu'elles ne sont ni gaies, ni brillantes, mais bruyantes. Le tapage de la sottise est cent fois plus ennuyeux que le silence de la stupidité. Mon Dieu, qu'il est cruel de sacrifier à cette trompeuse fortune tous les plaisirs de l'esprit et du cœur! Que je m'oc-

cupe souvent de cette pensée, mon cher Adolphe! Que je trouve injuste que les biens, les honneurs, tous les bonheurs enfin ne viennent pas vous chercher, et ne vous fixent pas où il vous siéroit si bien d'être! Comment ne juge-t-on pas sur tout ce que vous faites à M***, de tout ce que vous êtes capable de faire ailleurs? Je vois qu'il ne faut dans ce pays-ci que des demi-talens, que des demi-vertus, que faire à moitié bien. Cette réflexion n'est pas un conseil; je préférerai toujours la gloire à la faveur, pour moi, comme pour ce que j'aime.

J'ai oublié de vous répondre sur l'anglois: j'y serois déja presque habile, si je m'en occupois davantage. Il n'est pas difficile; les règles n'en sont pas fort étendues, mais le vocabulaire l'est beaucoup: je m'entête à le prononcer, et mademoiselle Broon trouve que je m'en tire mieux que ma belle-fille, qui cependant le lit et le parle tous les jours

avec elle. Je ne puis m'imaginer qu'on puisse avoir l'esprit d'une langue qu'on ne parle point.

Madame de la Fayette, que je fus voir hier, ne put me rien dire de nos affaires d'Allemagne : il n'y a pas de nouvelles lorsqu'elle n'en sait pas. Elle est dans un bien mauvais état de santé; mais elle n'en a pas l'esprit moins subtil. Il m'arrive quelquefois de voyager avec elle dans les espaces imaginaires, et de m'y perdre à tel point, que je ne sais plus ni d'où je viens, ni où je suis. Cependant elle me trouve des dispositions particulières à ces écarts d'imagination, et ne veut pas me croire, lorsque je lui jure que je comprends aussi peu ce qu'elle me dit, que ce que je lui réponds.

Votre fils aîné a gagné deux prix : je voudrois être la première à vous l'apprendre ; il est appliqué, raisonnable, je crois qu'il vous donnera beaucoup de satisfaction; son esprit est juste, son

cœur est excellent; il est poli, complaisant, docile : ma belle-fille me disoit l'autre jour très-sérieusement : maman, je vous assure que j'estime fort M. le marquis de R***. Mademoiselle Broon l'aime passionnément; pour moi, cher comte, vous pensez bien que je l'aime beaucoup plus encore, et par plus d'une raison.

XLIIIe. LETTRE.

12 Septembre 1676.

JE gronderai la marquise de Montmorency, de vous donner des inquiétudes aussi peu fondées; et vous méritez aussi d'être grondé, mon cher Adolphe, de votre peu de confiance en moi : ne nous sommes-nous pas promis réciproquement de nous tout dire, de ne nous point flatter, de ne nous point épargner? Quoi! je vous fais part des

moindres bagatelles qui m'intéressent, et je garderois le silence avec vous sur ce qui touche ma santé, que je sais vous être si chère ? Ne le soupçonnez jamais : je me porte bien, aussi bien qu'il est possible de se porter quand on ne sauroit se distraire d'un sentiment douloureux et profond qu'on est contraint de dissimuler. Voilà, sans doute, ce qui me donne cet air d'abattement dont madame de Montmorency se tourmente. Ne vous en inquiétez pas, mon cher comte ; j'ose dire avoir de la raison et du courage ; je me cherche des ressources, loin de m'y refuser : je jouis avec une tendre reconnoissance des procédés et des attentions de M. de L* * * : je trouve de la douceur dans la parfaite amitié de madame de Montmorenci, de l'intérêt dans les soins que je donne à ma belle-fille ; je m'occupe, je me dissipe, et ce qui vaut mille fois plus que tout cela, j'espère. Encore une fois, cher Adolphe, ne prenez point d'alarmes sur

ma santé, votre courage doit soutenir le mien. J'envie le sort de madame de Villars, qui vous verra, je crois, en allant en Piémont, et qui me paroît le desirer. Je fus dîner avec elle il y a peu de jours; madame de Sévigné s'y trouva; elle étoit venue de Livry pour lui faire ses adieux. Jamais je ne l'avois vûe si brillante; son esprit me parut dans tout son éclat; cependant c'est de ce jour si lucide, que j'ai senti ce qui lui manquoit, dont, jusques-là, je ne pouvois trop me rendre compte: c'est du goût, c'est de savoir s'arrêter, ne point outrer la louange, ne point épuiser la plaisanterie, ne pas sacrifier les idées aux expressions, etc. etc. Voici ce qu'elle nous dit par exemple: Les anciens sont beaux, et nous sommes jolis. Que vous semble du joli Bossuet, du joli Despréaux, du joli Racine? Cette décision de madame de Sévigné, m'a fait naître une réflexion; c'est que le joli est précisément le genre qui nous manque.

Pour avoir votre improbation ou votre aveu, je vais vous expliquer ce que j'entends par joli : c'est ce qui n'a ni la force, ni l'élévation, ni la majesté, ni la régularité du beau ; c'est ce qui n'exige ni un grand dessein, ni un plan vaste ; mais ce qui a de la facilité, de l'agrément, du naturel, du piquant ou de la grace, de la finesse ou de la légèreté, de l'enjouement ou de la délicatesse : or, je vous jure que je ne connois pas d'ouvrage de ce caractère, c'est à vous à me les indiquer. Au reste, fort incapable, assurément, de prononcer entre les anciens et les modernes, je suis cependant fort portée à croire que plusieurs de ceux qui soutiennent le plus opiniâtrément la supériorité des premiers, prouvent évidemment contre elle.

M. de L*** vous enverra une belle relation du siége de Maestricht, qu'il a lûe, mais qu'il n'a pas encore. Le roi vient de donner à M. de Roquelaure

le gouvernement de la Guyenne, ce qui prouve qu'il ne faut jamais abandonner la partie : c'est l'avis de madame de Montespan, elle met tout en usage pour retenir un cœur prêt à lui échapper; tout lui donne des alarmes; cependant ce qui me paroît certain, c'est que si le roi ne l'aime plus il n'aime point ailleurs. On a cru, sur quelque légères attentions, qu'il pensoit à madame de Soubise; elle-même s'en est flattée, et s'est tenue quelque temps sous les armes : il est sûr qu'on la regardoit beaucoup. Je me trouvai l'autre jour au jeu du roi, avec les deux rivales; je m'amusois à les comparer, disant en moi-même : voilà donc où conduit l'abus de la galanterie ! il pervertit le goût et dérègle les sens; car madame de Montespan ne m'avoit jamais paru si éblouissante, et madame de Soubise si fannée. Monsieur, qui s'étoit tenu debout derrière les joueurs, fit le tour de la table, et me vint dire à l'oreille : Je vous ai de-

vinée. Si Monsieur m'a devinée, lui répondis-je ; oserai-je lui demander si mon avis se trouve conforme au sien ? Je m'en flatte, me dit-il en souriant.

Mais voilà huit heures qui sonnent, et qui m'avertissent que je suis attendue fort loin d'ici. Adieu donc, cher Adolphe ; soyez tranquille sur ma santé ; c'est votre bien ; mon cœur y veille.

XLIVᵉ. LETTRE.

24 Septembre 1676.

EH bien, cher comte, vous et M. de Vence avez commencé par me condamner ; et puis, après bien des réflexions et des recherches, non-seulement vous êtes tous deux revenus à mon avis, mais mon avis m'a mise en considération auprès de vous ? Permettez-moi d'en juger ainsi, d'après les questions que vous me faites l'hon-

neur de me proposer, dont je vais, avec la modestie qui me convient, vous soumèttre les réponses. Malgré l'axiome reçu, que qui fait le plus fait le moins, je ne pense pas que l'homme, capable de faire de très-belles choses, soit nécessairement capable d'en faire de jolies; car ce qui produit le beau ou le joli, dépend de certaines qualités de l'esprit si différentes entre elles, que peut-être elles s'appellent moins qu'elles ne s'excluent. Ce n'est donc pas par dédain que celui qui fait un bel ouvrage n'en fait pas un joli, mais par insuffisance. Voici pour la première question, ne voulant point m'embarrasser dans une discussion trop longue. Vous me demandez ensuite lequel, entre nos grands auteurs, je crois le plus propre à faire de jolis ouvrages? Sans hésiter, je réponds que c'est Racine; seul homme jusqu'ici presque universel. Je dirois peut-être encore La Fontaine, s'il ne me sembloit qu'il est plutôt aimable

et naïf que joli. C'est bien dommage que je n'aie pas eu le tems d'aller chez madame de la Fayette; elle m'auroit mise en fonds pour vous mieux répondre; peut-être aussi m'eût-elle embrouillée: d'ailleurs, c'est mon opinion que vous voulez savoir, et non la sienne. Voilà bien assez de bel-esprit pour moi. Nous avons eu dans l'armée du maréchal de Schomberg une petite affaire particulière, où ce pauvre comte de Vaux s'est infiniment distingué. Il fait toujours des merveilles dans toutes les occasions. Mais le cœur de M. Fouquet est-il encore ouvert à ces espèces de joies? Madame de Coulanges est fort malade depuis dix à douze jours, d'une fièvre avec redoublement; il seroit bien fâcheux qu'une femme si aimable eût une carrière si abrégée. J'envoie savoir de ses nouvelles tous les jours: nous ne sommes pas assez liées pour aller au-delà. Madame de Sévigné ne la quitte pas, et ne fait en cela que

ce

ce qu'elle doit. Dispensez-moi, cher Adolphe, de répondre à certain article de votre lettre; aidons-nous plutôt à supporter notre cruelle situation qu'à nous en plaindre. La marquise de Montmorency n'est pas contente de vous: vous êtes fort en arrière avec elle; pourquoi la négliger? C'est votre amie; c'est la mienne. Ses affaires sont un labyrinthe dont je souhaite, plus que je ne l'espère, que M. de L*** trouve l'issue. Elle s'impatiente de n'y point voir de terme. Nous avons des contestations continuelles sur les légers plaisirs que nous avons le bonheur de lui faire: mon amitié s'en offense. Je la vois toujours sur le point de partir pour s'aller renfermer dans son triste désert. Je ne le souffrirai jamais, ou nous nous brouillerons pour la vie. Il me semble que je ne vous ai point parlé de vos enfans dans mes dernières lettres. Votre aîné sera un savant; il sait mieux le latin que son précepteur, et bientôt il saura l'an-

glois aussi bien que mademoiselle Broon. Le chevalier donne dans les talens ; il danse à ravir, et il est toujours de la plus belle humeur. Ma belle-fille a brillé dans un petit concert que j'ai donné pour elle à des connoisseurs ; elle a fort joliment exécuté différens morceaux de Lully, que j'ai arrangés pour le clavecin. Nous avons chanté ensemble plusieurs scènes de différens opéra, et quelques duo. Sa voix est sonore ; sa prononciation est belle. Nous avons une manière de chanter qui n'est point celle de nos actrices, que je trouve dure et traînante : nous observons la mésure sans faire de contre-sens ; car nous admettons une prosodie : nous évitons la sécheresse sans multiplier les ornemens ; enfin nous avons obtènu le suffrage de notre parterre, et nous espérons obtenir le vôtre quelque jour. M. de L***, qui n'avoit point encore entendu sa fille, en a été surpris et charmé : vous savez combien il est dif-

ficile. Mais que dites-vous de la prise de Philisbourg ? Êtes-vous étonné, comme on l'est ici, que les ennemis nous aient pris une ville ? On dit le roi de fort mauvaise humeur; la fortune jusqu'ici ne l'a point accoutumé aux revers. Adieu, cher comte; je causerois encore une heure avec vous, si je ne consultois que mon cœur. Je vous quitte toujours à regret, et vous n'en doutez pas: mais ces exigeans devoirs!

XLVe. LETTRE.

4 Octobre 1676.

Puisque vous attendez, cher comte, un petit détachement du conclave, en supposant que le cardinal jaune soit du nombre, n'oubliez pas, je vous conjure, de lui parler de l'abbé du Laurent; vous savez si bien ménager le fort et le foible des gens avec qui vous traitez, que

vous viendrez à bout de cette grande entreprise. Pour moi je sens que je gâterois tout si je m'en mêlois. Je ne sais si le long usage du monde m'apprendra l'art de négocier poliment avec des gens aussi complétement malhonnêtes. Faire attendre trois ans une legère faveur, qui, toute legère qu'elle est, feroit le sort d'un homme plein d'esprit et de vertu, à qui l'on doit et sa fortune et sa vie ! voilà de ces traits qui me rendroient sévère jusqu'à la dureté. Si j'avois du pouvoir, je me délecterois à plonger dans l'humiliation un homme de ce méprisable caractère.

C'est par vous que nous avons appris des premiers l'élection du nouveau pape, ce qui nous a fait grand honneur chez les petits importans qui ne savoient pas encore cette grande nouvelle. Je n'ai point entendu parler de la caisse que vous m'annoncez ; je la tiens pour reçue, et vous en remercie de tout mon cœur. Nous partons demain pour Basville,

où nous resterons huit jours. Je m'absente de Paris le moins possible, en considération de ma belle-fille : à tort ou à raison, je lui crois mes soins nécessaires. Vous ne pouvez vous imaginer, cher comte, à quel point elle est aimable et raisonnable. M. de L***, qui l'adore maintenant, ne cesse de se reprocher ses anciennes rigueurs pour elle. Madame de Coulanges est hors d'affaires ; j'en suis fort aise : c'est une joie pour mon esprit qui se trouve infiniment amusé du sien ; je crois que c'en seroit une pour mon cœur, si j'étois liée plus particuliérement avec elle. Madame le Tellier, sa tante, attaquée de la même maladie, est, à ce qu'on dit, à l'extrémité. M. de Soubise est gravement malade, et madame sa femme est actuellement sur la route de Flandres pour aller à son secours, ce qui est fort approuvé. Hier je donnai à dîner à madame la marquise de Montmorency, et à son ami M. le

comte de Bussy, avec trois ou quatre autres personnes. Si j'avois l'honneur d'être Roi, je n'exilerois assurément pas un homme dont l'esprit est aussi divertissant que celui du comte de Bussy; il nous dit un mot de madame de Cornuel, qu'il faut absolument vous apprendre. Elle attendoit l'autre jour dans l'antichambre de Ber....; un homme vint lui dire: Vous ne pouvez rester ici, madame. Hélas! je m'y trouve assez bien, lui répondit-elle; je ne les crains point tant qu'ils sont laquais. M. de L*** s'est tellement passionné pour cette réponse, qu'il en ira remercier madame de Cornuel, quoiqu'il ne l'ait pas vue depuis quinze ans. Il y en a bientôt un que vous ne m'avez rien dit de M. de Vence: est-il absent? Je me flatte que non. M. de Castellane vous est-il rendu? Faites-vous les progrès que vous devez faire à la cour de madame de Panis? Vous savez, cher Adolphe, que rien n'est indifférent pour

moi dans ce qui vous regarde ; ma tendresse accueille avec intérêt les moindres détails : d'ailleurs, je n'estime pas l'article de l'amusement peu de chose ; car, tout solide que vous êtes, je ne sache personne qui ait un besoin plus réel d'être amusé. Mon Dieu ! quand donc rentrerai-je dans l'exercice de ma charge ?

XLVIe. LETTRE.

18 Octobre 1676.

J'ai reçu votre caisse, cher Adolphe, il y a huit jours, et je vous en renouvelle tous mes remercimens. Vous m'avez envoyé tous les trésors de Pomone. Selon ma coutume j'ai partagé, toujours comme suivant vos intentions, avec la marquise de Montmorency : elle-même vous en remerciera. Vous me faites un vrai bien d'entrer dans ma

juste colère contre cet ingrat cardinal. Je n'insiste point sur ma recommandation à cet égard; ce seroit ne vous pas connoître, et je ne vous aime comme je fais, cher Adolphe, que parce que je vous connois parfaitement. Je suis ravie du retour de M. de Vence; il vous dédommage d'attendre encore celui de madame de Panis, dont je me réjouirai : voyez si je suis généreuse ! Je me suis fort bien trouvée du voyage de Basville. Racine me surprend toujours, et le père Bourdaloue m'enchante : il est impossible de se faire une idée de son extrême amabilité.

Toutes les belles dames de la cour avoient fait de grands préparatifs de parure pour un voyage de Villers-Cotteret, qui n'aura pas lieu : Monsieur m'avoit fait l'honneur de me mettre sur la liste. Je laisse aller M. de L*** tout seul à Chantilly, et toujours pour l'amour de sa fille. Vous me priez de vous parler de la mienne; elle grandit

elle est de plus en plus jolie, et de plus en plus méchante. Son frère est fort doux, et se fortifie de jour en jour. Je lui laisserai passer l'hiver à Atis: le curé s'occupe déja de son éducation, et prétend qu'il prononce distinctement quatre mots latins; ce qui est vrai, c'est qu'il n'en articule pas encore un seul françois. Je fus voir hier madame de Coulanges; elle est d'un changement qui fait peine. Elle avoit un petit cercle très-distingué, que madame de Sévigné défrayoit: elle dit des choses fort plaisantes; mais je trouve toujours ses récits trop chargés de détails: la précision de madame de Coulanges fait, à mon gré, plus d'effet. Je vous enverrai, par la première occasion, les rondeaux de M. de Benserade, qu'on vient d'imprimer; ils ne vaudroient pas le port assurément. Il en a fait présent à M. de L***, qui, sur ma périlleuse parole, ne les veut pas lire. Mais ils trouveront des approbateurs à M***, et c'est ce qui

prouve que tout peut se risquer. Ne manquez pas, je vous supplie, de me renouveler dans le souvenir de M. de Vence; dites-lui bien toute la part que je prends à votre commun bonheur. Bonsoir, mon cher et trop cher Adolphe.

XLVIIe. LETTRE.

3 Novembre 1676.

Nous étions bien alarmés, bien inquiets il y a trois jours, mon cher Adolphe, et maintenant nous sommes fort tranquilles. Ce petit chevalier, étourdi comme un hanneton, fit une chûte de cinq pieds de haut, et tomba sur le bras gauche. Nous crûmes qu'il se l'étoit cassé; mais heureusement son corps étant aussi léger que sa tête, il en a été quitte pour d'assez grandes douleurs, qui diminuèrent à l'entrée de la nuit, et le lendemain furent entié-

rement dissipées. Nous l'avons été voir deux fois ; j'en sors actuellement. Il est gai, et sauteroit encore un fossé si on le laissoit faire. On l'a saigné une fois ; on lui a fait manger beaucoup de raisins, par ordre exprès du docteur Lawery, et demain on le purgera. Je n'ai pas besoin d'événement qui réveille au fond de mon cœur ma tendresse pour vous, cher Adolphe, elle est toujours en activité ; mais il faut convenir que ces sortes de secousses font une impression vive et douloureuse. Soyez sans inquiétude, mon cher comte, puisqu'il ne m'en reste aucune. L'abbé vous donnera des nouvelles par le premier courrier ; mais si vous voyiez votre enfant, vous n'en enverriez pas même savoir de votre chambre à la sienne. Ma belle-fille veut absolument que je vous mande qu'elle a senti le contre-coup de cette chûte. Votre fils aîné s'en trouva presque mal. Mais à présent qu'il n'a plus à plaindre les souffrances de son frère, il l'assure

très-sérieusement que s'il ne met pas fin à ses sauts périlleux, il vous priera instamment de le séparer de lui. Que vous semble de cette menace ? Vous attendez donc madame de Panis l'octave des fêtes, et vous les avez passées à M***. Je suis fâchée que vos affaires vous laissent si peu de vacances. Le tems qui est assez beau ici, doit être admirable dans votre climat, dont les campagnes sont si belles, qu'il est dommage de n'en pas jouir au moins quelquefois. Je sais bien bon gré au marquis de Vence de vous avoir fait le sacrifice du voyage de Grignan. Sait-il qu'on en attend ici la souveraine ? J'ai une forte curiosité de la voir. Mais, comme je ne vais point chez madame de Sévigné, je mettrai madame de Coulanges dans mon secret ; elle aime la mère et la fille, mais elle tolère les plaisanteries sur la seconde. M. de L*** n'est pas revenu de Chantilly. Savez-vous ce que nous faisons pendant son absence ? J'ai mademoi-

selle Broon et ma fille à demeure chez moi; et pour ne vous laisser rien ignorer, nous avons un abbé Le Bossu, homme d'un vrai mérite, qui vient tous les jours dîner avec nous, et nous donne des leçons d'astronomie. Cette science est divine; elle élève l'ame et enchante l'esprit. Comme ma belle-fille nous suit d'un peu loin, nous lui faisons des leçons d'après nos leçons, et nous y trouvons toutes notre compte. Le soir je donne à souper à trois ou quatre personnes; madame de Montmorency, par exemple, que voilà qu'on m'annonce, et qui me dit : Allons, vîte, embrassez le pour nous deux. Y consentez vous, mon cher comte ?

XLVIIIe. LETTRE.

27 Novembre 1676.

Vous me donnez une grande émulation, cher Adolphe, en me des-

tinant à l'honneur de vous instruire de l'astronomie. Dieu sait avec quelle ardeur je vais dévorer les cahiers de l'abbé ! quelle chère je vais lui faire pour redoubler son zèle ! Mais tous ses efforts me conduiront tout au plus à la capacité de vous en donner les premières notions. Cependant mes études ont été interrompues quelques jours par un voyage à Versailles, M. de L*** ayant trouvé convenable que je fusse au moins à deux bals. J'ai fait ma cour en y dansant autant qu'on l'a desiré. Je ne sache que madame de Montespan qui ait dansé davantage ; elle est toujours belle, et sa parure étoit éblouissante. Sa faveur paroît consolidée ; mais je vous assure que ce n'est qu'un replâtrage, et que le roi ne l'aime plus ; ses yeux ne se portent sur elle que par habitude ; il la voit, sans la regarder ; lui parle, sans s'occuper d'elle ; loue sa bonne grace, sans en être touché. Ah, cher comte ! ne me regardez, ne me

parlez, ne me louez jamais de cette manière; mon cœur ne s'y méprendroit pas. Le retour de M. de L*** va beaucoup retarder nos progrès. Je ne puis plus fermer ma porte, et je ne prendrai guère que de furtives leçons, n'ayant de jour fixe que le jeudi, que M. de L*** va dîner exactement chez madame de Sainte-Croix. Vous ne me parlez point du retour de madame de Panis; elle vous l'avoit fait espérer pour l'octave des fêtes. J'ai de l'empressement de vous savoir en si bonne compagnie. Vous ai-je dit que madame de Grignan doit venir ici passer l'hiver? Je pense que oui. Je vais tous les cinq ou six jours voir madame de Coulanges; elle est présentement chez madame de Bagnols: la chambre où elle a été malade l'attristoit; on ne peut en avoir une plus gaie que celle qu'elle occupe, et son humeur commence à reprendre tout son agrément. Notre amie, madame de Montmorency, se désole de

ne pas voir avancer ses affaires. Ce n'est pas la faute de M. de L***; on ne peut en prendre plus de soin. Je n'ai point vu vos enfans depuis mon retour de Versailles; ils ont eu des parties plus amusantes. Je les ferai venir la semaine qui vient, pour un concert où ma belle-fille brillera : sa voix est un second-dessus très-net et harmonieux; vous serez content d'elle et de ses talens lorsque vous la reverrez. Mais hélas! quand sera-ce? Je brise sur cette affligeante pensée, cher Adolphe.

XLIXe. LETTRE.

5 Décembre 1676.

VOILA donc, cher Adolphe, toute votre bonne compagnie rassemblée; cela met mon esprit à son aise. Vous me faites un portrait bien piquant du nouveau personnage dont votre société

s'est enrichie. Il est très-bon d'en avoir deux ou trois de cette espèce; plus seroit trop. Je ferai le possible auprès de M. de Pomponne, pour le marquis de Parade. M. de L*** connoît beaucoup sa maison, et dit que c'est une des plus anciennes de Provence. Mais son plus beau titre auprès de moi, c'est celui d'être connu et estimé de vous. Mes progrès dans l'astronomie, dont vous me demandez compte, ne sont pas rapides; mais je m'occupe toujours de cette science divine avec beaucoup de goût et d'admiration. Je connois assez bien la carte du ciel; et dans la belle saison, ces promenades de nuit qui me plaisoient si fort, m'en deviendront bien plus intéressantes encore. Ma belle-fille sait fort bien la sphère, non pas comme un enfant qui connoît le nom des cercles, mais avec intelligence. Sa taille et sa figure se perfectionnent, et son cœur et son caractère sont plus aimables que je ne puis vous le dire. Son esprit, sans

chefort, la Putange, et vingt autres que vous ne connoissez pas. La découverte de la petite de L * * *. est lumineuse. Savez-vous que, sans son incomparable belle-mère qui étoit au dessus d'elle au même âge, cette petite personne seroit la plus charmante créature que je me rappellerois avoir jamais connue? Bon jour, comte: nous vous embrassons de tout notre cœur; mettez-y le degré, mais ne me faites pourtant pas d'injustice.

L^e. LETTRE.

15 Décembre 1676.

JE préviens votre réponse, cher comte, par le plaisir que je me fais de vous apprendre le succès de ma négociation auprès de M. de Pomponne. Ce que desire M. le chevalier de Parade, ne dépend pas directement de ce ministre;

cependant il m'a promis qu'il en feroit son affaire, et vous savez qu'on peut compter sur ses promesses. Je lui ai remis votre lettre: il l'a très-agréablement reçue; sa réponse vous le confirmera sans doute, ainsi que la justice parfaite qu'il rend à votre mérite, à vos talens, à vos qualités personnelles. Il m'en a parlé dans les termes les plus obligeans: vous pouvez vous en rapporter à moi, cher Adolphe; je ne m'accommoderois pas d'un médiocre éloge. J'allois me mettre en frais de vous mander les nouvelles; mais M. de Benserade, qui paroît, me fait voir une lettre pour vous, dans laquelle rien n'est oublié. A propos de M. de Benserade, vous ne m'avez point dit si vous aviez reçu ses rondeaux: je vous les envoyai, il y a quinze jours, par le fils de mon parfumeur; il partoit pour votre province, et m'assura qu'il trouveroit dix occasions, pour une, de vous les faire parvenir. Ma belle-fille est

fort curieuse de savoir si vous faites grâce aux voix enrouées. Madame de Coulanges est entrée dans cette idée avec acclamation. Je soupai chez elle hier avec dix ou douze personnes comme si je les eusse choisies : la marquise de Montmorency en étoit une. Nous fûmes tous si gais, si contens, que je ne vois pas comment nous n'y sommes pas encore. Je trouve M. de Brancas fort aimable ; j'aime sur-tout sa passion pour madame de Coulanges : je crois qu'il n'en est qu'une au monde qui soit plus parfaite ; devinez-la, mon Adolphe. Vos enfans sortent d'ici. Nous avons eu une manière d'assemblée ; les petits de La Salle et mademoiselle leur sœur ; le petit de Chabrillant, et deux petites Angloises nos voisines, qui ne parlent pas trop françois, mais qui sont fort gentilles, et qui ne dansent pas mal. Ma belle-fille et le chevalier ont enlevé les suffrages. Votre fils aîné a l'oreille paresseuse, la danse molle ;

cependant il ne manque pas de noblesse; il a aidé mademoiselle de L*** à faire les honneurs de la collation, et tous deux ont fort bien fait leurs personnages, avec beaucoup de bonne grâce, de politesse et d'attention. J'en demeure là, pour faire un moment de conversation avec M. de Benserade qui s'ennuie de me voir écrire. Bon soir donc, cher comte; dites-vous tout ce que je sens et que je ne dis pas.

LIe. LETTRE.

30 Décembre 1676.

AH! que vous avez bien traité cet ingrat cardinal, mon cher comte! Voilà comme tous les honnêtes gens devroient parler; mais ce qu'on appelle les honnêtes gens sont lâches, Il est affligeant, décourageant, humiliant de voir un si grand nombre d'hommes

ardens à nuire, et un si petit nombre actifs à servir, capables de dire certaines vérités. Je vois d'ici ce cardinal déconcerté ; je vois sa peau jaune se bronzer de colère. Remerciez le marquis de Vence pour moi, je vous supplie, de ses petits mots piquans, de ses regards dédaigneux. Voilà donc à quoi notre pauvre abbé doit ce misérable prieuré de quinze cents francs, vaquant depuis six mois! Mais enfin sa modération en est contente, il faut que nous le soyons aussi. Je crois l'affaire de M. le chevalier de Parade faite; il reste cependant encore quelques formalités à remplir. Je verrai ces jours-ci M. de Pomponne à ce sujet. Ce n'est pas cet homme-là qu'il faut presser de faire du bien, et de renouveler les bons services. Je fus la semaine passée chez madame de la Fayette avec madame de Coulanges; nous y passâmes l'après midi. Je ne sais à quel propos je dis que *j'improuvois*, ce qui vous plaîra : cette expression

j'improuve,

j'improuve, frappa tout le monde comme absolument nouvelle. Dites-moi donc, cher comte, si vous ne vous en êtes jamais servi. Pour moi, je la croyois du plus grand usage, et je suis sûre de m'en servir depuis long-tems, sans m'être doutée qu'elle me fût particulière. Ma belle-fille vous croit un fort superficiel observateur. Poursuivez, étudiez, s'il vous plaît, les voix enrouées; nous vous donnons du tems. J'avois prévu que vous feriez peu de cas des ballades; tant mieux si quelques esprits les goûtent! cela me suffit pour pouvoir dire à M. de Benserade qu'il a des succès à M***; il vous inscrira s'il veut sur la liste de ses approbateurs. Je vous envoie par le carrosse l'Histoire des Juifs de Joseph; elle m'a paru bien écrite et très-intéressante. Pour donner plus de valeur à ces petites étrennes, j'ai fait mettre sur la reliure votre chiffre et le mien. Ah, cher Adolphe! Cette année que nous allons commencer s'é-

coulera-t-elle encore sans nous réunir? Que tous les autres bonheurs du moins vous préviennent, vous accompagnent, vous suivent!

M. de L*** a donné à sa fille son portrait et celui de sa mère en bracelets, entourés de diamans et de perles, avec une petite bourse à secret, qui lui a donné beaucoup de tablature, dans laquelle elle a trouvé douze louis. Mes étrennes à moi sont un diamant jaune en bague, parfaitement beau, et deux cents louis. J'ai vraiment été sur le point de me brouiller avec la marquise de Montmorency qui, pendant trois jours, m'a refusé opiniatrément de partager: enfin je l'ai vaincue; je sens qu'à sa place j'aurois plus de générosité. Je vous embrasse de toute mon ame, cher et trop cher Adolphe! La nouvelle année ne me permet-elle pas au moins cette liberté?

LIIe. LETTRE.

15 Janvier 1677.

IL n'y a que vous, cher comte, qui puissiez avoir plus de prix que vos lettres; on vous adoreroit même en ne vous connoissant que par elles. Oui, je crois, je suis sûre de tout ce qu'elles me disent; mais je ne sais, ni ne dois peut-être exprimer aussi bien tout ce que je sens pour vous.

Votre caisse nous est arrivée trois jours avant votre lettre; vous avez mis à contribution tous les parfumeurs de l'Italie et de la Provence : un envoi si considérable m'a mise en état de faire beaucoup de libéralités.

Je suis quitte de toutes mes cours. Le roi m'a fait l'honneur de me parler toutes les fois que je me suis trouvée à portée de lui; Monsieur m'a comblée

de choses flatteuses. M'étant trouvée au petit cercle particulier de Madame, et madame de Nemours s'y étant aussi trouvée, la conversation me fournit l'occasion de lui dire des choses si piquantes et si directes, qu'elle ne s'y méprit point. L'excès de son embarras mit tout le monde dans la confidence; et Madame, qui ne l'aime point, me seconda si parfaitement, qu'on auroit pu la soupçonner d'être avec moi d'intelligence. Madame de Nemours, depuis son retour à Paris, boude la marquise de Montmorency, qui ne sachant pas un mot de ce qui s'est passé chez Madame, se met l'esprit à la torture pour savoir ce que cela peut signifier. Madame de Montespan étoit superbe, et son maintien plus impérieux que jamais. Je ne sais pourquoi je suis pour elle un objet d'aversion. Sa sœur est d'une impertinence divertissante.

Mon oncle s'occupe fort de marier sa fille; elle a dix-neuf ans, et cent

mille écus du bien de sa mère. Il se présente plusieurs partis ; M. de Lévi, M. de Lannion, M. Descars. Ma cousine n'est ni spirituelle ni jolie, ni ce qu'on peut appeler bien faite ; mais elle est grande, sa tête est bien placée ; elle marche bien, et tout cela lui donne assez bonne grâce.

On réserve les choses intéressantes pour les dernières. Apprenez donc, M. le comte, que j'ai soupé hier avec madame la comtesse de Grignan, à l'hôtel de Lesdiguières. Nous étions vingt-deux à table ; ma bonne fortune me plaça auprès de la divinité, dont il me fut impossible d'obtenir un peu plus que des monosyllabes : je m'en égaierai avec madame de Coulanges ; je soupe ce soir chez elle. Je ne puis donc vous dire mon sentiment que sur la figure de madame de Grignan : Je la trouve fort au dessous de sa réputation ; ce ne seroit que dans une disette de beautés qu'on pourroit, ce me semble,

s'aviser de la trouver belle. Mais j'oublie, cher Adolphe, de répondre à vos questions. Mes enfans se portent à merveille; mon fils toujours entre sa nourrice et le curé d'Atis; et ma fille toujours à Belle-Chasse, faisant enrager ses maîtresses et ses camarades : je la vois rarement pour la punir, ce qui ne la punit point du tout. L'anglois va bien; l'astronomie un peu lentement, cependant je m'en occupe toujours; et s'il vous plaisoit de revenir, je serois fort en état de vous en donner les premiers élémens. Le tems est si coupé l'hiver, qu'on ne fait pas la moitié des choses que l'on voudroit faire; par exemple, il faut malgré moi que je vous quitte : vous le croyez aisément, cher Adolphe, que c'est malgré moi.

LIIIe. LETTRE.

29 Janvier 1677.

CE sera M. le chevalier de Parade qui vous remettra cette lettre, cher Adolphe ; il part demain très-content de la manière dont son affaire s'est terminée ; et je le suis fort, d'avoir eu quelque part au succès d'une chose qui vous intéresse. Je vais être occupée de bien des détails qui ne me conviennent guère ; mon oncle veut absolument me faire la dame d'atour de sa fille qu'il marie dans quinze jours. Ce n'est avec aucun de ceux que je vous avois nommés ; mais avec le marquis de B***, jeune homme de vingt-cinq ans, d'une jolie tournure, aimable et bon sujet, à ce que tout le monde dit, attendant la grandesse et beaucoup de fortune. Ses parens lui donnent douze

mille livres de rente, et six ans de nourriture. Ce mariage vous paroîtra magnifique; mais il vous surprendra moins, lorsque vous apprendrez que ce frère aîné de ma mère, établi au Mexique, et dont on n'avoit reçu depuis quinze ans aucunes nouvelles, est mort sans laisser d'enfans. On mande que sa succession monte au moins à quinze cents mille livres. Nous sommes trois héritiers: par le testament dont on nous a envoyé la copie, mon oncle a la moitié de ce bien pour lui seul; ce qui l'a mis, comme vous voyez, fort en état d'ajouter deux cents mille francs à la dot de sa fille. Quant à moi, je me trouve fort contente de ma part à cette succession, qui se trouve dégagée des douleurs et des regrets dont presque toutes les autres sont empoisonnées. Ce qui est fort plaisant, c'est le dépit de M. de L*** à chaque succession qui m'arrive; s'il faut qu'il m'en survienne encore une, il est sûr

qu'il voudra se démarier. J'avois prévu le plaisir que vous feroit l'Histoire des Juifs, et j'en suis charmée: Ce sera la première lecture que je ferai faire à ma belle-fille : je la remets à cet été. J'ai tenu bon pour qu'elle ne connût jusqu'à présent que des livres classiques. On m'a laissée lire de trop bonne heure ; la lecture des choses frivoles détourne de l'application, et la lecture des choses trop sérieuses dégoûte de la lecture. Ma belle-fille jusqu'à présent n'a point du tout de littérature ; je veux qu'elle ait du bon esprit avant que d'avoir du bel-esprit. Mais elle n'est point du tout ignorante pour son âge ; elle entend assez bien les principes de sa langue ; elle la parle ; elle l'écrit assez correctement ; elle explique joliment l'anglois, le parle un peu ; elle a une idée suffisante de la géographie, de l'histoire sainte, de la fable, de l'histoire de France ; elle prend quelques teintures d'astronomie ; la conversation de made-

moiselle Broon l'instruit; la mienne ne lui est peut-être pas non plus inutile.

Disons un mot de madame de Grignan : Elle étoit d'un certain souper que je fis chez madame de Coulanges, quelques jours après que je l'eus rencontrée à l'hôtel de Lesdiguières. Madame de Sévigné étant avec elle cette seconde fois, me fit l'honneur de me la présenter. Comme j'étois arrivée avant la mère et la fille, qui vinrent fort tard, je m'étois fort librement expliquée sur leur compte avec madame de Coulanges, laquelle, après avoir beaucoup ri de mes observations, me dit, en continuant de rire: Mon Dieu, que vous allez prendre mauvaise opinion de moi! car il est certain que je devrois me fâcher. Au surplus, comme elle vouloit faire valoir l'esprit de son amie, elle fit tant de frais de gaieté, dit des choses si vives, si spirituelles, que madame de Grignan déposant une partie de sa dignité, fut à son tour si brillante, qu'elle

fixa toutes les attentions, et réunit tous les suffrages. Nous étions quatorze à ce souper, et dans le nombre, M. de la Rochefoucault, M. de Brancas, Segrais, M. de Benserade. Je confesse donc qu'il est rare d'avoir autant d'esprit que madame de Grignan, et peut-être impossible d'en avoir plus; c'est dommage qu'elle soit d'une aussi ridicule importance. Je pense qu'elle a rêvé une nuit qu'elle étoit déesse, et qu'aucun réveil ne l'en a jusqu'à présent désabusée. Mais, tandis que je cause avec vous, j'oublie que je dois aller prendre M. de L*** chez le comte de Rouville, pour aller à l'hôtel d'Humières. Bon soir donc, cher Adolphe.

LIVe. LETTRE.

19 Février 1677.

NOTRE mariage est fait d'avant-hier : mon oncle s'est surpassé en magnificence, sans néanmoins avoir donné

dans l'excès. On est fort content de mon savoir-faire, de mon goût et de mon économie; mais j'en dois renvoyer toute la gloire à madame de Roquépine, sans laquelle je ne serois pas sortie d'intrigue aussi honorablement. Ma pauvre cousine étoit déja indécemment amoureuse de son mari en sortant de la messe; jugez de ce qui en sera le lendemain. Nous donnons ce soir à souper à la noce: nous comptons sur cinquante-deux personnes; la marquise de Montmorency me refuse inhumainement de faire la cinquante-troisième. Mon Dieu, cher Adolphe, que je suis mécontente de son amitié! Quelle peu de confiance elle accorde à la mienne! Avec quelle fierté désobligeante elle repousse les foibles services que je suis plus qu'à portée de lui offrir, me promettant toujours de me demander librement, et ne me demandant jamais! Ses affaires sont un chaos qu'on pourroit débrouiller en jetant de l'argent, et ce

sont des contestations continuelles entre elle et M. de L*** à ce sujet; elle ne veut pas qu'il fasse les avances nécessaires, et se fâche sérieusement de ce qu'il ne l'écoute pas. Songez cependant, cher comte, qu'elle ne touche que huit mille francs par an depuis la mort de son mari. J'ai beau lui représenter que j'ai dix mille livres de pension dont je ne sais que faire; que M. de L*** m'ayant donné cette année deux cents louis aux étrennes, je suis sûre qu'il continuera les années suivantes, aucune de toutes ces bonnes raisons ne peut vaincre sa résistance; et la meilleure amie que j'aie dans le monde, celle du moins que j'aime le plus tendrement, me rend l'aisance dont je jouis un sujet de chagrin. Mais elle m'interrompt et me demande à voir cette lettre. Eh bien! qu'elle la voie.

De madame de Montmorency.

Ne croyez pas un mot de ce qu'elle

vous dit, comte; j'use de son amitié jusqu'à l'indiscrétion : je dois à son mari près de trente mille francs, à elle plus de six : de quoi se plaint-elle, cette ingrate? Avec qui dans le monde en agirois-je ainsi? Grondez-la de ces calomnies. Beuvron a gagné deux mille louis au jeu du roi. Voilà ce que je sais de plus nouveau. Bon jour, aimable comte; pour appaiser notre amie, je me dévoue à souper ce soir avec la noce.

*Madame la comtesse de L*** continue.*

La voilà partie. Que vous semble de ses défenses? quel désobligeant calcul! Puisqu'elle vous met, cher Adolphe, dans sa confidence, ne la ménagez pas, je vous en prie, dans votre réponse. Il y a plus de huit jours que je n'ai vu vos enfans et les miens; je ferai venir cette bonne compagnie la semaine prochaine. Adieu; je voudrois causer encore un moment avec vous; mais hélas! fait-on la moitié de ce que l'on veut dans ce monde?

LVe. LETTRE.

5 Mars 1677.

C'EST M. de Pomponne qu'il faut remercier, cher Adolphe, et non pas moi qui n'ai rien fait de fort utile pour M. le chevalier de Parade, et qui me serois trouvée trop heureuse de le servir, dès qu'il est votre ami. Relisez Montaigne, et voyez si le corps remercie le bras des services qu'il en reçoit. Je remettrai moi-même votre lettre à ce ministre, si différent des autres ministres qu'on ne voudroit jamais approcher que le jour de leur renvoi: plaisir que sa majesté, par d'assez bonnes raisons, ne nous donne guère. Vous dites, cher comte, que je ne réponds pas exactement à vos questions. Cela se peut quelquefois: je vous écris souvent avec précipitation; la marche de nos lettres est irrégulière;

c'est un inconvénient que les grandes distances rendent inévitable, à moins qu'on n'ait la patience, de part et d'autre, d'attendre une réponse avant de récrire; ce qui seroit encore pis. Cependant il me paroît que tous mes oublis se bornent à ne vous avoir rien dit depuis long-temps du père Bourdaloue : il vient dîner avec nous beaucoup trop rarement pour le plaisir qu'il nous fait; mais il est occupé, recherché, assujetti. Nous avons fait une autre connoissance, d'un ordre fort différent, et d'un grand mérite aussi dans un autre genre; c'est celle de Lully, dont la conversation est aussi bonne que les opéra; il a sur-tout des reparties vives et heureuses. Il est enchanté, au pied de la lettre, de nos petits concerts, et trouve qu'on n'exécute aussi bien sa musique nulle part. Ma belle-fille devient une bonne et très-agréable musicienne; et comme c'est presque mon ouvrage, j'y mets un peu d'amour propre. Vous ne

savez pas, cher comte, que votre fils aîné a la voix très-jolie; il va depuis long-tems toutes les semaines à Belle-Chasse, mademoiselle Broon toujours présente. Ma belle-fille s'est amusée à lui apprendre de mémoire plusieurs duo. On m'en a fait le plus grand mystère ; de façon que la semaine passée j'en eus toute la surprise. Je lui ai envoyé le maître de ma belle-fille, sans attendre votre permission ; il lui donnera de bons principes, et nous ferons le reste. Ne trouvez-vous pas singulier que ce jeune homme, qui ne peut pas danser en mesure, ait l'oreille la plus juste pour le chant, et tellement qu'il exécute des duo de mouvemens avec beaucoup de précision? Le chevalier veut apprendre aussi la musique; dites si vous l'approuvez : je vous avertis qu'il n'a pas plus de voix qu'une grenouille. Au surplus, il ne vous en coûteroit qu'une pistole par mois pour le satisfaire; c'est le prix

des maîtres de couvent et de collège.

Nous ne savons rien de nouveau sur notre succession; elle est sûre; elle est considérable; mon oncle et M. de L*** sont plus capables que moi de s'en occuper et de la suivre.

Bon soir, cher Adolphe; il me semble que je n'ai rien laissé en arrière, sinon certaines vérités que je tiens renfermées dans mon cœur; mais depuis long-temps vous en avez la clef.

LVIe. LETTRE.

26 Mars 1677.

JE sais, mon cher Adolphe, que vous avez écrit à madame de Montmorency, et je ne doute pas que vous ne lui ayez parlé selon mes directions; car il n'y a pas eu moyen de voir cette lettre: vous auriez bien dû m'en envoyer la copie. J'ai fait un voyage de deux jours

à Versailles la semaine dernière. Les intrigans sont très-agités à deviner ce que deviendra certaine apparence de goût que marque sa Majesté pour une fille de Madame. Vous pouvez bien ne la pas connoître : c'est une chanoinesse du Poussay, nommée madame Deludre, fort belle, mais dénuée d'agrément et de grâces, et dont le parler est ridicule, pour ne pouvoir prononcer trois ou quatre lettres de l'alphabet. J'ai vu cette beauté en présence du Roi ; il la regarde beaucoup ; il la desire peut-être ; mais j'assure qu'il ne l'aime point. Cependant l'ancienne et l'altière Sultane en est d'une humeur, d'une aigreur qui la rend inabordable. Je parle de tout ceci par ouï-dire, ne l'ayant ni vu, ni cherché. Nous dinâmes deux fois à Versailles chez M. de Pomponne, quoique nous fussions invités ailleurs, entre autres chez madame de Richelieu : c'est dans sa société, je dis de madame de Richelieu, qu'on trouve-

roit l'objet dont le roi est réellement touché, et l'on doit assurément donner à l'esprit tout l'honneur de cette conquête, la beauté de cet objet étant au moins sur son déclin. De la manière dont va votre fils, il saura dans trois mois la musique : ma belle-fille met un grand zèle aux répétitions. J'ai défendu qu'on apprît ni duo, ni chansons jusqu'à nouvel ordre. Cependant mademoiselle Broon, qui donnoit de petites leçons d'anglois à votre fils, n'est pas trop contente d'y voir la musique préférée.

Mademoiselle de Mérode se marie ; on ne dit pas à qui. Le marquis de Choiseul est assez mal d'une fluxion de poitrine. Je veux vous mettre dans la confidence d'un tour que je prépare à la marquise de Montmorency. Je la mène ce soir, avec le comte de Rouville, souper à l'hôtel de la Vieuville : on y fera un beau lansquenet ; un piquet occupera la marquise à son ordi-

naire. Je lui demanderai cinq louis pour être d'un quart avec moi : le lansquenet est le jeu qui m'est le plus favorable. Je donnerai le mot au comte de Rouville pour qu'il exagère ma fortune, sans lui faire part de mon motif; nous verrons ce qui en arrivera. Notre amie n'est-elle pas insupportable de me réduire aux expédiens ?

Puisque vous voulez que je vous parle du père Bourdaloue, vous saurez que je lui donne demain à dîner avec un homme dont l'esprit fait grand bruit, et qni est neveu de Corneille. On le nomme Fontenelle. Il fait des vers que beaucoup de gens admirent, et dont beaucoup se moquent. Racine et Despréaux sont du parti des rieurs. Je ne connois point ses vers; la plupart sont des éclogues. Nous tâcherons de l'engager à nous en dire quelques-unes, et nous verrons ce que notre orateur en pensera. C'est à madame de Scudery que nous avons l'obligation de cette nou-

velle connoissance. A propos de gens d'esprit, je ne vous ai pas dit que le marquis de Termes a repris le train de nous venir demander à dîner une et deux fois la semaine : il est toujours bon à reprendre. Je suis fort aise que M. le marquis de Vence se souvienne toujours de moi ; je craignois qu'il ne m'eût oubliée, vu le tems que vous avez passé sans me parler de lui. Vous êtes donc négligent aussi, cher Adolphe!

LVIIe. LETTRE.

11 Avril 1677.

Vous nous avez tous émus, cher Adolphe, avec l'histoire de votre petite orpheline. Quel excès de sensibilité dans un âge aussi tendre ! Quelle constance dans ses regrets ! Quoi ! personne n'a pu découvrir qui étoit cette femme établie depuis cinq ans dans votre

ville? Vous dites qu'elle y vivoit solitairement, mais honnêtement; qu'elle avoit une femme pour la servir, et qu'à sa mort il ne s'est point trouvé de dettes. Il falloit bien qu'elle touchât de l'argent, puisqu'elle payoit exactement ses dépenses. Comment, point de contrats! point d'actions! point de lettres! aucun renseignement! on n'a trouvé chez elle que deux cents francs d'argent. Envoyez-nous cette petite fille, cher Adolphe, avec la bonne femme qui a servi si fidélement la mère. M. de L *** se chargera de la pension de cette enfant; le reste sera mon affaire. Si la vieille femme ne veut pas rester à Paris, je lui donnerai de quoi s'en retourner chez elle. Faites partir, cher Adolphe, la petite fille et la bonne aussitôt que vous aurez reçu ma lettre.

Il faut que je raccommode un peu Madame de Montmorency avec vous. Je vous mandai par le dernier ordinaire le projet que j'avois de jouer au lans-

quenet à l'hôtel de la Vieuville, et d'associer la marquise à ma fortune. La providence bénit mes intentions, et je gagnai quatre-vingt-deux louis. Tout le monde se récria contre ma fortune. En reconduisant la marquise de Montmorençy chez elle, je lui dis que je l'attendois à dîner le lendemain, et que je la suppliois d'arriver de bonne heure. Elle vint à midi et demi : je passai dans mon cabinet avec elle. Vous me donnâtes cinq louis hier, lui dis-je, vous vous le rappelez sans doute; j'en ai gagné cent, par conséquent j'en ai trente à vous remettre. Cela ne se peut pas, me dit-elle en rougissant extrêmement, vous exagérez; pourquoi voulez-vous me surprendre? Pourquoi ces voies détournées pour m'obliger? Elles m'offensent. — Mais je ne vous trompe pas, lui dis-je; n'avez-vous pas entendu tout le monde me reprocher mon bonheur? — Vous n'avez point gagné cent louis, me dit-elle; je n'aime pas qu'on me

me trompe. — Et moi, madame, lui répondis-je avec hauteur, je n'aime point qu'on me méprise. A ces mots, elle me pressa dans ses bras; elle pleura (c'est une affaire pour elle.) Je reçus mal ses caresses. Voyant que j'étois sérieusement piquée: — Eh bien, me dit-elle, je veux croire tout ce que vous me dites. — Vous me faites une belle grâce, lui répondis-je; oh! je n'oublierai jamais... — Qu'exigez-vous en réparation? reprit-elle vivement; prononcez. — C'est à votre cœur à le trouver, lui répondis-je; mais il faut que la réparation soit complète, car je suis profondément blessée. — Allons, me dit-elle, je vois bien que cent louis obtiendront mes lettres d'abolition; et, d'assez bonne grâce, elle prit les cent louis qui étoient sur mon secrétaire. Au moins, me dit-elle, d'ici à long-tems, vous n'aurez point d'inquiétude sur ma situation. — Mon Dieu, lui ré-

pondis-je, ne diminuez pas le prix de votre généreux procédé.

Voilà, cher Adolphe, la copie littérale de notre dialogue ; je pense que votre lettre a fait perdre quelque chose à son insultante fierté. Mais la voici qui descend de carrosse, je me presse de fermer ma lettre.

LVIIIe. LETTRE.

25 Avril 1677.

VOICI, cher Adolphe, une lettre de vous qui m'arrive ; elle est certainement la bien venue, et la tendrement reçue ; mais elle ne répond, comme de coutume, qu'à l'avant-dernière des miennes. J'ai de l'impatience que vous m'annonciez l'arrivée, ou du moins le départ de cette pauvre petite dont je ferai ma troisième fille ; peut-être cela portera-t-il bonheur aux deux autres.

Il n'y a pas d'inconvénient, au contraire, à profiter du premier mouvement de compassion qu'on a pour elle dans votre province; moissonnez ce que vous pourrez. Vous dites qu'on a fait un peu plus de quarante louis des nippes de sa malheureuse mère; en y joignant ce que vous obtiendrez de la pitié généreuse de M. le premier président, de M. l'intendant, et de l'évêque, nous pourrons lui faire une petite rente viagère, placée chez nos bons religieux, à laquelle nous ne toucherons pas, pour la doubler dans quelques années. Ma belle-fille ne parle plus que de Bathilde; mademoiselle Broon même perd à son occasion presque la moitié de son heureux sang-froid, et ma méchante petite fille dit: Bon! en voilà une que je veux faire damner. Je vous rends ses propres expressions, et je vous avoue, cher Adolphe, que je commence à m'alarmer de l'inflexibilité de ce petit caractère.

Nous eûmes hier un dîner, composé de la marquise de Montmorency, madame de Coulanges, madame de Médavi, madame de Roquépine, le comte de Rouville, le comte d'Osmont, le marquis de Termes, M. de Benserade, Lully. Il y eut une petite table dont ma belle-fille fit les honneurs, à mademoiselle de Médavi, les petits de la Salle et leur sœur, et nos deux petites voisines, sans oublier vos enfans. Après le dîner, nous donnâmes un concert qui fut trouvé charmant et merveilleusement exécuté. On dansa quelques menuets et contredanses; ensuite la petite de Médavi et le chevalier nous enchantèrent. Ma belle-fille dans cette partie n'eut que le second rang. Madame de Montmorency, madame de Coulanges, le comte d'Osmont et Lully restèrent à souper. Ce dernier est infiniment aimable et amusant. La marquise et moi sommes ensemble dans le point de perfection; mais

je crains les rechûtes. Plus je fais d'observations, et moins je trouve d'esprits aussi raisonnables que le vôtre et le mien, soit dit sans vanité pour la part que je me donne, et dont je vous renvoie, cher Adolphe, au moins la moitié de l'honneur.

LIXe. LETTRE.

15 Mai 1677.

JE vous écris, cher comte, au moment où je reçois votre lettre, et je ne vous dirai qu'un simple mot. Mon oncle m'envoie prier de me rendre promptement chez lui; sa fille a fait une chûte effroyable : on la soupçonne d'être grosse; mais il est un Dieu pour les étourdies comme pour les ivrognes. Vous m'annoncez l'arrivée de Bathilde pour la semaine prochaine; j'en suis ravie; j'aurai bien soin de cet enfant

dont vous avez été le premier protecteur, et la tenir de vous me la rendra plus intéressante.

LXe. LETTRE.

23 Mai 1677.

NOTRE cousine a pensé mourir de sa chûte; on l'a saignée neuf fois; elle est heureusement hors d'affaire. C'est pour le coup que M. de L*** se seroit démarié. Vous voyez combien j'ai de motifs de me réjouir d'avoir manqué cette succession; je vous assure, cher Adolphe, que je l'ai vue me menacer avec une vraie crainte, sans aimer beaucoup ma cousine, qui ne sera jamais qu'une folle et qu'une sotte. Bathilde est donc arrivée le dix-huit; on avoit eu la sottise de lui dire qu'elle trouveroit sa mère chez moi; de façon qu'elle entra toute gaie dans ma chambre,

en disant avec vivacité : où donc est maman ? où est-elle ? Ne me la cachez pas, que je l'aille chercher. Et sur ce que je lui répondis, qu'elle ne la trouveroit point ici ni ailleurs, qu'elle étoit bien où elle étoit, et si bien qu'elle ne vouloit plus revenir, elle fit des cris si perçans, que je la fis emporter. Le lendemain je la conduisis au couvent, où depuis huit jours j'avois retenu sa place. Je l'ai fort recommandée à la première maîtresse que j'aime et que j'estime beaucoup. Ma belle-fille avoit grande envie de la prendre dans son appartement, et de l'élever, aidée des conseils de mademoiselle Broon. J'étois bien tentée de lui faire ce plaisir ; mais il est mieux que Bathilde soit à la classe. Je n'ai point encore fixé mon plan par rapport à elle ; j'ai le tems d'y réfléchir. Nos religieux ont pris la somme que vous m'avez fait remettre, sur le pied du denier huit ; ce qui lui fait trois cents soixante livres de revenu,

que nous replacerons tous les ans en y remettant l'appoint. La bonne Geneviève est au couvent aussi, mais en dehors; elle rendra de petits services aux tourières; les religieuses la nourriront, et je lui donnerai quelque chose par mois. Je n'ai pu tirer d'autres éclaircissemens de cette pauvre fille, que ceux qu'elle vous a donnés; elle dit que Bathilde aura sept ans à Noël : je la trouve bien foible et bien petite pour son âge. Ma belle-fille qui vint ici hier, me dit qu'elle ne vouloit pas manger, qu'elle ne regardoit pas les joujoux qu'on lui donne, et qu'elle pleuroit du matin au soir : voir Geneviève deux fois par jour, est le seul moyen de la consoler un peu. Voilà tout ce que je puis vous dire de votre petite protégée, quant à présent.

Le goût du roi pour la belle chanoinesse paroît devenir sérieux; jugez quelles alarmes! Madame de Grignan se trouve fort mal du séjour de Paris.

Je la vis la semaine dernière chez madame de Coulanges; je la trouvai maigrie et abattue; elle se plaint de sa poitrine. Madame de Sévigné pleure tendrement sa mort en sa présence, et lui dit pathétiquement qu'elle est pulmonique, étique, asthmatique, et tout ce qu'il y a de plus funeste en ique; de façon que cette mourante beauté, que je ne crois malade que des oppressantes caresses de madame sa mère, partira ces jours-ci pour Grignan. J'ai voulu parier contre madame de Coulanges, qu'on en recevroit de meilleures nouvelles dès la seconde poste. Nous coucherons après demain à Atis, et nous y passerons le mois de juin tout entier. Nous emmenons l'abbé le Bossu; il veut bien nous donner huit jours: nous allons donc parler astronomie tout à notre aise, car nous serons seuls avec lui, M. de L*** allant passer quelques jours à Chantilly; il viendra nous rejoindre le douze, et

trouvera madame de Montmorency, madame de Roquépine, le chevalier de Pont, le comte d'Osmont, et un ancien écuyer de feue Madame, qu'il aime beaucoup, et qui est assez aimable. Cette bonne compagnie viendra s'établir ici du dix au onze. Plusieurs personnes nous ont promis de nous venir voir. Mon Dieu! se peut-il que tous les voyages se fassent sans vous, cher Adolphe? je m'en meurs.

LXIe. LETTRE.

Atis, 4 Juin 1677.

NOUS sommes ici dans une espèce de retraite dont mon cœur et mon esprit s'accommodent fort, cher Adolphe; j'y pense, non plus souvent, mais plus librement à vous. Je m'y occupe d'une science que vous avez toujours désiré de connoître, et je me fais un plaisir

de me mettre en état de vous en amuser quelques jours. Hélas ! quand ce jour heureux viendra-t-il ? L'abbé le Bossu, qui ne vouloit nous donner qu'une semaine, veut bien rester encore avec nous celle-ci. Nous lui laissons toutes ses matinées entières, et la liberté de se retirer à minuit, heure où mademoiselle Broon et ma belle-fille se retirent aussi. Je n'ai donc personne pour mes veillées ; le souvenir de mon cher Adolphe me suffit ; le regretter, le desirer, relire ses lettres, est l'intéressante occupation qui me conduit souvent jusqu'à l'aurore. J'ai trouvé mon fils, que je n'avois pas vu depuis le mois de mars, grandi, embelli, fortifié ; il me paroît si bien des soins de sa nourrice, et de l'éducation de son curé, que je le laisserai avec eux tout l'hiver. J'enverrai le neuf des chevaux à la marquise de Montmorency qui viendra avec le comte d'Osmont ; j'attends le onze le reste de notre com-

pagnie : vous savez qu'il faut du monde à M. de L***. J'ai laissé Bathilde au couvent, toujours dans les larmes. Vous n'y pensez pas, cher comte, de me donner des éloges sur les petits services que je veux rendre à cet enfant ; ils se bornent à si peu de chose ! Je suis fâchée du dérangement de santé de madame de Panis, par l'intérêt que vous y prenez, et par l'opinion que vous m'avez donnée d'elle : je songeois l'autre jour qu'il y avoit bien long-tems que vous ne m'en aviez parlé ; je voulois vous en faire des reproches. Il faut vous dire un trait de ma fille, que sa sœur m'a conté : j'imagine que vous le trouverez plaisant. Elle a une petite camarade, plus âgée qu'elle d'un an, qui l'amuse beaucoup en lui lisant des contes des fées. Après en avoir entendu plusieurs : Je m'en vais vous en conter un à mon tour, lui dit ma fille. Il y avoit un roi fort bête ; il avoit perdu sa femme, et avoit d'elle une petite

fille fort jolie. Ce roi si bête se remaria à une princesse, vieille comme madame la prieure, laide comme madame St. Benoît, (c'est une de ses maîtresses) grogneuse comme la sœur Gertrude. Cette vilaine femme, dès qu'elle eut épousé le roi, gronda toujours sa jolie petite belle-fille, la faisoit lire du matin au soir, vouloit lui faire apprendre un catéchisme encore plus ennuyeux que le mien. Que fit la petite princesse? Elle s'enfuit avec un page bien espiègle, et fut trouver sa marraine qui étoit fée. Que voulez-vous, ma jolie petite filleule? lui dit la fée. Ma chère marraine, lui repondit la jeune princesse, je suis fort ennuyée d'être petite, je vous prie de me rendre aussi grande que ce bel arbre qui passe les murs de vôtre jardin. La fée la touchant de sa baguette lui dit: Allez, mon enfant, quand vous rentrerez au palais du roi, vous serez grande comme le bel arbre. La petite princesse remercia bien sa marraine; et

tout le long du chemin elle grandissoit, grandissoit! Arrivée près du jardin de sa belle-mère, elle dit à son page: Courez bien vîte avertir la reine que la grande fée l'attend ici. Le page y fut, et la reine vint. Bon jour, madame, lui dit la petite princesse, qui étoit devenue si grande qu'on ne pouvoit plus la reconnoître; venez vous promener avec moi au bord de la rivière. La reine y alla comme une sotte; et quand elle fut bien loin, la princesse la prenant par la tête, la jeta tout au fond de l'eau. Après cela, elle dit à son page: Reconduisez-moi chez ma marraine; et quand elle y fut, elle lui dit: Ma chère marraine, je m'ennuie à présent d'être si grande, cela m'incommode; faites-moi redevenir petite comme j'étois; et quand elle fut devenue petite, elle revint au palais. Tout le monde cherchoit la méchante reine: Vraiment, dit la petite princesse au roi, ne la cherchez pas davantage; je viens

d'avec elle, une grande fée l'a jetée dans la rivière; elle est bien là.

Je vous écris cette folie sous la dictée de ma belle-fille, qui m'assure n'avoir ni corrigé, ni embelli ce conte. Bon soir, cher Adolphe; je vous laisse là-dessus.

LXIIe. LETTRE.

Atis, 20 Juin 1677.

MON postillon m'apporte dans l'instant votre lettre, mon cher Adolphe. Je suis agitée du tourment qu'on vous donne, et des difficultés que vous éprouvez pour faire le bien et les affaires du roi. Heureux ceux qui n'ont à se mêler que des leurs! Mais tout le monde n'a pas là-dessus la liberté du choix. Le mauvais état de madame de Panis me touche fort; j'espère que son courage la sauvera. Madame de Coulanges, qui nous

est venue voir, nous a dit que madame de la Fayette étoit revenue de Saint-Maur bien malade d'une colique, avec de la fièvre; on l'a saignée une fois. M. de la Rochefaucault en est fort allarmé : c'est une amitié de bel exemple celle-là. Mais les beaux exemples sont beaucoup loués et peu suivis. Au fonds de société que vous me connoissez, se joint des visites de Paris et des environs. Ce genre de vie a son mérite; cependant je préférerois celui que nous avons mené d'abord; je le trouvois plus agréable et plus solide. Ma belle-fille a le bon sens d'être du même avis, et de laisser le sallon, pour aller dans sa chambre lire l'Histoire des Juifs, qui lui fait un grand plaisir. Quand elle l'aura finie, je la lui ferai relire pour qu'elle en fasse l'extrait.

Les lettres que nous recevons de Paris ne nous apprennent rien de fort intéressant. La fantaisie du roi pour la belle chanoinesse n'a duré qu'un

moment; on la dit malade à Saint-Cloud. L'abbé de Noailles a refusé l'évêché de Mende; ses parens n'ont pu consentir à cette espèce d'exil. Voilà ce que nous savons à peu près. Le comte de Rouville doit ces jours-ci nous amener le père Bourdaloue ; ils resteront avec nous tous deux jusqu'à la fin du voyage. Mais à propos de voyage, madame de Coulanges s'est trouvée forcée de m'avouer que la santé de madame de Grignan a commencé, en quittant la banlieue, à donner espérance : madame de Sévigné s'en réjouit avec une sorte de confusion. La marquise et moi parlons de vous sans cesse; elle se plaît beaucoup ici, et je suis fort aise de l'y retenir. Je m'accommode toujours aussi du commerce intime de madame de Roquépine. La Fiesque nous est venue voir ; elle n'auroit pas demandé mieux que de rester avec nous quelques jours, mais nous n'avions pas de chambres vides. Adieu,

cher comte ; il est tard, ou plutôt matin : je prends sur mon sommeil pour vous écrire, n'ayant souvent pas un quart d'heure à moi dans la journée ; mais soyez bien sûr qu'aucune distraction ne vous absente de ma pensée.

LXIII°. LETTRE.

Paris, 4 Juillet 1677.

Que l'état de madame de Panis me touche, mon cher comte ! Quoi ! vous la croyez sans ressources ! Elle-même en juge ainsi, et se voit dépérir de jour en jour avec une tranquillité qui tient de l'indifférence ! Qu'il seroit douloureux de perdre une amie aussi aimable, pleine de raison, de jugement, de bonté, d'un commerce aussi poli, aussi sûr, et de la perdre presque à la fleur de son âge ! Je sens combien ce spectacle est triste pour vous ; mais

j'avoue en même tems que vous ne devez pas vous l'épargner. On ménage trop peu les mourans; on les quitte; on les abandonne; on les fuit; on enlève une femme à son mari; on arrache des enfans des bras de leur mère. Je hais cette pitié foible et barbare à la fois; je n'en aurai jamais une semblable. Nous sommes à Paris d'hier. Notre séjour à la campagne a réussi au gré de tout le monde. Je viens de remener mademoiselle de L*** à Belle-Chasse. On m'a priée de ne point voir ma fille. J'ai cédé; autant vaut-il ne la pas voir, que d'être obligée, la voyant, de la maltraiter. J'ai trouvé, comme vous, cher Adolphe, son petit conte fort plaisant; mais j'aimerois mille fois mieux un seul trait de bon cœur, que mille saillies. J'ai vu Bathilde; elle commence à s'accoutumer au couvent, et à ne plus parler de sa mère; mais elle est presque étique, je crains qu'elle ne vive pas. Je l'ai fait passer pour la

fille d'un commerçant qui étoit depuis quelques années parti pour les Indes, et dont on n'avoit point de nouvelles. Cette pauvre petite est douce et craintive. Ma fille cherche à la faire enrager, mais on y met bon ordre. Nous eûmes le père Bourdaloue les derniers jours de notre voyage. Il n'y a que votre esprit dans le monde qui soit plus aimable que le sien; et ce qui me fait voir que la préférence que je vous donne n'est pas une illusion, c'est que madame de Montmorency pense là-dessus comme moi. Madame de Coulanges nous a fait prier à souper pour ce soir; mais M. de L*** étant invité chez M. le duc de Saint-Aignan, j'irai seule avec la marquise. Je cause avec vous en l'attendant. La faveur de madame de Montespan prend, dit-on, de nouvelles forces; toutes les distractions, toutes les comparaisons tournent à sa gloire, et lui fournissent de nouveaux triomphes. On dira là-dessus

tout ce que l'on voudra, le roi ne l'aime plus, je vous en assure; et le seul avantage de cette impérieuse maîtresse, c'est qu'il n'en aime pas une autre, ou plutôt que celle qu'il aime . .

. . . .

. . . .

Madame de Montmorency, qui paroît, dit qu'il est huit heures et demie, que nous sommes loin de la place royale, et qu'il faut partir. Nous vous embrassons tendrement toutes deux; bien tendrement, en vérité, cher Adolphe.

LXIVe. LETTRE.

22 Juillet 1677.

VOUS faites bien, cher comte, de ne vous pas livrer aux foibles espérances que madame de Panis vous donne; mais il ne faut pas non plus les repousser. La nature fait journelle-

ment des miracles plus imposans que ne seroit celui de guérir votre amie, et son âge est celui des ressources. J'aime que son médecin se persuade qu'elle guérira. Je n'ai aucune confiance dans un médecin qui désespère de l'état de son malade; il n'essaie rien, et le laisse tout librement mourir. J'ai lu quelque part qu'on ne feroit jamais le possible, si l'on ne tentoit l'impossible. J'approuve infiniment cette proposition. J'ai fait toute seule la semaine dernière un voyage de deux jours à Versailles. Madame de Coulanges m'a fait prier à dîner par M. de Louvois, qui, grâce à elle, m'a parfaitement bien reçue. Ce ministre, habituellement brusque, est momentanément fort aimable; nous eûmes le bonheur de le rencontrer dans ce fortuné moment : son esprit me paroît prodigieux. Je ne dînai qu'une fois avec M. de Pomponne, et la fortune me ménagea une demi-heure de tête-à-tête avec

lui ; je le divertis d'un mot de madame de Cornuel, que voici : La Saint-Loup fut la voir il y a quelque tems, et lui dit, après avoir passé plus d'une heure avec elle : Madame, on m'avoit bien trompée, en me disant que vous aviez perdu la tête. — Vous voyez, lui répondit madame de Cornuel, le fond que l'on doit faire sur les nouvelles ; on m'avoit dit à moi que vous aviez retrouvé la vôtre.

Aujourd'hui madame de Scudery nous est venu demander à dîner, avec son ami M. de Fontenelle ; nous ne les attendions pas, et nous n'avions d'étrangers que madame de Montmorency, madame de Sainte-Maure, femme de beaucoup d'esprit, et le père Bourdaloue. M. de Fontenelle nous a récité trois églogues, dont une m'a paru très-jolie, et deux fables. Mais ce n'est pas mon sentiment qu'il faut vous dire, c'est celui du père Bourdaloue ; il trouve infiniment d'es-

prit à M. de Fontenelle, de l'invention, de l'art, mais peu d'imagination; une manière neuve, sans être originale; des tours heureux, fins, délicats, mais peu naturels; enfin tout ce qu'on peut demander à un versificateur agréable, et rien de ce qu'on attend d'un grand poète : il nous a rendu tout cela d'une façon si claire, si précise, que j'aurois été ravie, si vous eussiez été à portée de l'entendre.

Il ne nous vient point de nouvelles du Mexique, et nous sommes là-dessus sans impatience. Nous avons retrouvé votre fils presque musicien. Ma belle-fille met un nouveau zèle aux répétitions : ce nous sera un acteur de plus pour nos petits concerts. L'admirable beauté du tems nous fait regretter Atis; mais vous savez ce qu'est la bonne ville de Paris pour M. de L***. Bathilde est, à ce qu'on dit, un peu plus vivante; ce qu'elle aime le mieux, après Geneviéve, c'est mademoiselle

Broon

Broon qui, malgré le sérieux de son caractère, est excellente aux enfans. On va marier la petite de Long-pré à un président de Rouen, fort riche, dont le nom m'échappe : il l'a vue aux Tuileries; sa figure lui a plu; il a pris des informations; et sur ce qu'on lui a dit que les parens n'étoient pas en état de lui donner une grosse dot, il s'est présenté chez eux lui-même, et le lendemain on a signé les articles. La petite personne a seize ans, le prétendu trente-trois; il est d'une assez belle figure : on le dit un peu sot; ce n'est qu'une convenance de plus. Bon jour, mon cher Adolphe; je voudrois bien que vous pussiez me donner de plus rassurantes nouvelles encore de madame de Panis.



LXVe. LETTRE.

9 Août 1677.

C'EST ici la plus belle ferveur pour courir au siège de Charleroy. M. de Louvois partit samedi, lundi le duc de Lesdiguières, le prince d'Elbeuf, M. de Marsan, le marquis de Cœuvres; enfin, *tutti quanti*, pour parler comme madame de Sévigné : son petit baron part comme les autres, ce sur quoi vous entendez d'ici tout ce qu'elle peut dire, dont je pourrois vous rendre compte, ayant soupé avec elle hier chez son amie. On nous y apprit l'extrémité de madame Duplessis-Guénégaud, morte aujourd'hui d'une fièvre inflammatoire. Madame de Sévigné s'empara de son oraison funèbre, s'attendrit, se consola, s'égaya; je vous assure qu'elle fut très-amusante. M. de L*** regrette

madame de Guénégaud, et moi pour l'amour de lui, car je ne connoissois pas même son visage. Mais il faut vous instruire, cher Adolphe, d'un autre événement. Sur les plaintes continuelles que me faisoient les dames de Belle-Chasse, de l'extrême méchanceté de ma fille, je l'ai retirée de leur maison, et je l'ai mise aux dames de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine, entre les mains de madame de Bussy : elle a su prendre et métamorphoser le caractère de l'aînée, elle pourra prendre le même ascendant sur celui de la cadette. Je lui ai dit que j'attendois d'elle ce double prodige. Rien encore n'est désespéré ; ma fille n'a que sept ans : le changement de lieu, la supériorité de madame de Bussy sur la première maîtresse des demoiselles de Belle-Chasse, le tems, l'âge la corrigeront peut-être ; il le faut du moins espérer. J'ai donné à madame de Bussy toute espèce d'autorité sur elle ; je l'ai priée

d'employer tous les moyens qu'elle jugeroit convenables, les plus rigoureux, s'il le faut. Ma belle-fille a été véritablement affligée du départ de sa petite sœur, qui s'en est fait une joie, et l'a dit très-franchement à tout le monde. Cependant l'uniforme de son nouveau couvent l'a fort contrariée, étant d'une coquetterie peu commune à son âge. Mon Dieu! qu'elle a de chemin à faire pour approcher de loin de sa sœur!

C'est beaucoup, ce me semble, que l'état de madame de Panis n'empire pas, et que ses douleurs soient un peu moins violentes. J'ai parlé d'elle à Falconnet; il dit que les eaux de Forges et les bains lui seroient très-convenables. M. de L *** part le quatorze pour Basville; il y restera jusqu'au trente, Savez-vous ce que je ferai dans cet intervalle? J'irai m'établir à Atis avec mademoiselle Broon, ma belle-fille et notre abbé le Bossu, Nous ne

recevrons point de visites. Madame de Montmorency seroit exceptée sûrement; mais Bagnolet la possédera. Je n'en suis pas fâchée; notre petite société ne lui suffiroit peut-être pas. J'ai du mérite à faire le sacrifice de Basville; je m'y serois trouvée en bien excellente compagnie. La santé de Bathilde se fortifie peu à peu : je crains qu'elle n'ait l'esprit foible. Je vous ai mandé, ce me semble, qu'elle ne parloit plus de sa mère depuis quelque tems. Il y a huit jours que se promenant au jardin, vers les six heures de l'après midi, elle quitta brusquement ses camarades, et se laissa tomber en voulant courir dans une autre allée, criant qu'elle voyoit sa mère, et qu'elle l'appeloit. Il n'y avoit personne dans cette allée; mais l'impression de cette petite-fille fut si forte, qu'elle en pleura le reste du jour et une partie de la nuit. Elle n'en a plus reparlé.

Notre cousine n'a point de visions,

mais elle en donne de fâcheuses à son mari. C'est, à la rigueur du mot, une folle ; elle passe le tiers de la journée à sa toilette, exagère toutes les modes, fait une dépense ridicule en chiffons, agace tous les jeunes gens, est impertinente avec toutes les femmes, bavarde sans savoir un mot de ce qu'elle dit. Mon oncle se fâche de ce que je ne veux point aller avec elle. Mais, en vérité, cela n'est point possible ; je la reçois même le plus rarement que je puis, car j'ai honte de son extravagante conduite. La marquise de Montmorency l'abhore. La petite de Modâve est au cinquantième jour d'une fièvre maligne. C'est un Anglois qui la traite, d'une manière que tout le monde trouve bizarre, et que moi je crois fort bonne. Il ne l'a pas fait saigner une seule fois, point d'émétique; mais de petits purgatifs fort doux, beaucoup de lavages acides, aucune espèce de nourriture, pas même de l'eau de

poulet ; il permet qu'on lui donne seulement deux ou trois fois par jour une cuillerée à café de gelée de groseilles, sans framboises, et peu sucrées.

Vos enfans ont dîné avec nous aujourd'hui ; l'aîné a chanté une scène d'opéra avec ma belle-fille, et ne s'en est pas mal tiré ; sa voix est juste et jolie. Je leur donnerai des chevaux pour venir nous rechercher à Atis la veille de notre départ qui sera le vingt-neuf, voulant me trouver à l'arrivée de M. de L***. Vous voilà, cher Adolphe, bien informé de mes projets et de ma conduite, et vous devez l'être mieux encore de tout ce que je sens, mais que je n'exprime pas.

LXVIe. LETTRE.

23 Août 1677.

SAVEZ-VOUS, cher comte, que je n'approuve pas du tout les fréquens voyages

de M. de Vence? Un ou deux par an pourroient se passer, mais quatre! qui feront une absence de cinq mois: quatre! sans quatre raisons absolues, ce libertinage ne peut se pardonner ni se comprendre. La conduite de M. de Castellanne est bien plus sage. Je suis ravie que celui-là du moins vous reste, et pour vous, cher Adolphe, et pour madame de Panis à qui les consolations de l'amitié deviennent si nécessaires. Nos goûts, moins inconstans que ceux du marquis de Vence, nous rendent toujours notre solitude fort agréable, tellement qu'encore que les chevaux ne nous manquent point, nous n'avons pas songé à nous en servir, contentes de nous promener sur notre terrain.

Nous faisons des progrès dans l'astronomie; mais il ne faut pas s'en faire accroire; mademoiselle Broon nous devance si fort, que je ne doute pas qu'elle ne soit au point, avant peu,

de prévoir les éclipses, et d'annoncer les comètes. Pour moi, qui n'ai pas de si hautes prétentions, je sens que j'en saurai ce qu'il m'en faudra pour jouir du spectacle du ciel avec un intérêt plus éclairé que je ne faisois précédemment. Voici nos degrés : mademoiselle Broon est mon répétiteur, et je suis celui de ma belle-fille. Nous parlons beaucoup anglois, le matin seulement, afin de ne pas ennuyer l'abbé le Bossu que nous ne voyons qu'à deux heures, pour lui donner des matinées plus longues. Je prononce beaucoup mieux, et je fais plus facilement les thêmes que ma belle-fille ; mais elle explique mieux que moi. Cela vient sans doute du peu de plaisir que les ouvrages anglois me donnent : ce n'est pas que je n'y trouve de très-belles choses, mais elles se font trop attendre, et sont suivies et précédées de choses trop ennuyeuses. J'ai impa-

tience de lire les poètes, mais ce ne sera pas de sitôt encore.

Mon fils se porte bien; il n'est point farouche, ce qui me plaît fort. Mademoiselle de Modâve n'est que depuis huit jours hors d'affaire. J'ai toujours bien opiné du traitement de son médecin, mais je gage que les nôtres n'en feront pas leur profit. M. de L*** me mande qu'il se plaît beaucoup à Basville. Le père Bourdaloue n'y est point; mais Racine, Despréaux, et un autre dont je ne puis deviner le nom resté sous le cachet, qui est un homme du plus grand mérite. Madame de Coulanges m'a écrit la plus jolie lettre du monde pour me demander si je voulois d'elle deux fois vingt-quatre heures. J'ai répondu bon pour le vingt-sept, jour que je renvoie l'abbé avec les chevaux qui m'améneront vos enfans le vingt-huit. Je n'ai, grâce à Dieu, point entendu parler de ma fille depuis qu'elle est à Sainte-Marie; je veux me ménager une agréable

surprise en la perdant un peu de vue et de souvenir. Bon soir, ou plutôt bonne nuit, cher Adolphe.

LXVIIe. LETTRE.

9 Septembre 1677.

JE ne me lasse ni de penser, ni de dire, cher Adolphe, que vous êtes le plus habile et le plus heureux des négociateurs. Vous faites cent fois plus de prodiges avec la raison et la vérité, que les autres avec la finesse et la ruse; mais il faut convenir que vos armes perdroient bien de leur force en d'autres mains que les vôtres. Vous me rafraîchissez le sang, en m'apprenant le calme dont vous jouissez depuis huit jours. Puissiez-vous le conserver, cher comte, et revenir bientôt jouir ici de vos triomphes! C'est mon vœu le plus habituel et le plus cher. Je n'ose vous dire que

je commence à espérer de madame de Panis ; je crains trop d'être confondue par cette traîtresse saison. Je conçois combien la douceur et le courage de cette intéressante malade vous attachent tous. Vous augmentez mon goût et mon estime pour M. de Castellanne ; peu d'hommes sont capables de soins aussi assidus et aussi aimables. J'ai reconduit mes pensionnaires à leur couvent. On m'a fait voir Bathilde ; elle reprend tout-à-fait ; sa figure ne sera pas mal ; elle a des manières douces et tendres qui plaisent ; elle se fait aimer : on dit qu'elle apprend avec lenteur, mais avec intelligence. Je projette, lorsqu'elle aura fait sa première communion, de la donner à mademoiselle Broon, pour qui ce sera un objet d'intérêt et d'amusement. Ce projet, qui paroît lui plaire, l'a disposée à consentir que je misse sur sa tête un fonds de huit mille francs, réversibles, après elle, sur cette petite fille, qui jusques-là se trou-

vera suffisamment dans l'aisance, par les petites sommes que nous placerons annuellement sur sa tête, et qui auront le tems de se grossir. Nos bons religieux nous ont accordé, sans difficulté, le denier huit; ils veulent bien encore que les cent louis, que nous mettons tous les ans sur la tête de mademoiselle Broon, soient en partie réversibles sur celle de Bathilde : ce procédé m'a paru très-honnête. Notre cousine se donne tous les jours de nouveaux travers; elle s'estropie les pieds, le corps, la tête, croyant ajouter à ses charmes. Sa liaison intime est la petite marquise de P*** qui a beaucoup plus d'esprit que notre pauvre cousine, ce qui n'est pas difficile; mais qui est galante, impertinente, inégale, capricieuse; vous sentez ce que doit produire une telle liaison. M. le marquis de Termes est aux eaux de Vichy; c'est-à-dire, en vacance. Je voudrois qu'il s'en trouvât assez bien pour ne pas reprendre

à son retour, ses honteuses chaînes : les gens d'esprit sont quelquefois bien inconséquens. On vient de saigner madame de Roquépine, pour la troisième fois, sans savoir quelle est sa maladie. Je vous laisse, cher Adolphe, pour aller la voir; j'en suis inquiète.

LXVIII[e]. LETTRE.

24 Septembre 1677.

J'AI passé de tristes jours, mon cher Adolphe, depuis la dernière lettre que je vous ai écrite; il s'en est peu fallu que je n'aie perdu madame de Roquépine; on ne peut guère revenir de plus loin, et par la violence de la maladie, et par l'ignorance des médecins: elle en avoit trois plus imbécilles que ce certain chirurgien d'Atis, que vous n'avez sûrement pas oublié; tous trois d'un avis différent sur le genre de la ma-

ladie, et par conséquent sur la manière de la traiter. Le plus bête des trois s'étoit emparé de l'autorité; et, comme il soutenoit que c'étoit la rougeole, il incendioit cette pauvre malade avec le coquelicot, la racine de persil, etc. etc. etc. Perdant patience, j'ai supplié les parens d'appeler l'Anglois qui a traité la petite de Modâve. La malade entroit dans son neuf; une fièvre épouvantable, un transport violent, une toux continuelle, un point de côté qui lui ôtoit la respiration. L'Anglois l'a fait saigner des quatre membres en huit heures, lui a fait prendre un acide minéral fondu dans une eau d'orge légère, dont on lui faisoit avaler un fort petit verre de demi-heure en demi-heure; des lavemens préparés avec de la jombarbe de deux heures en deux heures; et une espèce de gelée faite avec un melon très-mûr, de la gomme arabique, et du sucre candi, dont elle prenoit cinq ou six

fois par jour. Vers la fin de la première journée, qui étoit le neuf de la maladie, les accidens diminuèrent un peu: le mieux augmenta le lendemain; le onze fut orageux, et le douze enfin elle étoit hors d'affaire: on la purgera demain, pour la première fois, avec une once de manne et du sirop de rose; sa foiblesse est extrême, mais nous sommes tous sans inquiétude. Je suis entrée dans ce détail, pour vous faire connoître une méthode qui vous paroîtra, je crois, nouvelle, et que l'événement a justifiée.

Je fus hier voir madame de Bussy, sans demander ma fille; on la trouve à Saint-Antoine ainsi qu'on la trouvoit à Belle-Chasse, fort méchante et fort opiniâtre; mais madame de Bussy en espère. Cette petite fille dit des choses fort plaisantes. Une de ses maîtresses, fille de condition, et très-vaine de cet avantage, parlant de son père, disoit: Mon père le marquis de P***,

Comment, lui demanda ma fille, appelez-vous l'autre? On lui demandoit qui elle aimoit le mieux, de M. son père ou de moi? Celui que vous voudrez, répondit-elle, pour ce que j'en fais. Et votre sœur, ajouta-t-on, l'aimez-vous? Je verrai cela quelque jour, dit-elle, rien ne presse. Souvenez-vous, cher Adolphe, que cette petite raisonneuse a sept ans très-juste. Ce qui me fâche, c'est qu'on rit de toutes ses réponses; j'ai peur qu'on ne la gâte là comme ailleurs: madame de Bussy m'assure cependant qu'elle lui est fort sévère; attendons.

Je commence à croire qu'on peut se prêter aux espérances que donne madame de Panis; je le desire non-seulement pour vous et pour ses amis, mais pour elle-même, tant ce que vous me dites d'elle me la rend intéressante. Adieu, mon cher Adolphe; M. de L***. m'attend pour sortir.

LXIXe. LETTRE.

18 Octobre 1677.

J'ARRIVE de Livri où j'ai été dîner avec madame de Coulanges, que j'ai trouvée avec deux ou trois de ses commensaux; je ne m'en suis pas moins amusée. Elle n'a pas souffert que ces honnêtes gens articulassent une seule parole; elle les a exilés en sortant de table; et dans notre tête-à-tête, elle m'a conté cent folies plus divertissantes les unes que les autres. Je vous assure, cher Adolphe, qu'elle est beaucoup plus aimable que madame de Sévigné, et bien plus naturellement aimable. Je l'ai ravie en lui disant toutes les méchancetés de ma fille. » J'étois comme cela, madame, m'a-t-» elle dit; à treize ans je ne savois ni » lire ni écrire; je ne craignois rien;

» je n'aimois que le jeu; je tenois tête
» à tout le monde. Je ne sais trop
» comment je suis à présent; mais en-
» fin il faut que je ne sois pas trop
» mal, car je vous plais, je le vois
» clairement: eh bien! soyez certaine
» que votre petite fille me ressemblera,
» si ce n'est qu'elle aura beaucoup plus
» d'esprit que moi. «

J'accepte de grand cœur l'augure. On est fort content du voyage de Fontainebleau. On fait mille louanges de M. de Saint-Hérem, du grand état qu'il a tenu, de ses attentions, de sa politesse. Sa femme s'y est rendue si ridicule par l'excès de sa parure, que tout le monde se mettoit aux fenêtres pour la voir passer. Représentez-vous cette patraque surchargée, avec ses diamans, de tous ceux de madame de Soubise, qu'elle lui avoit empruntés pour le voyage. Le Roi et Monsieur s'en sont moqués à outrance. J'ai regret de n'avoir pas vu cette impertinente figure.

Madame de Panis est donc toujours dans le même état; mais n'est-ce pas quelque chose, que cet état un peu plus supportable n'empire point dans cette dangereuse saison ? Je n'ai pas encore vu M. de Sabran ; il a bien des titres pour être parfaitement reçu. Ma belle-fille est dans une grande affliction de la perte d'une de ses camarades qu'elle aimoit beaucoup. J'ai voulu la faire venir chez moi quelques jours pour la distraire ; elle m'a refusée. Maman, m'a-t-elle dit, je veux la pleurer à mon aise ; je veux boire le calice jusqu'à la lie. Elle va tous les jours sur son tombeau : j'approuve qu'on la laisse faire ; on oublie assez promptement les morts. Cette jeune personne étoit fille d'un conseiller au parlement de Toulouse ; elle avoit dix-huit mois de plus que ma belle-fille, étoit grande et bien faite, brillante de fraîcheur et de santé. Mademoiselle Broon dit qu'elle avoit un jugement fort supérieur à son

âge. Voici ce qu'elle rêva deux jours avant que de tomber malade: Elle crut se voir sur un précipice; et s'occupant à chercher un sentier pour s'en détourner, elle entendit une voix lamentable sortant de l'abîme, qui lui cria: Non, non, vous n'échapperez pas, je vous attends ici. Elle conta le lendemain ce rêve sinistre à mademoiselle Broon et à ma belle-fille, sans en paroître effrayée; elle dînoit avec elles alors, et mangea de fort bon appétit. Deux jours après, s'étant levée en fort bonne santé, elle se donne un coup entre les deux sourcils à la porte d'une armoire qui étoit entr'ouverte; elle ne s'en plaignit que le soir, vaincue par la douleur: une hémorragie survint que rien ne put arrêter. Ma belle-fille est restée auprès d'elle jusqu'à son dernier soupir. J'aime fort cette tendresse courageuse. Elle n'a pas encore voulu venir chez moi. Je vais la voir presque tous les jours, il n'est pas temś encore de con-

trarier sa douleur. Je vous demande pardon, cher Adolphe, de ce funeste récit ; peut-être vous intéressera-t-il. Madame de Roquépine revient lentement ; mais enfin elle revient, et j'en suis fort aise.

LXXe. LETTRE.

Atis, 23 Octobre 1677.

J'AI profité d'un voyage de douze jours que M. de L*** est allé faire à Basville, pour venir ici. Nous y sommes d'hier, solitairement, sans notre abbé le Bossu ; mais nous y possédons la marquise de Montmorency. Selon toute apparence nous aurons encore de beaux jours. Cet arrangement m'a donné le prétexte tout naturel d'arracher ma belle-fille de son tombeau. Sa tristesse me plaît et me touche ; elle n'a nulle affectation, nulle exagération ; elle est simple et

vraie: nous la laissons s'exhaler et se nourrir de souvenirs qui nous font partager et approuver les regrets de cette pauvre petite. Cependant, très-persuadée que l'occupation est le moyen le plus sûr de la distraire de sa douleur, j'exige qu'elle reprenne peu à peu ses exercices. Je suis tout-à-fait contente de la gentillesse de mon fils ; il est gai sans être bruyant ; le curé lui fait faire tout ce qu'il veut : je vous assure que je le lui laisserai le plus long-tems qu'il me sera possible. Je l'ai mis depuis quelques jours chez mon concierge : sa femme et lui sont de très-bonnes gens qui n'ont point du tout les manières communes ; ils ont un petit garçon de dix ans, plein d'intelligence, dont le curé dirige les études. J'en ferai le premier répétiteur de mon fils ; il le débrouillera en jouant avec lui. Dailleurs, il y a dans ce village une maison de fort bons bourgeois qui, par arrangement, y demeurent toute l'an-

née. Le maître de cette maison est un ancien trésorier de France ; il a de l'esprit et des lettres ; sa femme est douce et honnête ; ils ont quatre enfans, tous garçons. Les deux aînés, qui sont jumeaux, n'ont pas encore sept ans. Le curé m'a donné la connoissance du père de cette petite famille ; il a dîné avec nous aujourd'hui ; et pour fixer votre opinion sur son compte, je vous dirai que la marquise lui trouve le ton, le maintien, le propos d'un homme fort bien né. Cet honnête homme m'a promis ses soins et son amitié pour mon fils ; mais je l'ai prié très-instamment de ne lui donner d'autre distinction que celle que la foiblesse de son âge exige. Je me laisse toujours aller avec vous, cher Adolphe, à des détails que votre seule tendresse peut supporter. Voici madame de Montmorency, qui me vient chercher pour la promenade, à qui je cède la place.

De

De madame de Montmorency.

Ah ! que je voudrois vous tenir ici, monsieur le comte, et seulement parce que je m'y plais ! J'y mène une vie selon mon esprit et selon mon cœur. Quelle société que celle de notre adorable amie ! Vous connoissez les charmes du lieu. Nous faisons une chair excellente, de jolies promenades, des lectures amusantes, des causeries délicieuses; et ce qui est plus doux encore que tout cela, nous nous aimons, nous nous goûtons, nous nous entendons. Croyez que le bonheur n'est ni à Fontainebleau, ni à Marly, ni à Versailles; c'est ici qu'il réside avec tout son cortège; estime, amitié, confiance, gaieté, tristesse même, car la petite de L*** nous fait pleurer quelquefois, et nous y trouvons encore du plaisir.

C'est M. Le Tellier qui succède au chancelier d'Aligre, et qui, malgré son grand âge, fera plus que le remplacer.

LXXIe. LETTRE.

Atis, 11 Novembre 1677.

Nous sommes encore ici jusqu'à demain, cher Adolphe. M. de L*** nous y est venu rejoindre : il vouloit voir son fils ; il en est enchanté, et trouve mes projets excellens. Je l'ai fait dîner avec M. Dufresne notre voisin, dont il est ravi d'avoir fait la connoissance. Mais nos desseins, cher comte, ont pris une grande *extension* : voici encore un mot qu'il faut me passer. M. Dufresne, qui compte fort être le premier précepteur de ses enfans, voudroit cependant avoir un adjoint qu'il surveilleroit : les qualités qu'il lui desireroit ne sont pas faciles à rencontrer ; mais comme rien ne presse, nous donnerons du tems à nos recherches. J'en-

trevois dans cet arrangement de grands avantages pour mon fils.

Madame de Montmorency voit à regret le terme de notre séjour ici. J'y ai gagné de petites complaisances de sa part. Je ne lui connois d'autre défaut que cette fierté si peu fondée vis à vis de moi. La tristesse de ma belle-fille se dissipe lentement ; elle met tout son courage à s'en distraire. Je la garderai quelques jours à Paris ; et lorsqu'elle rentrera dans son couvent, les sorties qui reprendront leur cours, la remettront peu à peu dans son état ordinaire. Elle m'a demandé comme un objet de consolation de lui rendre sa sœur ; mais je ne puis, ni ne dois lui sacrifier l'intérêt de ma fille que je crois beaucoup mieux où elle est. Votre dernière lettre, mon cher comte, ne me parloit point de madame de Panis : j'interprète favorablement ce silence ; si vos inquiétudes étoient augmentées, vous les eussiez sans doute fait partager

à mon amitié. Voici malheureusement une compagnie de Paris, qui me fait abréger cette lettre. Tout ce qui est à Atis vous aime, vous desire, vous regrette; mais c'est dans mon cœur que tous ces sentimens ont une vivacité que nulle expression ne peut rendre.

LXXIIe. LETTRE.

28 Novembre 1677.

M. DE L*** vient de perdre madame sa sœur, mon cher Adolphe, d'une fièvre pourpreuse; il en est médiocrement affligé. Elle avoit assuré par contrat de mariage deux cents mille francs à la fille de son mari; ce que nous approuvons fort. Elle fait d'ailleurs beaucoup de dons particuliers que nous approuvons encore. Du reste son bien est en fort bon ordre; mais il en coûtera plusieurs années

mille écus par an à M. son frère, pour accepter le legs universel; ce qui n'est pas bien fâcheux. Dans le nombre des legs différens qu'elle fait, il y en a un de vingt-quatre mille francs pour ma belle-fille. Vos enfans nous ont reçus avec une joie extrême. Nous projetons bien des petites assemblées cet hiver, sans parler des concerts. Le chevalier n'apprend pas mal la musique, mais il chante à faire rire; l'entendre, est une vraie récréation pour M. de L***, et le petit garçon s'exécute là-dessus de fort bonne grâce. Mes pensionnaires sont rentrées dans leur couvent la semaine dernière : nous recevons trop de monde pour une jeune personne qu'on ne veut pas marier de sitôt. Les pleurs ont inondé ma belle-fille, dès la porte de clôture. Je voulois la mettre dans une autre maison, et je le lui ai proposé; mais mademoiselle Broon tient fortement à Belle-Chasse, et ma belle-fille perdroit trop

à se séparer d'elle. Pour donner de la distraction à sa tristesse, je l'ai chargée de l'entretien de Bathilde, et de tous les petits détails où les religieuses n'entrent pas. Je m'occupe beaucoup, cher Adolphe, de trouver un précepteur pour les enfans de M. Dufresne, comme si c'étoit une affaire pressée. Il n'est pas en état de lui offrir de gros honoraires, mais je l'appuierai de cent écus; et lorsque mon fils sera du nombre de ses élèves, je doublerai, car mon intention est de le mettre en pension chez M. Dufresne dans deux ou trois années. L'abbé Le Bossu, qui nous cherche un sujet, me recommande instamment de ne point choisir un jeune homme, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs; et je pense qu'il a raison, n'y eût-il contre un jeune précepteur que le défaut d'expérience, auquel rien ne supplée. Nous n'en voulons pas non plus un trop vieux, car l'humeur est souvent la compagne des années. Nous

verrons ce que la providence nous destine : il faut croire qu'elle favorise les bonnes intentions. M. de Benserade, qui sort d'ici, m'a volé une petite histoire divertissante, que je me disposois à vous conter. Je serois honteuse, cher comte, de ne remplir mes lettres que de détails qui me sont personnels, si je ne savois que c'est un moyen de plus de vous les rendre agréables.

LXXIIIe. LETTRE.

12 Décembre 1677.

PRENEZ garde, cher Adolphe, de me donner une trompeuse espérance. J'approuve assurément votre raison, votre sagesse, votre zèle pour le service du Roi; mais enfin, puisque vous avez un prétexte plausible pour vous éloigner quelque tems de M***, pourquoi ne le feriez-vous pas valoir?

Songez donc à trois années presque entières, passées dans l'amertume; peignez-vous la joie sensible que j'aurai de vous revoir. Vous savez, si je vous ai jamais détourné de vos projets de fortune; si je me suis mise une seule fois en opposition avec vos devoirs! Mais dans ce moment, où rien ne commande votre présence à M***, auriez-vous le courage de refuser une satisfaction si chère à mon cœur? Je ne présume point que le défaut d'argent vous arrête; ce doute seroit une offense. Je ne dois point vous redire que tout ce que j'ai vous appartient. M. de L***, lui-même, seroit blessé, si vous ne vous adressiez pas librement à lui; mais vous me donneriez sans doute la préférence. Faites toutes vos réflexions, mon cher Adolphe; songez (je vous parle impérieusement pour la première fois) songez que j'exige que votre première lettre m'annonce votre départ. Mon courage est épuisé; venez le re-

nouveler, en donnant du moins un moment de trève à votre éternelle absence : venez, cher comte, me faire éprouver un instant de bonheur : venez me revoir : venez revoir vos enfans ; tout ce qui vous est cher vous desire et vous appelle. J'ai versé une partie de mon inquiète joie dans le cœur de madame de Montmorency ; elle ne vous voit pas un motif recevable de balancer à partir. J'en ai parlé de même à M. de L*** qui pense là-dessus comme nous, et qui joint ses prières aux nôtres. Adieu ; je suis dans une agitation qui m'ôte la force de vous en dire davantage.

Nota. Ces lettres interrompues par l'arrivée de M. de R***, ne reprirent que le 15 juin 1678.



LXXIVe. LETTRE.

Atis, 15 Juin 1678.

Quoique je sente, cher comte, toutes les raisons qui doivent me consoler cette fois de votre départ, il m'est bien difficile de le soutenir courageusement. En vain je me dis que cette absence n'aura pas, à beaucoup près, un terme aussi long que les autres: quatre mois sans vous voir me paroissent une éternité. Vous savez si j'ai senti le bonheur de vous revoir! si je me suis distraite un moment du charme de votre présence! si j'ai pensé qu'aucun devoir, qu'aucune affaire, je ne dis pas qu'aucun plaisir pussent me dérober un seul des momens que vous pouviez me donner! Jugez donc de l'affreux dénuement de mon cœur. Encore si je pouvois me livrer à ma douleur sans

contrainte ! Mais je suis obligée de la dévorer, et madame la marquise de Montmorency est la seule personne devant qui je puisse lui permettre de paroître. Son amitié ne se lasse point de ma tristesse, de mes regrets, de mes larmes. Le prétexte de l'entretenir de ses affaires m'a tenue jusqu'à ce moment renfermée avec elle. J'attends en tremblant le retour de M. de L***. J'ai le bonheur, il est vrai, de n'avoir point à rougir devant lui ; mais le sentiment que j'ai pour vous, s'il le connoissoit, seroit-il à ses yeux tout-à-fait exempt de reproches ? Sa présence rappellera peut-être mon courage ; il me seroit affreux d'affliger sa tendresse, et d'altérer sa confiance. Je vous adresse cette lettre à Châlons, ainsi que nous en sommes convenus. Nous sommes ici aussi seules que vous nous y avez laissées ; il sera tems d'avoir du monde quand M. de L*** viendra nous rejoindre. J'espère avoir encore quatre

ou cinq jours de solitude et de liberté. Ma belle-fille me reproche doucement les heures que je donne à la marquise; le petit voyage de Fontainebleau, que je lui fis faire la veille de nos adieux, l'ayant éloignée près de trois jours, lui a dérobé mon premier trouble. Elle est si bien née, elle a tant de réserve, que je ne crains point sa pénétration; mais cette précaution, que le hasard me présentoit, me parut bonne à saisir. La marquise me charge de mille et mille amitiés pour vous; elle est dans son lit actuellement avec une forte migraine qui peut-être est mon ouvrage, car je la rends malheureuse de mon malheur. J'attends impatiemment de vos nouvelles, cher Adolphe; vos lettres vont faire ma seule consolation, mon unique joie : non, je ne vous ai pas dit à quel point je vous aime!



LXXVe. LETTRE.

Atis, 28 Juin 1678.

J'AI reçu vos deux lettres, cher Adolphe, avec une tendresse infinie; elles m'ont apporté du calme et de la joie; mon cœur sent vivement tout ce qu'elles expriment, et le sent d'autant plus qu'il n'en doute pas. Hâtez-vous, cher comte, de terminer heureusement les affaires qui vous ont rappelé à M***. Je ne vous réponds pas de moi si vous y passez l'année. Nous partirons d'ici le trois de juillet. Nous avons beaucoup de monde, et je n'en suis pas fâchée; cela me dispense de certaines attentions particulières qui demandent une présence d'esprit dont je suis incapable. Vous avez écrit une lettre charmante à madame de Montmorency; elle y répond dans ce

moment, et s'est chargée de vous apprendre les nouvelles. J'ai dit à ma belle-fille une partie des choses que vous me mandez d'elle; tout la rendroit trop vaine. Sa conquête vous est entièrement acquise. Vous avez fait aussi celle de madame de Roquépine qui en vaut bien une autre. Madame de Coulanges nous est venue voir; elle vous sert tendrement auprès de M. de Louvois, qui lui oppose toujours l'extrême jeunesse de votre fils; mais notre amie ne se décourage pas. Je fais lire à ma belle-fille la vie des empereurs, par M. de Tillemont: c'est une belle et amusante lecture; aussi la dévore-t-elle. L'abbé Le Bossu nous procure de tems en tems différens manuscrits qui viennent de bon lieu. Nous lûmes, il y a quelques jours, une traduction de la retraite des dix mille, d'une beauté ravissante: j'aurois voulu, pour toutes choses, vous la pouvoir envoyer.

Bathilde a la petite vérole. Quoique

ma belle-fille l'ait eue en nourrice de manière à ne la plus craindre, je suis fort aise qu'elle ne soit point dans ce mauvais air, et je la laisserai ici une huitaine de jours après moi, avec mademoiselle Broon, d'autant qu'elle ne perd pas son tems avec elle. M. Dufresne, qui a dîné avec nous aujourd'hui, m'a demandé si j'avois reçu de vos nouvelles. Vous lui avez fait, cher comte, une grande impression. Nous ne trouvons point de précepteur qui nous convienne. Cependant on a parlé fort indirectement à l'abbé Le Bossu, d'un homme de quarante-deux ans, qui a été dix ans à l'Oratoire ; nous chercherons à savoir plus particulièrement ce que c'est. Adieu, cher comte ; on vient me chercher pour la promenade : c'est une incommode chose que d'être tous les jours maîtresse de maison.

LXXVIe. LETTRE.

16 Juillet 1678.

Je n'ai pas encore reçu de vos nouvelles, cher comte, depuis ma dernière lettre; je m'en plains sans vous en faire de reproche, bien sûre que vous ne pouvez avoir tort avec moi. Je souperai ce soir avec madame de Coulanges; elle me donnera surement des nouvelles de sa négociation, car elle arrive de Versailles, et je ne fermerai ma lettre qu'à mon retour de chez elle. J'ai vu l'ex-oratorien, et j'en suis très-contente; c'est un trésor que l'abbé Le Bossu nous a découvert. J'en juge ainsi, moins d'après moi qui ne l'ai vu que deux fois, que d'après les excellens témoignages que j'en reçois de personnes très-sûres. Je ne lui crois pas un esprit transcendant; mais il est fort ins-

truit, parle très-clairement, et dans les meilleurs termes: on dit qu'il aime les enfans, et sait s'en faire aimer et craindre. Il est content de mes propositions; mais comme sa délicatesse étoit blessée de recevoir de moi des honoraires présens pour des fonctions futures, nous sommes convenus qu'il donneroit des leçons d'histoire à ma belle-fille, pendant nos petits voyages d'Atis; en conséquence il préparera des cahiers pris dans les meilleures auteurs latins et grecs, dont je ferai, de mon côté, mon profit. Je crois ce bon abbé ce qu'il faut à M. Dufresne. Il a un petit bénéfice de 500 livres; ce que nous ajouterons le mettra dans l'aisance. Nos voisins le traiteront d'égal et d'ami; ils ont une jolie bibliothèque; leur maison est riante; le pays, vous le connoissez. J'entrevois que je laisserai mon fils chez eux jusqu'à l'année de rhétorique. Je voudrois bien être aussi heureuse pour trouver un arrangement convenable à

ma fille. Madame de Bussy s'en lasse. Il n'y a pas moyen de lui rien faire apprendre ; à peine connoît-elle ses lettres ; rien ne l'encourage, rien ne la punit ; et ce qui m'afflige beaucoup davantage encore, c'est qu'elle a des défauts graves, celui de mentir entre autres, mais avec une audace inouie. Je commence à croire que l'éducation commune ne convient pas à son caractère ; ses compagnes l'entretiennent dans sa méchanceté en s'en amusant ; la société de personnes faites lui conviendra peut-être mieux que celle de personnes à faire. Il lui faut, à ce que je crois, des soins uniques, une surveillance particulière : mademoiselle Broon a la bonté de m'offrir d'essayer cette entreprise. Je tirerai en longueur pour gagner le tems où je prendrai ma belle-fille chez moi, les deux sœurs ne pouvant guère être ensemble. L'aînée est encore à Atis; je la reconduirai vers la fin de la semaine prochaine à

Belle-Chasse. Bathilde est avec Geneviève dans une chambre que j'ai fait louer à la barrière Saint-Dominique; on la promène tous les jours. Je la laisserai là jusqu'à la fin de l'automne. Je reprendrai cette lettre en revenant de chez madame de Coulanges.

M'en voici revenue. Elle me donne de bonnes espérances; mais imaginez, cher comte, un de ses moyens de persuasion auprès de M. de Louvois; c'est le mariage de votre fils avec ma belle-fille, qu'elle lui a représenté dépendre de cette grâce. Vraiment j'en serois ravie; ce sont deux enfans, c'est-à-dire le vôtre, car ma belle-fille a seize ans, et votre fils n'en a pas encore quinze. J'oppose cette objection à madame de Coulanges. Que cela fait-il, me répond-elle? Vous les marierez d'abord. On enverra le comte de R*** passer un an dans une cour étrangère; son fils l'y suivra; vous garderez sa femme ici. Lorsque son mari revien-

dra, vous les retiendrez encore tous deux avec vous une couple d'années pour leur apprendre à vivre; alors votre belle-fille sera toute formée et très-capable de tenir la maison de son beau-père. Vous voyez, cher Adolphe, à quel point, dans cet arrangement, je suis sacrifiée; mais qu'à cela ne tienne, si votre bonheur en dépend.

LXXVIIe. LETTRE.

24 Juillet 1678.

VOTRE mémoire est d'une beauté supérieure, simple, clair, noble, énergique. Voilà mon avis avant d'avoir été aux opinions. Je le ferai voir à M. de L*** qui n'est point ici, mais qui revient après demain. Je veux le montrer aussi au père Bourdaloue que je ferai prier à dîner tout exprès; et l'examen fait, je porterai moi-même à M.

de Pomponne cet admirable mémoire.
Vous comptez donc aller à la fin d'août à Avignon : vous avez envie de faire venir votre fils pour faire ce petit voyage avec lui. Ah ! cher Adolphe, que je crains que tous ces projets n'éloignent encore votre retour ! Dans tous les cas cependant, j'approuve fort que votre fils aille vous rejoindre ; ce vous sera un moyen de le connoître mieux, et ce petit voyage ne peut que lui faire beaucoup de bien. Il gagnera davantage d'être auprès de vous, que de rester un an de plus au collège, et de doubler sa rhétorique. Il me trompera fort s'il n'est pas un excellent sujet ; son cœur est si bon, son esprit est si naturellement sage, que je le crois presque ingâtable. J'ai quelque envie de tâter mademoiselle Broon sur une idée que votre lettre m'a fait naître. Elle a depuis peu dans ce pays-ci un cousin germain qui n'a, je vous le confesse, que vingt-huit ans, mais

qui étoit dans une autre chambre que ses camarades ; voici la réponse de ma fille à sa maîtresse :

Savez-vous ce que fait d'Arbon ?
Elle ravaude son jupon,
Ricannant avec Blaire ;
Toutes deux font la paire.

Je vous assure, cher comte, que cette petite fille me donne beaucoup d'inquiétude et de chagrin.

LXXVIIIe. LETTRE.

19 Août 1678.

M. DE POMPONNE tient votre mémoire pour un chef-d'œuvre ; il me l'a dit de vingt manières ; il vous le mandera lui-même sûrement ; mais c'est un vrai plaisir pour moi, cher Adolphe, de prendre sur lui des avances. Quoi ! sérieusement vous entrez dans les vues de madame de Coulanges ! Elles ne peuvent

peuvent (et vous le pensez bien) vous plaire plus qu'à moi. Mais l'extrême jeunesse de votre fils m'effraie. J'aime tendrement ma belle-fille ; je suis sûre de tourner ses inclinations à mon gré. Jugez-moi, cher comte ; c'est à vous que je m'en rapporte; puis-je, et dois-je abuser de mon ascendant sur elle ? C'est la fille de mes soins; c'est la fille de mon cœur; sa tendresse pour moi est une espèce de passion : sentez donc, si son malheur étoit mon ouvrage, quel seroit l'excès du mien ! Votre fils est bien né; il promet tout ce qu'on peut promettre; il m'étonneroit fort s'il ne tenoit pas tout ce qu'il promet. Cependant on ne peut encore que présumer de lui; or, m'est-il permis de hasarder la destinée de ma belle-fille sur des présomptions, même les plus favorables ? Guidez-moi, cher Adolphe, dans une conjoncture si délicate. Vous allez vivre avec votre fils; examinez-le, sans avoir l'air de l'observer; risquez de

lui donner plutôt un peu trop de liberté, que de le tenir dans une trop grande réserve : c'est autant son intérêt que celui de ma belle-fille que je vous recommande ; ne me sont-ils pas chers tous les deux ? Comme vous ne m'avez pas encore répondu sur le cousin de mademoiselle Broon, je n'ai jeté que des paroles en l'air ; j'en sais cependant assez pour vous répondre que vous en pourrez disposer pour un voyage de dix-huit mois et plus ; mais il est impossible qu'il puisse quitter Paris avant la fin d'octobre. Voyez donc si vous voulez que je vous envoie votre fils avec le grave La Roche ; ils seront prêts à partir dès que vous l'ordonnerez.

Nos voisins d'Atis chantent les louanges de l'abbé Le Duc ; ils me demandent déjà mon fils en pension, mais ce seroit une folie ; les soins de mes concierges lui conviennent beaucoup mieux quant à présent. Ma petite fille

me désole : madame de Bussy me presse toujours de l'en débarrasser. Je ne sais en vérité quel parti prendre, ne pouvant encore en charger mademoiselle Broon : j'aurois quelque envie de l'envoyer avec Geneviève, si je n'avois peur qu'elle n'estropiât la pauvre Bathilde. Je ne me corrige pas, cher comte, de vous étourdir de détails bien ennuyeux ; c'est le penchant de mon cœur de s'ouvrir à vous, et de vous parler de tout ce qui l'occupe.

LXXIXe. LETTRE.

18 Août 1678.

Nous avions tout préparé, cher Adolphe, pour le départ de votre fils, lorsque j'ai reçu votre lettre ; il partira demain matin avec le fidèle La Roche ; je serois bien fâchée de retarder le plaisir que vous vous faites de l'avoir.

Nous nous sommes fait nos adieux ; il s'est attendri en m'embrassant, et m'a fait des caresses si naturelles et si sensibles, que les larmes en sont venues aux yeux de M. de L***. Le chevalier voit partir son frère seul avec beaucoup de regret. Je n'ai vu dans ceux de ma belle-fille, que ce qui tient à une amitié de jeunesse ; elle m'a dit bien naturellement qu'elle s'ennuieroit de ne le plus voir ; de ne plus parler anglois, de ne plus chanter avec lui ; elle est d'un caractère tendre, mais trop sage pour être passionné. C'est parce que je l'ai jugée ainsi, que j'ai permis sa liaison avec vos enfans. Votre fils aîné a jusqu'ici beaucoup de rapports avec elle, à l'exception qu'il a moins de vivacité. Pour le cadet, c'est un étourdi absolument sans conséquence. Son frère a demandé de lui-même à mademoiselle Broon la permission de lui écrire : il a de l'attachement pour elle ; c'est une preuve qu'il

est reconnoissant; et cette qualité rare en suppose beaucoup d'autres. Madame de Roquépine est bien affligée de la perte d'une petite fille de six ans, qui étoit aimable et jolie. Je vais aller passer la soirée avec elle ; et comme il est un peu tard, et que je charge La Roche de cette lettre, je vous donne un tendre bon soir, cher Adolphe.

LXXXe. LETTRE.

30 Août 1678.

Je partage tendrement, cher comte, le plaisir que vous a fait la lettre de M. de Pomponne ; je savois bien que vous en seriez satisfait. Votre fils doit être actuellement avec vous ; j'apprendrai avec un grand intérêt tout ce que vous aurez à me dire sur son compte ; il est à moitié l'élève de mademoiselle Broon, et le mien ; j'espère qu'il ne

vous donnera pas mauvaise opinion de ses préceptrices. Madame de Coulanges poursuit toujours vivement M. de Louvois ; je n'ose plus aller chez lui avec elle, craignant qu'elle ne me mette trop en jeu. Si vous vous occupez, cher Adolphe, de ses spéculations, je ne m'en occupe pas moins que vous. Me livrer à un projet qui vous plaît, seroit la passion de mon cœur ; mais laissez-moi me défendre contre elle. Votre sécurité ne m'étonne point. Notre position est bien différente ; toutes les suretés sont de votre côté, tous les risques sont du mien. Ma belle-fille a seize ans faits ; son éducation est presque achevée, et son esprit est beaucoup plus avancé que son âge ne le comporte. Son extrême confiance en moi, le tems que je puis encore passer avec elle, la préserveront (je l'espère du moins) des dangers où sa jeunesse l'exposeroit, si elle étoit livrée à son défaut d'expérience. Votre fils est plus

jeune qu'elle de treize mois; toutes ses inclinations sont heureuses, je le sais; il a de la douceur et de la sensibilité; il annonce du jugement; il ne manque point d'instruction; mais il s'en faut infiniment que son esprit ni son caractère soient aussi développés que le sont et le caractère et l'esprit de ma belle-fille. Pouvons-nous prévoir les révolutions que la naissance des passions peut apporter dans le naturel même le plus heureux? Au nom de Dieu, cher Adolphe, ne me tentez pas. N'exigez point que je parle à M. de L***, encore moins à sa fille; je suis presque sûre de ne point trouver d'opposition de leur part. Mettons la réflexion et le tems de notre côté, pour l'intérêt commun de nos enfans; connoissez vous-même votre fils, étudiez-le, éprouvez-le; je m'en rapporterai à vous ensuite.

Madame de Bussy m'accorde encore trois mois; cela me fera gagner l'hiver. Je

ferai sortir alors mademoiselle de L***
de Belle-Chasse, et je remettrai sa sœur
entre les mains de mademoiselle Broon:
c'est de sa part une marque d'attachement
sans prix. Bathilde est toujours
à la barrière Saint-Dominique, courant
les champs avec Geneviève; elle
ne sera point marquée de la petite
vérole; elle est un peu grandie, et se
porte bien. Dites-moi, je vous supplie,
des nouvelles du procès de M.
de Castellane, et si M. de Vence est
chez vous; ce dernier, qui aime tant
les voyages, devroit bien vous suivre
au Comtat. Que peut-il faire de plus
agréable? Adieu, cher Adolphe; je
m'oublierois avec vous bien aisément,
si je n'y prenois garde; pardonnez-moi
mes précautions: pardonnez-moi mes
craintes; ou plutôt estimez-moi d'avoir
du courage contre vous.

LXXXIe. LETTRE.

Atis, 12 Septembre 1678.

JE suis ici du quatre, cher comte, et vous devez être du trois à Avignon. Nous voilà certes à une belle distance l'un de l'autre. Je me fie aux espérances que vous me donnez de ne point aller vous oublier à Capoue. Tout ce qu'un examen plus approfondi vous a fait trouver dans votre fils ne m'étonne point : je connois son esprit doux et docile ; je sais qu'il aime l'occupation, qu'il a le desir de s'instruire, que son cœur est tendre et reconnoissant ; mais je tremble que les passions n'altèrent toutes ces belles qualités. Il m'a écrit une lettre fort aimable, et une charmante à mademoiselle Broon ; si vous ne les avez pas vues, je vous les conserverai, elles

en valent la peine. M. de L**t ne venant nous retrouver que le vingt, nous sommes à l'ordinaire absolument seules ici avec notre abbé Le Bossu. Je ne vous dirai donc point de nouvelles; la marquise de Montmorency me promit à mon départ de ne vous en point laisser manquer. Je lui enverrai des chevaux le dix-huit. Nous aurons notre société d'habitude, à l'exception du comte d'Osmond qui est en Normandie, malheureusement pour nous, car il est de bien excellente compagnie, n'aimant ni le jeu, ni la chasse, mais la conversation, la promenade, la lecture, et lit dans le point de perfection. Il faut absolument que je vous parle de mon fils: c'est la passion de tous les habitans d'Atis. Il est grand; il a de beaux yeux, de beaux cheveux, la bouche agréable, l'air doux et noble; il sait lire passablement, conjugue le premier tems du verbe *amo*, sait fort bien

ses prières du matin et du soir : n'est-ce pas là ce qu'on appelle un prodige? M. Dufresne me tourmente pour le prendre chez lui, mais j'attendrai jusqu'à Pâques. L'abbé Le Duc réussit parfaitement dans cette maison; il vient tous les jours donner des leçons de logique et d'histoire à ma belle-fille, dont je profite. Nous nous occupons aussi beaucoup d'astronomie avec notre ancien abbé, et nous sommes à peu près des demi savantes, mais nullement pédantes; entendez-vous, M. de Vence? Je suis fâchée du tourment que le procès de M. de Castellane lui donne ; je vous prie, cher Adolphe, de l'en assurer. J'attends un de ces jours madame de Coulanges à dîner. Je sais qu'elle ne laisse point de repos à M. de Louvois sur votre affaire; elle en viendra, je l'espère, à son honneur. Je la fâche, lorsque je la prie de ne se point refroidir. Il est sûr qu'elle a pour ses amis une activité

de cœur et d'esprit incomparable. C'est grand dommage qu'elle soit si prodigieusement répandue, qu'on ne puisse jouir du plaisir de la voir qu'à la volée. Je ne vous ai point parlé de la divine Grignan, et de madame sa mère, parce que je les vois rarement. Je soupai cependant avec elles, il y a quinze jours à-peu près. Elles sont insupportables quand elles sont réunies; certains amans, que nous connoissons, ne le sont pas autant, je vous jure. Ce sont des petits soins si importuns, des chuchotages si incivils, des plaisanteries de société si déplacées vis-à-vis des étrangers qui n'y peuvent rien entendre : voilà pour la mère. La fille que tout cela fatigue, se contraint pour dissimuler son impatience, répond avec embarras ou distraction; et madame de Sévigné qui perd la cadence, ne sait plus ce qu'elle dit le reste de la soirée, car le silence est un parti au dessus de son courage. Au

reste, lorsque madame de Grignan est séparée de madame sa mère, et qu'elle veut bien descendre de son piédestal, je ne sache que l'esprit de madame de Sainte-Maure qui puisse sans risque entrer en concurrence avec le sien.

On m'interrompt pour me remettre une lettre de madame de Montmorency, qui m'arrive de Bagnolet; elle m'apprend beaucoup de nouvelles qu'elle me dit vous avoir mandées. Bon soir donc, cher Adolphe; il est près de deux heures du matin; j'aurois encore beaucoup à dire, mais vous ne savez que trop tout ce que je supprime.

LXXXIIe. LETTRE.

Atis, 28 Septembre 1678.

MADAME de Coulanges que nous venons de reconduire sur le chemin

de Paris, m'a laissée, cher Adolphe, pleine d'espérance; et je vous ferois les plus tendres félicitations sur ses succès et votre bonheur, si l'extrême intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, ne me laissoit des craintes qui ne se peuvent dissiper que par une certitude absolue. Mais que dites-vous de madame de Coulanges qui, sans m'en prévenir, s'empare de M. de L***, et lui dit, que c'est à sa considération, et pour accélérer le mariage de votre fils avec ma belle-fille, que le roi semble se déterminer à vous accorder une grâce sollicitée par les ducs de B***, de G***, de N***, etc.,? Représentez-vous ma surprise, lorsque M. de L*** en revenant de reconduire madame de Coulanges, me raconte le long du chemin tout naturellement ce qu'elle lui a dit, et me demande ce que j'en pense. Pardonnez-le moi, cher comte; j'ai fait de grandes objections sur cette jeunesse de votre

fils, qui m'inquiète si fort. Mais M. de L*** ne s'en allarme pas autant que moi; il présume que cette légère supériorité d'âge de sa fille, donnera plus de considération pour elle à son mari; il dit en avoir nombre d'exemples, et m'en a cité plusieurs. Votre fils lui plaît; il augure bien de lui; mais il exige, sans restrictions, que le mariage fait, il voyage deux ans, et cette condition me paroît plus que raisonnable. Cependant, comme vous pourriez croire mademoiselle de L*** plus grand parti qu'elle ne l'est, il me paroît juste de vous mettre au fait de sa fortune présente et future. Actuellement elle a dix-huit mille livres de rentes très-claires et solidement placées. M. son père fera tous les frais de noces, lui assurera deux cents mille francs, et trois ans de logement et de nourriture au retour de son mari. Si ce terme expiré, soit à [illegible] e leur jeunesse, soit par d'autres

raisons, vous ne les voulez pas prendre chez vous, nous les garderons le tems que vous prescrirez. Quant à moi, je donnerai cent mille francs à ma belle-fille au moment de son mariage, dont on fera l'emploi que vous jugerez le meilleur. Soyez certain, cher Adolphe, que tous ces avantages, et beaucoup plus encore, sont fort au dessous du prix de votre bru. Je vais, vous le croyez bien, redoubler d'intérêt et de zèle pour la rendre, s'il est possible, plus digne de vous encore. Je suis sans défiance sur tout le bien que vous me dites de votre fils; je le reconnois même au portrait que vous m'en faites. Continuez, je vous supplie, à lui donner une haute opinion de sa femme; parlez-lui beaucoup moins de ses qualités extérieures que de son esprit, de son caractère, de son ame. Fort peu m'importe qu'il ait de l'amour pour elle; c'est son estime, c'est sa confiance qui la rendront solidement heu-

reuse. La marquise de Montmorency m'a dit plus d'une fois, et je n'en doute pas, que ce qui pouvoit arriver de plus funeste à une femme, c'étoit que son mari débutât par vivre avec elle comme avec sa maîtresse. Enfin, cher Adolphe, je vais m'occuper à préparer le bonheur de votre enfant, occupez-vous de celui de la nôtre; sa destination va me la rendre encore plus chère. Adieu. J'ai quitté tout le monde pour vous écrire, tant j'étois empressée de vous rendre compte de toutes ces choses. Je me réjouis, mais en tremblant, de la satisfaction que vous aurez à les apprendre.

De madame la marquise de Montmorency.

Et moi, je me réjouis avec assurance; ces deux enfans sont trop faits l'un pour l'autre, pour ne se pas rendre réciproquement heureux. Ils ont pris l'habitude de s'aimer avec innocence; si votre fils a des distractions, (et l'on

s'y doit attendre) il reviendra toujours au premier objet de ses affections. Les amitiés de jeunesse ont un caractère sensible et tendre qui ne s'efface jamais. Deux ans d'absence aussitôt le mariage, donneront aux sentimens du petit marquis une activité dont vous pourrez tirer un grand avantage, tant pour son bonheur personnel que pour celui de sa femme. Je m'en rapporte à vous, comte, pour diriger tout cela, et je vous embrasse de tout mon cœur.

LXXXIIIe. LETTRE.

Atis, 11. Octobre 1678.

AVIGNON vous plaît, cher Adolphe: j'en suis fort aise, sous la condition néanmoins qu'il ne vous plaira point assez pour vous retenir au-delà du terme convenu; respectez la promesse réitérée que vous m'avez faite d'être à

Paris au plus tard vers le commencement de décembre. Peut-être la dernière lettre que je vous ai écrite vous donnera-t-elle plus d'empressement de revenir. Ne vous inquiétez point de la timidité de votre fils ; elle sied à son âge, sur-tout lorsqu'elle ne vient ni d'orgueil ni de défaut d'esprit, mais de la crainte soit de choquer, soit de déplaire. On nous mande de Paris que le comte de P*** vient de perdre sa femme, renfermée depuis treize ans dans une de ses terres pour raison de folie. Voilà un homme veuf bien riche ; car, par la situation des biens de sa femme, et leur contrat de mariage, il en hérite en grande partie. Dieu sait comme on va se presser de lui choisir une seconde femme ! et comme ses neveux vont le circonvenir pour l'empêcher, et par conséquent le presser d'en prendre une ! On nous apprend aussi la mort du comte de B***. Il n'a pas fait attendre sa femme. Depuis

six mois qu'ils étoient mariés, on dit que, vu le voyage qu'elle a fait en Normandie pour la maladie de sa mère, c'est tout au plus si elle a vécu six semaines avec son mari. Cependant gens qui voient et qui jugent bien, m'ont assuré qu'elle étoit véritablement affligée de sa perte, et je le crois facilement; le comte de B***, tout vieux qu'il étoit, avoit une sorte d'esprit qui le mettoit au niveau de tous les âges; et toutes ses grandes qualités méritoient estime et attachement. Je sens que je le regretterois fort à la place de sa femme, qui d'ailleurs lui doit de la reconnoissance. Nous verrons comment les enfans de son mari en agiront avec elle; ils ne sont pas délicats en procédés: vous vous rappelez, j'imagine, toutes les impertinences qu'ils firent au mariage de leur père: je ne les présume pas gens à réparer. Nous quitterons Atis le quinze du mois prochain, et je ramenerai

votre bru avec moi pour ne nous plus quitter. Mademoiselle Broon veut bien nous faire le sacrifice de son couvent jusqu'au mariage de ma belle-fille. J'espère que madame de Bussy voudra bien entrer dans mes raisons, et garder ma fille jusques là ; si je ne puis en obtenir cette complaisance, je donnerai mon dragon à deux dévotes qui demeurent fort près de chez moi ; elle exercera leur patience jusqu'au moment où mademoiselle Broon retournant à Belle-Chasse, pourra se charger d'elle. Bathilde est revenue de sa campagne ; Geneviève me l'amena avant de la reconduire à son couvent : elle est fort grandie, et ne sera point mal quand elle sera dérougie ; ses petites manières sont fort agréables.

Voici madame de Coulanges qui paroît dans ma chambre, toute triomphante ; elle m'apporte une lettre qu'elle vous écrit ; elle m'embrasse, me fait compliment de l'emploi de votre fils,

de son mariage, de votre joie, de la mienne. Venez donc, cher comte. Mais ai-je bien fait de céder à vos desirs? et ma belle-fille ne me le reprochera-t-elle jamais? Pardonnez-le moi, je n'ai point une satisfaction exempte de trouble.

LXXXIVe. LETTRE.

Atis, 24 Octobre 1678.

QUELLE lettre je reçois de vous, cher Adolphe! Ah! vous êtes un enchanteur: mes craintes sont dissipées; je ne prévois plus que de la joie et du bonheur. Partez donc; n'y a-t-il pas assez long-tems que mon cœur vous desire? Je ne me crois point déraisonnable; mais votre excessive raison me tue; ce qui vous retient sont des bagatelles que votre secretaire peut faire comme vous. Venez remercier le Roi;

venez me revoir ; venez donner à votre fils les liens les plus heureux : je l'embrasserai de bon cœur ce petit marquis dont je vais devenir la mère. Nous reviendrons à Paris le lendemain des fêtes ; je m'occuperai du trousseau de votre bru ; je ne lui dirai rien avant votre retour ; je veux qu'elle vous revoie sans embarras. Votre fils m'a écrit une fort jolie lettre en françois, et une à mademoiselle Broon en anglois, fort bien tournée, et dans laquelle il n'y a que deux fautes, Je suis fort aise qu'il ne perde point le goût de l'occupation.

On donne tous les jours une nouvelle femme au comte de P***. Vous savez qu'il est fort lié depuis dix ans avec la veuve d'un conseiller au parlement, fort peu riche et d'une naissance médiocre, mais parfaitement aimable. Le chevalier de Rochefort, très-impertinent bavard, dit l'autre jour à cette femme, devant beaucoup

de monde : Madame, on assure que le comte de P*** vous épouse. Monsieur, lui répondit-elle, sans se déconcerter, on nous fait à tous deux infiniment trop d'honneur. Vous saisirez sûrement, cher comte, toute la finesse et toute la noblesse de cette réponse. Mais que dites-vous des enfans du comte de B***, qui ne veulent pas payer le deuil de leur belle-mère ? Cependant les avantages qu'elle a retirés de son marige ne passent pas dix mille francs de viager, sur quoi même il faut comprendre une pension du Roi, de deux mille francs : c'est prendre assurément de l'humeur à bon marché. Au reste, personne n'est surpris des procédés de messieurs de B*** ; c'est une suite de ceux qu'ils ont eus pour leur père tout le tems de sa vie, et tout le monde connoît leur avarice et leur avidité. La marquise de Montmorency que nous possédons toujours ici, me charge de mille tendresse pour vous.

Madame

Madame de Sainte-Maure a remplacé madame de Roquépine qui nous a quittés depuis trois jours. Nous avons aussi la petite madame de Damas; c'est une camarade de ma belle-fille de son premier couvent; elle a vingt-un ans, et n'en paroît pas dix-huit; elle est douce, complaisante, jolie, et chante fort agréablement. On nous demande des duos et des trios tous les soirs, et les canons terminent le concert. J'en ai arrangé deux qui ont eu beaucoup de succès; je pense qu'ils vous plairont, ayant beaucoup d'harmonie. Ramenez-nous donc notre petit musicien, il nous manque; j'ai peur que sa voix, qui commençoit à se développer, ne se rouille; dites-lui de ma part de l'exercer: on n'a jamais ni trop d'avantages, ni trop de ressources. Adieu, cher comte; mon cœur est plein de vous, et vous desire avec une passion qui mériteroit bien d'être satisfaite.

LXXXVe. LETTRE.

Paris, 8 Novembre 1678.

Vos lettres augmentent mon courage, cher Adolphe, en fortifiant mes espérances; je sens aussi tendrement que vous, combien naturellement les liens de nos enfans vont resserrer les nôtres, ou, plutôt rendre notre liaison plus intime, sans que la plus sévère décence puisse y trouver à redire. Mon Dieu! que je vais être heureuse, si je vis habituellement avec vous! C'est bien moi qui doit vous reporter tout ce que vous me dites de tendre et de flatteur là-dessus; mais il s'en faut bien que je sache m'exprimer comme je sais sentir.

Fatiguée de demander grâce à madame de Bussy, je fus hier reprendre ma petite fille aux dames de Sainte-

Marie ; et, sans qu'elle entrât chez moi, je la menai chez mes dévotes qui me promettent, quelque méchante qu'elle soit, de la garder au moins trois mois. Elle a fait des adieux si plaisans à ses religieuses, que ma belle-fille, qui étoit avec moi, en pâmoit de rire, sans pouvoir s'en empêcher. Je l'ai laissée dans ses mêmes habits qui lui déplaisent beaucoup, et qu'elle conservera jusqu'à ce qu'on soit plus content d'elle. Voilà, certes, une jolie tâche destinée à la pauvre demoiselle Broon. A propos de cette dernière, je vous dirai que ma belle-fille a demandé une permission à M. son père, que nous approuvons fort, et qui vous plaira sûrement autant qu'à nous. Ayant su qu'elle avoit près d'une année de son revenu d'épargne, elle veut placer, comme j'ai fait, huit mille francs sur la tête de mademoiselle Broon, réversibles sur Bathilde ; car ce sont toujours les intérêts de Bathilde qu'il faut pré-

senter à mademoiselle Broon pour obtenir son consentement; mais enfin, grâce à tous nos manèges, la voilà du moins jouissant de cent louis de revenu ; ce qu'elle regarde comme une grande fortune, tant elle a de modération et de bonne conduite. Quant aux cent louis prétendus venir de la reine et de la maison de Condé, mademoiselle Broon desire qu'ils soient placés dorénavant sur la tête de son cousin qui n'a pour tout bien qu'onze cents livres de rente. Cet arrangement fait un peu de tort à Bathilde; mais comme nous fournissons à tous ses besoins, et que nous plaçons tous les ans son petit revenu, en y ajoutant quelques choses, d'ici à quelques années elle aura de quoi vivre passablement, et même commodément, d'autant que mademoiselle Broon la prendra avec elle lorsqu'elle sera débarrassée de ma fille. Pour ne pas quitter les détails, je vous dirai, cher comte, qu'on tra-

vaille à force au trousseau de votre bru, sans qu'elle s'apperçoive de rien. M. de L***. en agit là-dessus très-noblement; il lui destine des boucles d'oreilles assez belles. Son oncle m'a dit qu'il lui donneroit un collier; et moi, je lui fais remonter les brasselets que sa grand'mère m'a laissés à sa mort. Vous savez aussi qu'elle a d'elle une très-belle toilette; vous n'aurez donc à lui donner que quelques pompons de diamans en augmentation de la corbeille ordinaire. Au surplus, ma belle-fille continue à vivre à peu près comme elle vivoit à son couvent, et il en sera de même tout le tems de l'absence de son mari. Elle est encore trop jeune pour aller dans le monde: mais pour commencer à le lui faire connoître, au lieu d'un grand souper que nous avions par semaine, nous en aurons deux.

Voilà qu'on m'avertit que M. de L*** m'attend pour sortir. Adieu donc

bien vîte, cher Adolphe; votre première lettre ne m'apprendra-t-elle pas votre retour?



LETTRES

DE MADAME

LA COMTESSE DE L***

A MADAME

LA MARQUISE DE R***,

SA BELLE-FILLE.

LETTRE Ire.

Paris, 28 Mai 1680.

J'AI reçu toutes vos marques de souvenir, ma belle, vos deux billets d'abord, et puis la curieuse relation de vos aventures à la poste de ....; le cachet de votre lettre m'en a dérobé le nom, et je vous le redemande: ce

seroit dommage d'ignorer le lieu d'une si belle scène; je l'ai trouvée digne de vous, et j'en ai diverti M. votre père. Comme je n'ai pu vous suivre dans votre route, cette lettre du moins préviendra votre arrivée à Caen. Ce seroit bien contre mes intentions, si je me trouvois jamais en arrière avec vous sur quoi que ce soit. Je sens que vous allez être un peu déroutée à Caen; il est bon d'apprendre à vivre par-tout. Votre grand'mère vous a envoyé une duegne un peu ennuyeuse, à ce que je vois; ma fille, vous trouverez rarement des demoiselles Broon, arrangez-vous là-dessus. L'objet de votre voyage est de donner une marque de respect et de complaisance à la grand'mère de votre mari, qui souhaitoit passionnément de vous voir. Je ne vous recommande rien par rapport à elle; je sais de quelle manière vous remplissez tous vos devoirs.

Votre beau-père est à Fontainebleau;

il me mande qu'on s'y amuse beaucoup, et que les comédies de Corneille y sont fort goûtées. Le bonheur et la santé de la belle Fontange s'affoiblissent insensiblement. Madame de Montespan règne toujours. Cependant l'ascendant que prend une rivale plus dangereuse que la duchesse, augmente de plus en plus, et empoisonne tous ses triomphes. J'ai l'avantage d'être fort indifférente à ces divers intérêts, et j'aime à prévoir que dans tous les tems de votre vie, vous penserez sur cela comme moi. Je n'ai point reçu de nouvelles de votre mari depuis votre départ; vous sachant à Caen, sans doute il vous y écrira directement. Votre frère a eu deux accès de fièvre qui n'ont pas eu de suite. J'ai été le voir; toute la maison de M. Dufresne étoit en l'air : au lieu de remercier, j'ai grondé. Voilà comme on accoutume un enfant à se croire d'une grande importance dans le monde! Je me suis donc moquée des soins exces-

sifs prodigués à mon fils ; je l'ai fait lever, se chausser lui même ; et comme il faisoit beau, je lui fis faire le tour du parterre sans qu'on lui donnât la main : il tomba, et se releva tout seul. Il m'a paru que madame Dufresne me trouvoit un peu dure ; ce qui me fait voir qu'il faudra de tems en tems aller lui donner *de ces grands exemples* de fermeté.

M. de Lavardin épouse mademoiselle de Noailles. Madame de Mouci joue dans ce mariage un grand rôle en procédés, et un plus grand en paroles. La sœur de la belle duchesse se marie à M. de Molac. Le Roi donne cent mille écus ; d'autres disent davantage. Le comte d'Osmond assure que rien n'est si sot que la Fontange. Je ne m'étonne donc point si sa faveur commence à décroître. Au surplus, ce décroissement de faveur est presque u n secret ; je vous le confie, en vous la issant à deviner de qui je le tiens.

Adieu, ma belle; amusez-vous, portez-vous bien; donnez-moi souvent de vos nouvelles. J'ai beau me tourner de tous côtés, je ne vous apperçois point; et cela me paroît au moins fort étrange.

IIe. LETTRE.

14 Juin 1680.

JE ne doutois point, ma belle, que vous n'eussiez une tendre réception. Vous avez donné à madame votre grand'mère le seul instant de joie qu'elle ait eu peut-être depuis la mort de sa fille. Votre mari et son frère sont tout ce qui lui reste de neuf enfans dont elle s'est vue entourée. Voilà, ma chère enfant, de grands motifs pour lui prodiguer vos attentions et vos soins; vous ne connoissez d'elle encore que les expressions de son cœur, c'en est assez pour q'elle doive beaucoup attendre du vô-

tre. Je ne vous connois d'autre défaut que celui d'être sans miséricorde pour les pauvres d'esprit. J'ai peur que madame D*** ne soit dans leur classe. Je sais bien qu'en ce cas même, vous êtes incapable de manquer de respect pour elle; mais peut-être seriez-vous froide, inattentive: tenez-vous là-dessus sur vos gardes, ma belle; je prendrois parti contre vous.

Votre beau-père m'a fait voir la lettre que vous lui avez écrite; il en est très-content, et vous répond tandis que je vous écris moi-même. Il fait un tems affreux: je pense avec regret que vous n'en avez pas un plus beau. Vous me ferez plaisir de me parler des dames de Caen. Vous êtes bien prévenue que la hauteur domine dans cette ville; mettez en exemple, je vous prie, que les femmes de Paris ne sont pas aussi ridicules. Madame de Coulanges se prépare à faire un voyage à Lyon; il ne tiendroit qu'à elle d'être la favorite en

titre de madame de Maintenon : le crédit de celle-ci est au comble. Il ne faut pas disputer des goûts, dit-on ; mais elle ne captiveroit pas le mien. Je rends hommage à son esprit, fort au dessus de la classe ordinaire ; cependant je ne puis vous dire combien il me semble qu'on pourroit y souhaiter de choses. Je la voyois souvent dans le commencement de mon mariage à l'hôtel de Richelieu ; je lui trouvois de la sécheresse, de la petitesse, du pédantisme ; enfin elle ne me plaisoit point du tout. Son étoile est assurément bien surprenante. Quel début ! quel chemin ! quel terme ! et peut-être n'y est-elle pas encore arrivée.

Votre mari m'a écrit ; il se disposoit à partir pour Rome : il me rend fort bon compte des différentes villes qu'il a parcourues. M. Breton mande au comte des biens infinis de lui. M. votre père se porte bien, et me charge d'obtenir grâce auprès de vous pour sa paresse ; il compte cependant vous

écrire la semaine prochaine. Votre amie, madame de Damas, vous prie de lui donner de vos nouvelles : elle est vive pour vous; c'est un de vos prodiges. Vous n'avez pas encore écrit à mademoiselle Broon; je ne puis l'approuver : votre sœur lui fait tourner la tête; cependant elle a l'indulgence de l'aimer, et la petite fille l'aime aussi à sa manière.

Madame Stuart fit sa profession le jour de la Pentecôte : elle n'a que vingt ans; on la dit fort belle et bien faite. Quel courage! Il y avoit un monde prodigieux à cette cérémonie. J'avois des billets dont l'abbé de la Roche profita : peut-être en aurois-je fait usage pour un autre couvent; mais la profession d'une carmélite me fait frissonner. C'est l'abbé de Brou, aumônier du Roi, qui a fait le sermon; il a eu du succès, mais pas universellement. L'évêque de Châlons Vialart est mort; on dit que celui de Cahors le rempla-

cera. Le marquis de Chateau-Neuf a la pension de ministre. M. le duc de Villars épouse mademoiselle de Brancas dont la beauté est divine. Le Roi lui donne cent mille francs. Voilà tout ce que vous aurez de moi pour aujourd'hui, ma très-belle, sans oublier de vous embrasser de tout mon cœur.

IIIe. LETTRE.

28 Juin 1680.

Je comprends, ma belle, que la vie que vous menez vous étonne un peu; vous n'avez point été accoutumée à passer les journées auprès d'une table verte, et Dieu vous préserve d'agréer jamais cette manière de vivre! Mais aussi faut-il que vous appreniez à vous prêter aux circonstances de bonne grace; vous devez cette complaisance à madame D***. Je vous approuve fort

de vous ennuyer chez elle ; je ne vous pardonnerois pas de la laisser s'en appercevoir. Vous me dépeignez fort bien vos grandes madames ; je les vois d'ici. Ma belle, je veux vous recommander une chose ; c'est de ne vous pas lier avec la petite marquise de U***; on la dit très-séduisante : je sais qu'on la reçoit par-tout ; mais elle est horriblement décriée. Soyez persuadée qu'il y a tout à craindre, et rien à gagner dans le commerce d'une femme galante. Vous ne sauriez trop mépriser les mauvaises mœurs ; on n'imagine pas combien de vices elles entraînent. Soyez polie avec la marquise de U***; mais tenez-vous sur la réserve avec elle.

Votre beau-père est allé passer trois jours à Fontainebleau. Le voyage de Flandres est arrêté. Madame la Dauphine s'amuse beaucoup de la chasse et de la pêche. Il y a quelques jours que faisant ce dernier exercice, un

paysan qui la regardoit, dit assez haut : Madame la Dauphine pêchera tant qu'elle voudra, elle ne prendra jamais aussi bien qu'elle a pris, faisant allusion au Dauphin. On redit ce mot à la princesse ; elle fit donner deux louis au paysan.

Madame de Sainte-Maure a une espèce de fluxion de poitrine. Je fus hier la voir ; elle avoit un cercle de vingt personnes, et parloit, toussoit, étrangloit de telle sorte, que je me retirai au bout d'un quart d'heure, pour ne la pas voir suffoquée. M. Le Camus, le maître des requêtes, est mort il y a trois jours. Madame de Montmorency qui se louoit beaucoup de ses bons conseils, le regrette fort. Mon enfant, vous n'imagineriez pas ce qui m'est arrivé la semaine dernière. Quoique le tems fût assez vilain, je propose à madame de Roquépine une promenade au Luxembourg ; elle l'accepte. Vous savez que nous cher-

chons toujours les allées solitaires. Nous trouvons sur un banc une jeune femme, d'une pâleur, d'une maigreur inexprimable; la mort et le désespoir étoient dans ses yeux. Nous passâmes deux fois devant elle, sans qu'elle parût s'en appercevoir; nous vînmes ensuite nous asseoir sur le banc où elle étoit, sans qu'elle nous regardât; nous dîmes quelques mots entre nous, sans qu'elle eût l'air de nous entendre; enfin, je me hasardai de lui adresser la parole. Elle porta sur moi des regards farouches, et ne me répondit point; elle fit même un mouvement pour fuir; mais la retenant, et faisant passer madame de Roquépine de l'autre côté, nous la serrâmes pour l'empêcher de s'échapper. Que voulez-vous apprendre, dit-elle, d'une malheureuse comme moi? — Nous voulons vous soulager, lui dis-je. — Vous n'en avez pas le pouvoir, répondit-elle. — Il n'est point de maux, lui répliquai-je, que

la réflexion et le tems ne puissent adoucir. — Il n'y a plus de tems pour moi, reprit-elle, je ne sourirai plus qu'à la mort.. O mort! que tu me paroîtras belle! ajouta-t-elle, en joignant les mains et levant les yeux vers le ciel, avec une expression qui nous remplit de terreur. Nous lui parlâmes encore, mais elle s'obstina à ne nous plus répondre. J'apperçus le petit Du Laurent qui se promenoit seul; nous nous levâmes, en saluant cette malheureuse femme qui nous rendit assez respectueusement le salut; et nous approchant du petit Du Laurent, nous le chargeâmes d'épier cette femme, sans qu'elle s'en apperçût, de la suivre, et de prendre, dans l'endroit où elle demeuroit, tous les éclaircissemens possibles. Suspendez votre curiosité, la belle, vous ne saurez rien de plus aujourd'hui; j'ai des visites indispensables. Remerciez madame D*** de toutes ses honnêtetés pour moi. Je n'ai pas

le tems de vous nommer toutes les personnes qui me demandent de vos nouvelles. Votre frère se porte bien, votre beau-frère aussi. Ma fille m'a écrit une lettre dont on pourroit faire un écriteau de porte, mais dont l'ortographe au moins n'est pas ridicule. Voici ce qu'elle contient : Ma chère maman, recevez le premier témoignage de respect que ma main ait encore tracé ; s'il n'est pas agréable à vos yeux, je desire ardemment qu'il aille à votre cœur.

Je vous embrasse tendrement, ma belle.

IVe. LETTRE.

16 Juillet 1680.

Vous êtes bien impatiente, ma belle, de connoître les aventures de la malheureuse femme dont madame

de Roquépine et moi avons fait la rencontre. Apprenez donc que M. Du Laurent, commis par nous à sa garde, l'observa près de deux heures après que nous l'eûmes quittée, qu'elle resta sur le même banc, dans la même attitude. Vers les neuf heures et demie elle sortit à pas lents du Luxembourg, et se rendit chez une sage-femme appelée Morel, demeurant dans la rue du Colombier, près de Saint-Sulpice. Le petit Du Laurent vint aussitôt m'en rendre compte; il avoit fait sa commission avec beaucoup de prudence, sans parler à personne et sans être remarqué. J'envoyai le lendemain Agathe de grand matin chercher la dame Morel; je la questionnai plus d'une heure, sans pouvoir en obtenir le moindre éclaircissement, se défendant toujours de manquer au secret qu'impose sa profession. Je la louai beaucoup de ses bons principes; mais étant parvenue à lui persuader que mes questions n'a-

voient d'autre motif que celui d'arracher cette jeune personne au malheur et au désespoir, elle me dit enfin, que cette pauvre créature étoit venue chez elle, il y avoit trois mois, accompagnée d'un homme d'une trentaine d'années environ, et d'une figure angélique; que tous deux étoient vêtus proprement et simplement; qu'ils se disoient mariés; qu'ils avoient pris deux chambres garnies chez elle, sur le derrière, qui donnoient l'une dans l'autre, moyennant douze francs par mois; qu'ils étoient convenus qu'elle nourriroit la femme seulement, à raison de vingt sols par jour, et que l'accouchement (car elle étoit grosse) lui seroit payé ce qu'elle avoit coutume d'exiger. Pendant une quinzaine de jours le prétendu mari parut vivre dans la plus grande intelligence avec sa femme; cependant il sortoit régulièrement à sept heures du matin, et ne rentroit que vers les neuf heures du

soir, qu'il apportoit sous son manteau un pain mollet, une bouteille de vin, un poulet ou l'équivalent, et quelques fruits. Souvent ils invitoient la sage-femme de souper avec eux. La jeune personne sentit des douleurs le seizième jour sur les cinq heures du matin, et n'accoucha que la nuit suivante vers les deux heures, d'une fille. Le soit-disant mari ne la quitta pas un moment et ne se coucha point; il sortit à cinq heures du matin, et revint une heure après avec une nourrice; alors tirant la sage-femme à part, il lui donna deux écus, la priant d'aller à la paroisse faire baptiser l'enfant, et lui recommanda de la nommer Justine. Il demeura cette journée encore avec sa femme, et passa la nuit auprès d'elle sans se coucher; mais le lendemain il reprit son train de vie ordinaire, sortant à sept heures du matin, et ne rentrant qu'à neuf heures du soir, de quoi la jeune personne ne témoi-

gnoit aucun chagrin ; ce qui dura jusqu'à la cinquième semaine que, sortant à son heure accoutumée, il chargea la sage-femme de remettre un billet à sa chère Pélagie (c'est ainsi qu'il la nommoit) dès qu'elle seroit éveillée. Voici ce que ce billet portoit : C'est à regret que je vous dis adieu, ma chère Pélagie ; mais faites-vous justice, et jugez si le marquis de B***, qui a de la fortune, peut épouser la fille d'un négociant. Tâchez de vous réconcilier avec votre famille ; vous n'êtes pas la première fille à qui pareille aventure soit arrivée. Si vous avez besoin d'argent, faites-en demander au sieur Gérard, rue Guénégaud, chez un tapissier ; comme je vous connois et que je vous estime, il vous donnera ce que vous lui ferez demander. Consolez-vous, ma pauvre Pélagie, et comptez toujours sur mon amitié. Ne soyez point inquiète de votre fille, elle est sous la protection de Dieu :
dans

dans quelques années vous pourrez vous réunir ; mais, dans ce moment-ci, il faut de la décence et du secret. Je remis, continua la Morel, ce billet à la malheureuse Pélagie, sans savoir ce qu'il contenoit. Ah ! madame, je n'ai point vu de pareille douleur en ma vie ; je ne puis me le rappeler sans fondre en larmes. Depuis ce moment ce n'est plus une créature humaine, c'est un squelette ; cette petite personne que j'ai vue si fraîche, si blanche, si jolie, je n'en peux tirer que quelques paroles par-ci, par-là. Le coquin lui a fait l'amour deux ans de suite avant de la séduire : il demeuroit à Sedan chez son père ; j'ai vu sa promesse de mariage bien signée ; c'est un scélérat. Ce récit m'a fait une grande pitié, ma chère enfant, vous le jugez bien. Mais, ai-je demandé à la bonne Morel, cette pauvre créature n'est-elle pas dans le besoin ? Pas encore, m'a-t-elle répondu : la pau-

vre petite avoit apporté huit cents livres, il lui en reste encore quatre; elle dit que c'est plus qu'il ne lui en faut pour le tems qu'elle doit vivre, et que si sa vie se prolonge, elle a quelques nippes dont elle se défera.

Je lui ai loué un petit cabinet garni tout auprès de ma chambre; le lit en est bon; il ne lui coûte que quarante sols par mois; elle ne me donne plus que douze sols pour sa nourriture; nous mangeons ensemble: mon Dieu! à peine puis-je lui faire avaler un peu de bouillon ou un peu de vin. Je voudrois qu'elle ne me payât point du tout, mais elle a trop de cœur. Oh! ne craignez pas qu'elle fasse jamais rien demander à la rue Guénégaud. Enfin, lui demandai-je, comment passe-t-elle sa triste vie? Elle pleure toutes les nuits, me répondit-elle; tous les matins elle va bien exactement entendre la sainte messe; quand il fait un tems passable, elle va sur les trois heures

rêver au Luxembourg, jusqu'à neuf heures qu'elle vient souper avec moi, ou, pour mieux dire, me voir souper. Elle aimoit à lire, elle n'ouvre plus un livre; enfin elle est toujours comme vous l'avez vue. Je congédiai la bonne Morel, en lui recommandant de me revenir voir. Je voulus lui donner deux louis, elle les refusa. — Gardez-les, madame, me dit-elle, pour mademoiselle Pélagie; elle en aura peut-être besoin quelque jour. Cette malheureuse fille m'occupe beaucoup, mon enfant; je rêve aux moyens de soulager sa situation; si vous étiez ici, vous me donneriez conseil. Cette tragique histoire m'a menée si loin, qu'il ne me reste que le tems de vous assurer de toute ma tendresse.

Madame de Sainte-Maure est dans une très-pénible convalescence.



Ve. LETTRE.

28 Juillet 1680.

J'ai reçu vos deux lettres le même jour, ma charmante fille ; mon cœur est touché de la consolation que vous trouvez à m'écrire, et de la joie que mes nouvelles vous causent. Votre ennui me fait d'autant plus de pitié que je le conçois. Vous me dites, pour l'excuser, des choses trop aimables et trop obligeantes. Si ma société vous plaît autant que vous m'en assurez, c'est sans doute par un sentiment de retour, la vôtre m'étant aussi chère qu'elle m'est agréable. Patientez encore un peu, ma belle, vous êtes plus qu'à moitié de la tâche. L'amitié que vous témoigne madame D*** doit soutenir votre courage. Vous avez eu raison de vous défendre

de la proposition qu'elle vous a faite de payer les frais de votre voyage; cependant si elle insiste, vous pouvez sans scrupule céder à sa volonté, sa fortune lui permettant de vous donner cette marque d'attention, qui d'ailleurs me paroît fort à sa place.

Je vous ferai donc plaisir de vous reparler de Pélagie dont le sort vous intéresse. Ma belle, je ne puis parvenir à la voir; je suis retournée deux fois à ce dessein au Luxembourg, où je sais qu'elle continue d'aller; il ne m'a pas été possible de l'y rencontrer. J'ai revu seulement la bonne Morel pleine de bonne volonté pour cette jeune personne: elle sent qu'elle seroit plus convenablement ailleurs que chez elle; mais comment les séparer? Pélagie n'y consentiroit jamais. Si je pouvois gagner sa confiance, je tenterois de la mettre en pension chez mes dévotes; elles ont eu de grandes attentions pour ma fille;

toutes les deux sont douces et honnêtes, et la cadette ne manque ni d'esprit ni d'instruction. Je ne sais comment il arrive que je ne puisse obliger personne sans avoir l'air de faire une intrigue. J'estime la fierté; mais son excès est une exagération d'orgueil qui m'est insupportable. Le mauvais tems nous a empêchés d'aller à Atis le mois passé; maintenant c'est la chaleur qui, ce mois-ci, a été extrême; nous nous y retrouverons ensemble, ma belle, au commencement de septembre, notre mois favori. Votre beau-père, qui vous écrit de son côté, m'a disputé le plaisir de vous apprendre les nouvelles. J'oubliai dans ma dernière lettre de vous mander le mariage du comte d'Alègre, avec la fille de la Dufresnoy. M. votre père, en sa qualité de cousin, ne veut plus le recevoir; d'après cela, vous jugez bien que nous ne nous sommes fait écrire chez aucuns d'eux. M. de Louvois est bien le maître de nous en faire

la mine : son maître ne nous l'a jamais faite ; cependant je n'ai jamais mis le pied chez aucune de ses favorites, et M. de L*** leur fait très-rarement sa cour, quoiqu'il aille, vous le savez, tous les quinze jours régulièrement, soit à Saint-Germain, soit à Versailles. Votre sœur vint enfin dîner chez moi la semaine passée, pour la récompenser du beau billet qu'elle m'écrivit il y a quelque tems ; elle commence à lire, à peu près. Je lui ai fait quitter l'habit de Sainte-Marie ; mais elle est on ne sauroit plus simplement vêtue : sa figure n'a pas besoin de parure ; il me semble qu'elle est encore embellie ; sa taille est parfaite ; tous ses mouvemens ont de la grâce, de l'adresse et de l'agrément. Elle m'a demandé un maître de danse ; je le lui ai donné sans m'en faire prier : c'est, je crois, le seul talent qu'elle sera jamais capable d'acquérir. Il faut que mademoiselle Broon ait une patience à toute

épreuve, pour n'être pas rebutée de ce caractère indomptable: elle y trouve cependant un peu de changement; l'orgueil l'a guérie du mensonge. C'est un grand vice de moins; mais elle est entêtée, impertinente, dédaigneuse, absolue, moqueuse, légère; lui en reste-t-il assez? Cela me désole, ma chère enfant. Je sais que vous avez eu dans votre enfance une partie de ces défauts; mais vous aviez un cœur que votre sœur n'a point; elle n'aime personne, si ce n'est mademoiselle Broon: encore!

Voici l'abbé Le Bossu qui m'interrompt fort à propos, car j'étois sur un triste chapitre. Il vous présente ses respects.

La marquise de Raray-la-Dangennes est morte d'hier; la comtesse de Fleix se meurt: ces deux nouvelles manquent à la gazette que votre beau-père m'apporte. Adieu, ma fille bien aimée; je vous embrasse mille fois.

*

VIe. LETTRE.

8 Août 1680.

MA chère enfant, je plains d'autant plus votre ennui, que vous vous faites beaucoup de violence pour le dissimuler. J'en juge ainsi, parce qu'en recevant vos tristes complaintes, on me remit une lettre de madame D*** qui me fait de grands éloges de vous, en insistant très-particulièrement sur votre politesse et votre égalité. Jugez, ma belle, combien cette lettre m'a fait de plâisir, et combien je me réjouis de vous voir autant d'empire sur vous-même; car il est peut-être moins difficile encore de surmonter l'affection de l'ennui, que d'en cacher l'expression. Soutenez, je vous supplie, votre réputation et votre courage; ce seroit dommage d'échouer au port,

Pour moi, si je ne m'ennuie pas des visages que je vois, il en est un fort à ma fantaisie, auquel j'étois toute accoutumée, que je trouve fort à redire de ne point voir depuis plus de deux mois. Le départ du roi va faire un grand vide à Paris. Ce n'est pas seulement le fâcheux état de santé de la belle duchesse qui l'empêche d'être du voyage: ma belle, il est très-sûr qu'elle n'est plus aimée. Elle est à Chelles actuellement, plus affligée de ce malheur, que de ses maux que l'on croit pourtant sans ressource. Je fus à Saint-Germain le mois passé. Madame de Montespan, l'impérieuse madame de Montespan me fit tant de caresses, que je m'en sentis émue de pitié. Madame de Nevers étoit charmante. Je vis encore d'autres beautés: madame de Villars les effaçoit toutes; cependant elle a un œil sensiblement plus petit que l'autre. Le roi me fit l'honneur de me demander des nou-

velles de M. votre père, disant qu'il étoit inquiet de ne le point voir avec moi. Au jeu de la reine, il dit à M. de Grammont, qui tenoit le jeu et qui perdoit beaucoup: » Si vous voulez ramener la fortune, faites couper madame » de L*** ; sa main est faite pour porter bonheur. « La reine avoit l'air chagrin : elle en a lieu sans doute; mais aussi pourquoi n'est-elle pas plus aimable? Je fus au petit cercle de madame la Dauphine où je n'avois pas encore été. Sa laideur me frappa comme la première fois : il faut convenir qu'elle est choquante; mais ses manières en effacent l'impression. Elle parle peu, et parle bien ; elle a l'art de faire parler les autres, et sa façon d'écouter est fort obligeante. Elle aime la vie particulière. On lui reproche de preférer à toutes ses dames, la femme de chambre Allemande qui est venue à sa suite. Avant de blâmer cette préférence, il faudroit savoir si elle est ou

n'est pas méritée. Hier je passai la plus grande partie de ma journée avec madame de la Fayette. Le tems, qui efface les petites douleurs aussi rapidement qu'il s'écoule, envenime les grandes par la pesanteur de son poids. Jamais je n'ai vu cette pauvre femme aussi profondément affligée ; elle n'en relevera pas, cette mort est pour elle le son de la cloche funèbre. Tout ce qu'elle aime lui manque dans ce moment. Madame de Coulanges est à Lyon ; madame de Sévigné en Bretagne ; son fils en Flandres. Je ne me flatte pas de remplir tous ces vides auprès d'elle ; mais je me promets bien de l'aller voir le plus souvent qu'il me sera possible. Je n'entends point parler de Pélagie ; s'il lui arrivoit malheur, la Morel est sûre de me trouver toute prête au besoin. Votre sœur fait des progrès surprenans dans la danse. Je fus l'autre jour à son parloir assister à sa leçon : c'étoit la quatorzième ; elle exé-

cute en vérité tout ce qu'il semble qu'on pourroit exécuter à la trentième. Mais je veux vous amuser d'une lettre qu'elle a écrite à mademoiselle de la Grange qu'on vient de retirer du couvent, et qui a trois ans plus qu'elle. Mademoiselle Broon m'en a donné secrètement la copie.

*LETTRE de mademoiselle de L*** à mademoiselle de la Grange.*

SALUT, ma fidèle camarade. Vous rappelez-vous que j'ai fait un soupir en recevant vos adieux? eh bien! je fais trois sauts en recevant votre lettre. Vous allez dire que je ne suis pas autant capable d'avoir de l'affliction que d'avoir de la joie : point du tout; mais c'est que je chasse l'une et que je retiens l'autre, par la raison que le chagrin me feroit beaucoup de mal, et que le plaisir me fait beaucoup de bien. J'en ai infiniment, ma bonne camarade,

de recevoir de vos nouvelles, et de voir que vous aimez toujours votre Lutin. Si vous voulez savoir ce qui se passe de nouveau dans notre sainte maison, je vous dirai d'abord que notre confesseur est mort de gourmandise, puisqu'il est mort d'indigestion. Cela ne vous fâchera guère, non plus que moi ; mais nos révérendes, qui ont le cœur plus tendre que nous, en sont fort affligées. Depuis votre départ, maman m'a fait enfin la faveur de m'envoyer chercher pour venir dîner avec elle : toute sévère qu'elle est à mon égard, elle auroit tort de n'avoir pas été contente. J'apprends à danser, ce qui me divertit beaucoup plus que d'apprendre mon catéchisme ; et pour comble de bonheur, mon maître vient toujours me donner ma leçon à l'heure des Vêpres. Mademoiselle de Matignon va sortir pour tout-à-fait la semaine prochaine. Neuville, d'Argouge, Lambert, Chassonville et Péreuse font leur

première communion le jour de la Vierge ; Chabanne et le Febvre ont été remises à la Toussaint, pour avoir répondu parfaitement bien, à mon avis, à la première maîtresse qui leur faisoit une querelle fort injuste. Narbonne à la fièvre quarte; ce qui ne la rend pas plus aimable ni plus gaie, à ce qu'on dit, car je ne la vois pas ; il faut même vous avouer humblement que je ne vais plus aux récréations de ces demoiselles, pour avoir contrefait le nazillonement de madame la Prieure. C'est pour la troisième fois que l'on m'en chasse ; j'en serois beaucoup plus fâchée si vous y étiez encore. Adieu, ma fidèle camarade : si votre Lutin possédoit ce charmant chapeau de roses du prince Lutin, il iroit vous lutiner d'une belle manière, le tout parce qu'il vous aime à la folie. Mademoiselle Broon est bien sensible à l'honneur de votre souvenir : elle trouve la lettre que je vous écris un peu ridicule; mais elle la laisse

passer, disant que vous n'en serez pas surprise.

*Madame de L*** continue.*

N'avez-vous pas regret de n'être pas en correspondance avec votre sœur ? Mais elle n'auroit pas avec vous le même épanchement qu'avec sa fidèle camarade. On dit que cette petite de la Grange est aimable et remplie d'esprit. Les folies de ma fille l'amusoient extrêmement ; ce qui faisoit que mademoiselle Broon n'aimoit pas trop qu'elles fussent ensemble. Votre beau-père n'a pas encore fixé le jour de son départ ; s'il le recule, il ne restera que deux fois vingt-quatre heures à Caen. Ne vous tourmentez pas là-dessus, ma belle ; vous serez de retour avant la fin du mois, dussé-je aller vous chercher moi-même ; je desire aussi vivement que vous le moment de vous revoir et de vous embrasser.

VIIe. LETTRE.

Jeudi, 15 Août 1680.

VOTRE beau-père partira sûrement après demain samedi, ma fille, et de lundi en huit vous serez toute établie ici. Je me fais autant de plaisir de vous le mander, que vous en aurez de l'apprendre. Ma joie sera grande de me retrouver avec vous; j'ai senti votre absence d'une manière dont vous devez être contente. Que nous allons nous dire de choses! cachez à votre pauvre grand'mère une partie de l'empressement que vous aurez de nous venir retrouver; assurez-la bien que vous irez la revoir l'année prochaine avec son petit-fils. Votre beau-père lui menera le chevalier en allant vous reprendre; n'en parlez point à madame D***, on veut lui en donner la sur-

prise. M. votre père vous attend avec beaucop d'impatience; il n'a pas trouvé votre absence moins longue que moi : vous le reverrez (je l'espère du moins) en parfaite santé. J'ai retenu pour de mardi en huit plusieurs de vos amies à souper; vous pensez bien que madame de Damas n'a pas été oubliée. Madame de Montmorency et madame de Roquépine se sont priées de la fête ; je pense que vous ne les trouverez pas de trop. On dit l'évêque de Pamiers mort. Voilà donc tous les défenseurs de la bonne doctrine qui disparoissent : il ne nous reste plus guère d'évêques sur le modèle de ce dernier; c'étoit une pureté, une simplicité, une charité dignes de la primitive Eglise. Le chevalier de Bezon a la petite vérole confluente ; s'il en réchappe, il sera vraisemblablement moins joli, et peut-être plus aimable. Vous savez, ou vous ne savez pas que madame Cornuel disoit du marquis de Rabodanges, qui étoit

fort vain de sa naissance : Mon Dieu ! que le marquis de Rabondanges seroit aimable s'il n'étoit pas gentilhomme ! elle auroit pu dire du chevalier de Bezon : Mon Dieu ! qu'il auroit d'esprit s'il étoit un peu laid ! Et voilà comme il y a beaucoup d'avantages dont la perte seroit un gain. Conservez tous les vôtres, ma belle, puisque vous n'abusez d'aucun. Je vous attends avec une tendre impatience.

Ici finissent les lettres de madame la comtesse de L***. On en a retrouvé beaucoup d'autres, mais la plupart sans date et sans suite. On n'a pas jugé devoir en grossir ce volume.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *Lettres de Madame la Comtesse de L*** à M. le Comte de R****; et je n'ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 4 avril 1785.

BLIN DE SAINMORE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur *Barrois l'aîné*, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé *Lettres de Madame la Comtesse de L*** à M. le Comte de R****, s'il Nous

plaifoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceffaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expofant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préfentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui femblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années confécutives, à compter de la date des Préfentes. FAISONS défenfes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perfonnes, de quelque qualité & condition qu'elles foient, d'en introduire d'impreffion étrangère dans aucun lieu de notre obéiffance; comme auffi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, fous quelque prétexte que ce puiffe être, fans la permiffion expreffe & par écrit dudit Expofant, fes hoirs ou ayant caufe, à peine de faifie & de confifcation des Exemplaires contrefaits, de fix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Confeil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A LA CHARGE que ces Préfentes feront enregiftrées tout au long fur le Regiftre de la Communauté des Impri-

meurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dud. ſieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée; & qu'aux Copies collationnées par

l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Fontainebleau, le vingt-neuvième jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-cinq, & de notre Regne le douzième. Par le Roi, en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 296, fol. 435, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires preſcrits par l'Arrêt du Conſeil du 16 Avril 1785. A Paris, le 11 novembre 1785.

LE CLERC, Syndic.

FAUTES A CORRIGER.

Page 13, *ligne* 22, qui ne aissèrent; *lisez* qui ne laissèrent.

Même page, *ligne dernière*, madame de Bussy; *lisez* monsieur de Bussy.

Page 63, *ligne* 4, je vous en prends; *lisez* je vous prends.

Page 185, *ligne* 6, et dit que c'est une; *lisez* et dit qu'elle est une.

Page 192, *ligne* 19, de renouveller; *lisez* de reconnoître.

Page 228, *ligne* 20, des contes des fées; *lisez* contes de fées.

Page 278, *ligne* 10, vous sert tendrement; *lisez* vous sert chaudement.





